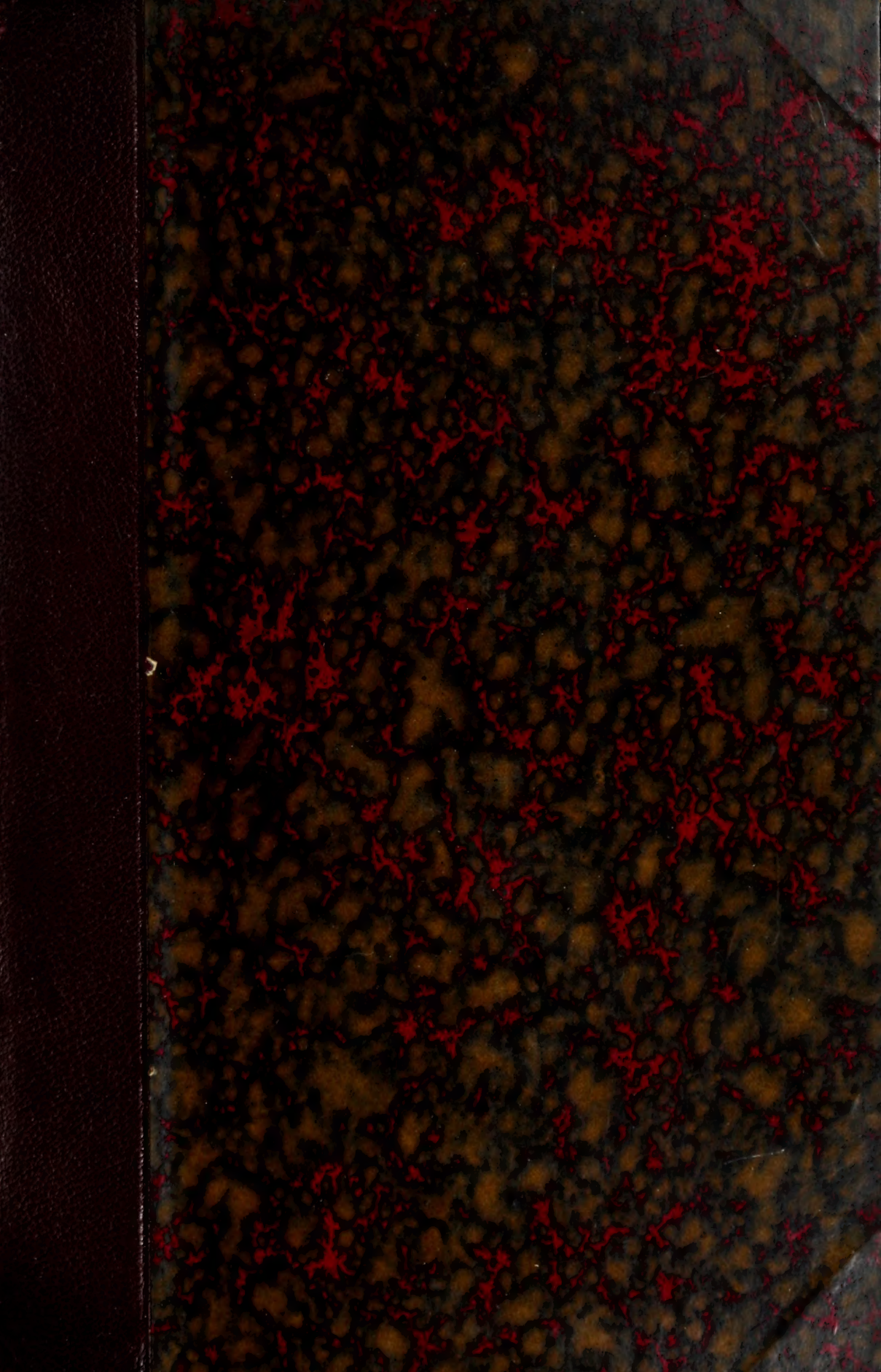


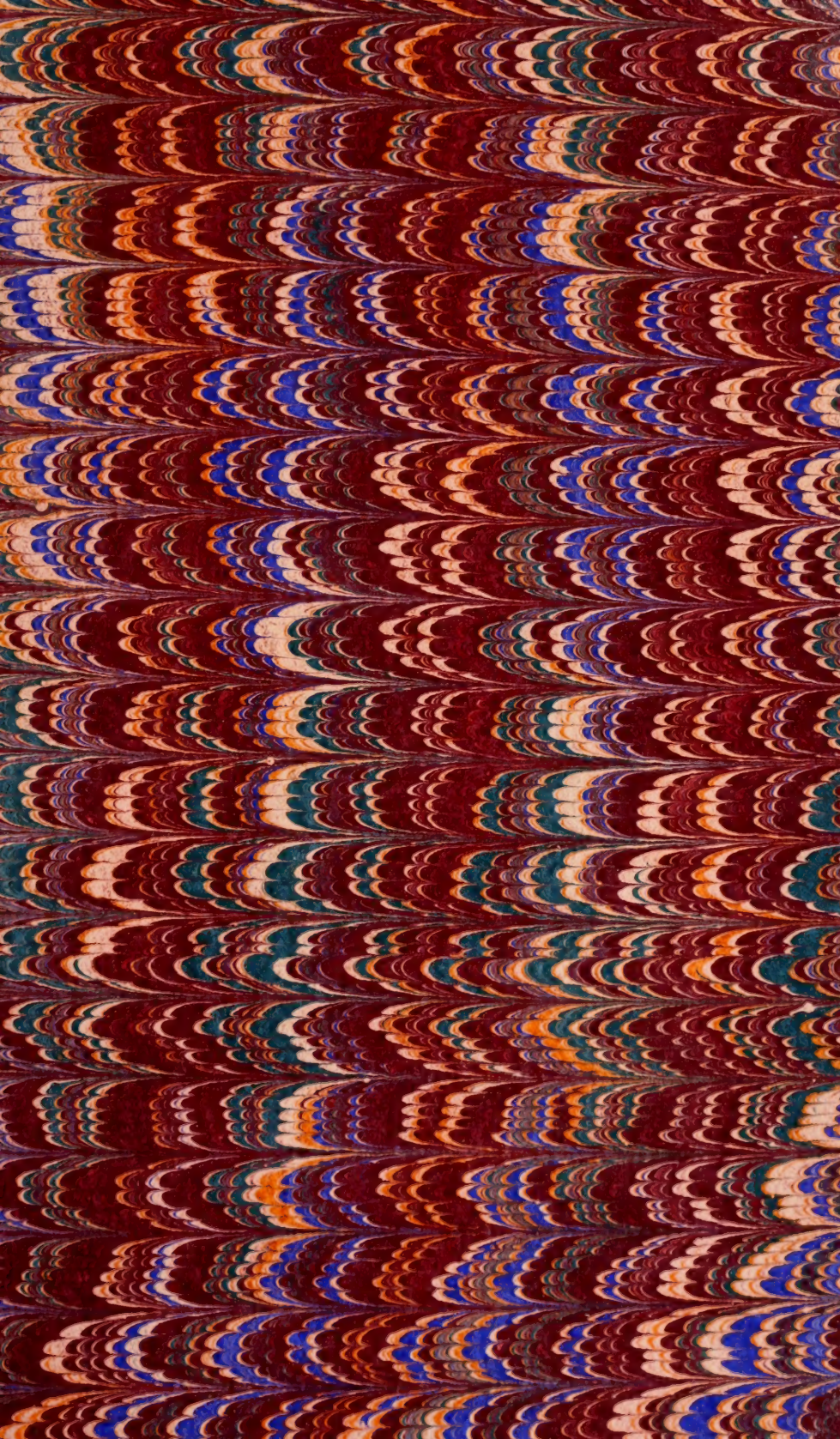


THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
when we have the stars?*

AS



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE NANTES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE NANTES
ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

ANNÉE 1907
TOME QUARANTE-HUITIÈME

1^{er} SEMESTRE



NANTES
BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

1907

NOTE

Les études insérées dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure* sont publiées sous l'entière responsabilité des auteurs.

BUREAU

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES

ET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

MM. le baron CHRISTIAN DE WISMES.	Président.
ALCIDE DORTEL. O. L. 	{ Vice-présidents.
JOSEPH SENOT DE LA LONDE	
ANTOINE VINCENT	{ Secrétaires généraux.
Abbé FERDINAND BRAULT.	
le baron GAETAN DE WISMES	{ Secrétaires du Comité.
JOSEPH HOUDET	
ÉDOUARD PIED. O. L. 	Trésorier.
RAYMOND POUVREAU	Trésorier-adjoint.
PAUL SOULLARD	{ Bibliothécaires-archivistes.
VICTOR LAGRÉE. O. 	

COMITÉ CENTRAL

MEMBRES A VIE

Anciens Présidents A

MM. le marquis DE BREMOND D'ARS MIGRÉ.  1884-1886 et 1899-1901
LÉON MAITRE. O. L.  1902-1904.

MEMBRES ÉLUS

MM. le comte DE BERTHOUD	{ Sortants en 1907.
BLANCHARD. O. A. 	
TREMANT	{ Sortants en 1908.
CHAILLOU. O. L. 	
LEROUX	{ Sortants en 1909.
CLAUDE DE MONTI DE REZE	
LUDOVIC CORMERAIS	{ Sortants en 1909.
le chanoine DURVILLE	
DE VELLECHEZE	

1. Les autres présidents de la Société ont été : MM. NAI. 1845-1862) ; 4 juillet 1865) ; le vicomte STACHEAN DE KERSABIE. 1863-1868) ; 28 novembre 1897) ; le chanoine CADOUR. O. A.  1869-1870) ; 7 septembre 1901) ; l'intendant GALLIS. O.  1872-1873) ; 31 août 1891) ; MARIONNEAU.  O. L.  1875-1877) ; 13 septembre 1906) ; le baron DE WISMES. 1878-1880) ; 5 janvier 1887) ; le vicomte DE LA LAURENÇIE.  1881-1883) ; LE MÉGÈNEN. O. A.  1887-1890 et 1896-1898) ; 23 septembre 1905) ; le marquis DE DREUX.  1893-1899) ; 26 avril 1904) ; DE LA NICOLLE DE TELLIER. O. A.  1893-1895) ; 17 juin 1900)

EXTRAITS

Des procès-verbaux des Séances

— 000 —

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

Mémoire de La Touche

— 000 —

SÉANCE DU MARDI 8 JANVIER 1907

Présidence de M. le baron DE WISMES, Président

Etaient présents : MM. ANGOT, commandant D'ARBONNEAU, BLANCHARD, abbé BRAULT, CAILLÉ, CHAILLOU, CORMERAIS, DELATRE, abbé DORÉ-GRASLIN, DORTEL, FURRET, HOUDET, LAGRÉL, LEROUX, abbé LESIMPLE, MAÎTRE, PIED, RÉVÉREND, Paul SOULLARD, SENOT DE LA LONGE, DE VEILLECHÉZEL, A. VINCENT, baron Gaëtan DE WISMES.

L'Assemblée reçoit par vote unanime, comme membres titulaires : M. Paul Renard, présenté par M. le chanoine Durville et M. Pied ; M. Henri Riondel, présenté par M. Dominique Caillé et M. le baron Gaëtan de Wismes ; comme membres correspondants : M. le marquis René de l'Espéronnière, présenté par M. Paul Perron et M. Léon Maître ; M. le vicomte Charles de la Lande de Calan, président de la Société des Bibliophiles bretons, présenté par M. le baron Gaëtan de Wismes et M. René Blanchard.

COMMUNICATIONS DE M. LE PRÉSIDENT

La Société a reçu, à titre de souscription, le tome IV de l'Histoire de Bretagne ; à titre de don, l'ouvrage de M. Pied

sur les rues de Nantes, une nouvelle série de cartes postales du Vieux-Nantes éditées par M. Guénault, une Notice sur un ancien reliquaire en plomb trouvé dans la chapelle saint Sixte de la Cathédrale de Poitiers par M. Léon Levillain, professeur au Lycée de Poitiers, un article nécrologique que nous envoie M. Grellier sur M. l'abbé Crochet, ancien curé de Mareuil, qui préserva de la démolition et restaura sa belle église du XIII^e siècle, style poitevin.

Le Comité ne permet pas l'accès de la bibliothèque sans le concierge, et comme le concierge est occupé le dimanche et le jeudi après-midi pour la garde du Musée, la bibliothèque ne sera pas accessible l'après-midi de ces deux jours.

M. le chanoine Pothier, président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, nous envoie ses vœux de bonne année gracieusement exprimés en vers latins d'élégante et littéraire facture.

M. le receveur de Rougé annonce que la démolition de la tour féodale de Soulvache n'est pas proche, et qu'elle ne se fera pas sans qu'il soit averti.

COMMUNICATIONS DES SOCIÉTAIRES

M. Révérend demande à ses collègues si quelqu'un connaîtrait l'origine et le but du retranchement creusé au sommet de la colline du Fort sur la rive droite de la Vilaine en face de la Roche-Bernard. Le volume de la roche extraite de la douve est d'environ 4.000 mètres cubes. Il exhibe en même temps un intéressant croquis de ce retranchement.

M. le baron Gaëtan de Wismes nous lit un article du journal « *Le Gaulois* » qui relate les fouilles pratiquées sur l'emplacement d'Alésia. Ces fouilles semblent établir qu'Alésia était une ville industrielle et une ville sainte.

Après cette lecture, notre collègue veut bien nous narrer, comme l'annonçait l'ordre du jour, le voyage qu'il fit, l'été dernier, sur les bords du Rhin. Il nous parle d'abord de Nancy, où il admira la place Stanislas, créée au XVIII^e siècle d'après les plans de notre illustre compatriote Germain Boffrand, la Carrière, hémicycle du XVII^e entourée de merveilleuses grilles, l'ancien palais des ducs de Lorraine, de pur style Renaissance, devenu le Musée d'archéologie, et où l'on peut voir une collection presque unique de plaques de

cheminée recueillies dans toutes les demeures de la contrée, la Chapelle Ronde qui est un des lieux de sépulture des Habsbourg. Pendant que le narrateur poursuit son intéressante causerie, il met sous nos yeux des cartes postales qui illustrent son récit et nous donnent presque l'illusion du voyage. Avec lui, nous visitons la ville rouge, Fribourg-en-Brisgau, dont les maisons en grès rouge des Vosges sont ornées de curieuses peintures murales, et dont la haute et longue cathédrale est une des plus belles œuvres gothiques d'Allemagne ; bientôt nous franchissons le seuil de la cathédrale de Strasbourg, où 800 personnes sont réunies pour voir défiler au coup de midi les personnages automatiques de la célèbre horloge ; puis notre guide nous conduit au vieux château de Bade dont les fondations pourraient bien dater du ^{me} siècle, et aux mines grandioses du château d'Eidelberg, la ville des étudiants balafrés et du gigantesque tonneau. Après avoir visité Mayence et ses curieuses antiquités romaines, les touristes s'embarquent sur le bateau qui fait la descente du Rhin ; les deux rives présentent d'abord aux regards curieux les vignobles renommés du Rhin, bientôt elles deviennent rocheuses, escarpées, élevées, et portent, fièrement assis sur leurs bases granitiques les bourgs moyennâgeux du Rhin héroïque que V. Hugo chanta dans ses *Burgraves*. Cologne apparaît enfin à l'horizon, dominée par les flèches de son immense et merveilleuse cathédrale dont l'achèvement au ^{xix}^e siècle coûta 23 millions. Le voyage se termine par la visite d'Aix-la-Chapelle et des grands souvenirs carolingiens que la vieille cité garde religieusement.

La parole est ensuite à M. Joseph Angot pour le compte rendu du travail de M. l'abbé Duine *sur les Missels et Bréviaires des abbayes bretonnes de France antérieures au ^{xvii}^e siècle*, extrait des Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, t. XXXV, 1906, p. 1-221). Notre jeune collègue a collaboré à ce savant travail pour la partie nantaise ; il était donc bien qualifié pour nous décrire la méthode sévère et précise de l'auteur et nous indiquer les plus importants résultats de ses recherches sur la liturgie bretonne.

En Bretagne, les anciens bréviaires furent définitivement abandonnés dans le premier quart du ^{xvii}^e siècle pour le *pianum* ou bréviaire réformé de Pie V (1568). C'est pourquoi

M. l'abbé Duine ne poursuit pas son étude au delà de cette époque. Et comme la vieille liturgie des pays celtiques a été explorée et mise à jour par les bénédictins, il voulut encore se restreindre en ne glanant pas après ces doctes travailleurs, quoiqu'il eût pu encore recueillir plus d'une gerbe, au dire de M. Angot. Les curieux de liturgie, d'imprimerie ou d'hagiographie bretonne goûteront de douces jouissances à parcourir les pages que notre collègue analyse avec beaucoup de netteté et où il relève, en passant, la critique de l'opinion qui soutient l'apostolicité de l'église de Nantes et de certaines allégations archéologiques de Dom Plaine.

L'heure avancée n'a pas permis d'entendre la lecture des autres travaux inscrits à l'ordre du jour et qui est renvoyée à la prochaine séance.

La séance est levée à 6 h. 1/4.

Le Secrétaire général,

F. BRAULT.

SÉANCE DU 5 FÉVRIER 1907

Présidence de M. le Baron DE WISMES

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Sont présents : MM. ANGOT, BLANCHARD, DE BRÉVEDENT, BASTARD, abbé BRAULT, CAILLÉ, CORMERAIS, CHAILLOU, DORTEL, abbé DORÉ-GRASLIN, FURRET, abbé GRELIER, GOURDON, commandant LAGRÉE, DE LORIÈRE, LÉON MAÎTRE, LEROUX, PIED, commandant RIONDEL, RIONDEL fils, RÉVÉREND, RENARD, Paul SOULLARD, SENOT DE LA LONDE, TRÉMANT, baron DE WISMES, baron Gaëtan DE WISMES, Antoine VINCENT.

M. LE PRÉSIDENT se fait l'interprète de la Société pour adresser nos félicitations à MM. Rousse et Blanchard, nos collègues, promus Officiers de l'Instruction publique, et à M. Alcide Dortel qui vient d'être élu président de la Société Académique.

Les mêmes sentiments sont exprimés à l'égard de M. le baron Gaëtan de Wismes, élu à la vice-présidence.

Cette Société, sœur de la nôtre, avait invité à une place d'honneur notre président à sa dernière séance solennelle en lui ménageant le plus sympathique accueil.

M. LE PRÉSIDENT nous fait part que le Congrès des Sociétés Savantes se tiendra à Montpellier à partir du 2 avril.

Il nous annonce aussi que notre Société sera prochainement conviée à des visites qui promettent d'être très intéressantes dans le Musée et le vieux Nantes.

A la suite d'une réclamation de MM. Dugas et Cie, imprimeurs, le Comité a décidé que toutes les corrections supplémentaires faites par les auteurs sur les travaux publiés au Bulletin seraient à leur charge.

Présentations. — M. Pierre Hubert, présenté par MM. Chailou et le baron de Wismes, est admis comme membre titulaire de la Société.

Communications. — M. l'abbé Grélier a fait une étude approfondie du Missel de Barbechat (XII^e siècle), dont on connaît la valeur archéologique, et, passant en revue les Offices que contient ce missel, il n'hésite pas à lui attribuer une origine poitevine et bénédictine.

L'Office de saint Hilaire y est célébré le 13 janvier, suivant l'usage du diocèse de Poitiers, et non le 14 comme dans les autres diocèses.

A signaler aussi la présence des Offices de saint Maur, de saint Léonius appelé depuis lors saint Lienne, disciple de saint Hilaire, de sainte Scholastique, de saint Aubin, de saint Porcarus (Porchaire), de saint Jouin, de saint Martial, de saint Epartius (autrement dit saint Cibare, moine de l'Angoumois), de saint Révérend, etc.

M. SENOT DE LA LONDE présente à la Société divers documents et autographes qui lui ont été confiés :

1^o Un billet d'invitation à dîner adressé en 1784 par le maréchal de Mouchy à M. de Courson ;

2^o Des lettres adressées au même par le maréchal de Castries, ministre de la Guerre en 1782 ; et par Louise-Adélaïde de Bourbon, dite « Mademoiselle », fille de Louis, duc de Bourbon-Condé lequel mourut à Chantilly en 1832 dans les circonstances tragiques dont on se souvient — sœur par

conséquent du duc d'Enghien. Ces lettres sont curieuses par le style précieux qui caractérise leur époque ;

De Une signature du duc de Bourbon-Condé ci-dessus nommé.

Lectures. M. LÉON MAÎTRE termine son examen des théories du P. de la Croix relatives à l'âge de l'église de Saint-Philbert, en exposant son opinion sur la structure des diverses parties de la nef qui est étrange, comme le chevet et le double transept. Il fait remarquer que la forme des piliers, d'apparence romane par leurs angles répétés, est d'aspect carolingien par les arcs en fer à cheval qui les surmontent ; il soutient que les contreforts sont un artifice habile, inventé pour résister aux poids d'une charpente, bien loin d'être un pis-aller destiné à masquer un projet de voûtes avorté. Le constructeur a déployé tant d'ingéniosité dans le chevet qu'on peut bien lui attribuer l'honneur d'avoir exécuté les détails qui nous étonnent et qui nous semblent au-dessus des moyens connus au ix^e siècle. Les doubleaux des cintres des travées ne sont pas plus difficiles à établir que le gros doubleau qu'il a mis à l'arrière chevet.

Quant au nombre des nefs M. Maître admet que la nef actuelle est la seconde, parce que la rupture constatée près du transept nous montre une construction antérieure plus légère qui a dû être remplacée entre 836 et 847. Il n'a rien vu dans les fondations qu'on puisse rattacher à l'existence d'un portique romain ; tout au contraire les travaux de chaînage cachés dans le sous-sol concordent exactement avec les moyens qu'emploient les entrepreneurs chargés de la construction d'une église et diffèrent des radiers de bois usités par les ingénieurs romains. Un chapitre spécial est aussi consacré aux décorations et aux moulures dont le profil latin n'a rien de roman. Enfin ses conclusions sont les suivantes : la valeur archéologique de l'église de Déas n'a pas été comprise par le P. de la Croix qui, d'un côté, l'a vieillie outre mesure, et de l'autre a défiguré le chœur. C'est une œuvre originale qui ne peut être expliquée qu'en admettant que les religieux de l'abbaye de Déas ont été des précurseurs qui, à force d'ingéniosité ont, au ix^e siècle, devancé les procédés dont on s'est servi vulgairement au xi^e et au xii^e siècle. Les restaurations trop précipitées devront être corrigées si

nous ne voulons pas induire en erreur nos descendants.

M^{me} BAUDRY, membre correspondant, adresse à la Société une étude consciencieuse, documentée et, ce qui ne gâte rien, très élégamment écrite, sur l'origine du nom de Saint-Mars-la-Jaille.

Elle observe que le nom de Saint-Mars, qui est très répandu comme nom de localité dans les pays de langue d'oïl, ne saurait s'appliquer à saint Mars signalé comme évêque de Nantes au vi^e siècle, dont le culte très problématique ne pouvait être que local.

On considère généralement que saint Mars n'est autre que Saint Médard, célèbre évêque de Tournai et de Noyon dont le nom s'est transformé avec le temps par la suppression si commune de la consonne médiane, puis de la syllabe brève.

Que penser de la tradition qui place en ce lieu un temple en l'honneur du dieu Mars ?

M^{me} Baudry admet la vraisemblance de l'hypothèse : les restes romains sont nombreux dans la région, notamment à Pannecé, et le culte très répandu de Mars a pu se conserver longtemps et peut-être donner naissance ici au culte de saint Médard ou saint Mars. Souvent en présence d'une dévotion païenne trop tenace, les apôtres chrétiens de nos campagnes créaient une substitution de ce genre.

Cette lecture, qui intéresse fort la Société, sera continuée à la prochaine séance.

Le Secrétaire-Adjoint,

ANTOINE VINCENT.

SÉANCE DU 5 MARS 1907

Présidence de M. le baron DE WISMES

La séance s'ouvre à 4 heures. Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Sont présents : MM. BLANCHARD, CAILLÉ, CHARON, CHAILLOU, CAZARTET, abbé DORE-GRASEIN, DORTET, GOURDON, FERRÉ, HUERT, abbé LISIMPEL, DE LAUZON, Alc. LEROUX, LEON

MAITRE, DE MONTI DE REZÉ, docteur PLANTARD, POUVREAU, PIED, RÉVÉREND, RINGEVAL, RENARD, Paul SOULLARD, VIGNERON-JOUSSELANDIÈRE, Antoine VINCENT, baron DE WISMES, baron Gaëtan DE WISMES.

Excusés : MM. ANGOT et BRACLT.

M. LE PRÉSIDENT souhaite la bienvenue à M. Pierre Hubert, nouveau collègue, venu aujourd'hui pour la première fois à la Société.

Puis il est procédé à l'admission de MM. Edmond de Lastours, Gilbert de la Brosse et Henri Rado de Saint-Guédas, comme membres titulaires.

La Société est avisée par M. le marquis de l'Estourbeillon qu'une souscription est ouverte pour élever un monument, à Questembert, au lieu témoin de la victoire d'Allain-Le-Grand sur les Normands, en 907. Il s'agit d'un des faits les plus importants de notre histoire de Bretagne, dont on célébrera cette année le millénaire, ce qui n'a pas la banalité des centenaires.

M. LE PRÉSIDENT présente une brochure aimablement offerte par M^{me} Baudry, intitulée : Une Ambassade au Maroc en 1767.

Il nous annonce qu'une séance intéressante au point de vue de l'Art breton sera donnée prochainement à Nantes, sur l'initiative de la Revue « Le Pays d'Arvor. »

Exhibitions. — M. le PRÉSIDENT exhibe quelques pièces de serrurerie provenant du très ancien moulin banal de Challaens qu'on est en train de démolir.

M. CHARRON présente un ouvrage publié en 1784 sur les costumes des différents peuples du monde.

M. CAZAUTEI nous montre un bon portrait d'un fonctionnaire de l'époque de Louis-Philippe qu'il serait intéressant d'identifier.

Lectures. — M. DORTEL veut bien continuer la lecture du travail de M^{me} Baudry sur l'origine du nom de Saint-Mars-la-Jaille.

M^{me} Baudry insiste sur la substitution des dévotions chrétiennes aux superstitions païennes, et rappelle qu'en 567 le Concile de Tours avait encore l'occasion d'interdire le culte de Janus pratiqué sur la colline qui porte aujourd'hui la petite ville de Montjean. Saint-Jean fut substitué à Janus.

Les lieux consacrés à Saturne seraient devenus Saint-Saturnin, du nom du 1^{er} évêque de Toulouse.

Saint-Mars-la-Jaille était donc la terre de Mars.

Le nom de « la Jaille » est celui d'un de ses seigneurs, Yvon, sire de la Jaille, en Anjou, qui éleva la construction féodale aujourd'hui détruite.

La Révolution tenta sans succès de faire disparaître le nom de Saint-Mars-la-Jaille et le remplacer par celui d'« Erdre ». Il eût été regrettable de modifier un nom qui rappelle un passé aussi lointain.

M. MAITRE combat la théorie émise par M^{me} Baudry, sur la substitution des noms chrétiens aux noms païens. Cette théorie, dit-il, est ingénieuse et séduisante, mais on en fait abus. La terre de Mars doit être placée à Petit-Mars, voisin de la forêt de Mars envahie aujourd'hui par les eaux de l'Erdre. Quant à Saint-Mars-la-Jaille, le Moyen Age le désignait encore sous le nom de Sanctus Medardus; l'appellation de Saint-Mars serait donc moderne.

M. Paul SOULLARD a été chargé d'examiner un trésor composé de 39 pièces d'or trouvées sous les pierres d'un lavoir à Chantemerle (Deux-Sèvres). Ces pièces sont de Jean II, Charles V et Jeanne de Naples, et celles qui nous sont présentées sont remarquables au point de vue artistique, mais elles n'ont pas une grande valeur, les émissions de ces pièces ayant été importantes, surtout sous Charles V.

M. CAILLÉ en collaboration avec M. FURRET tâche de conserver quelques souvenirs descriptifs du vieux Nantes qui disparaît. La pioche des démolisseurs s'attaque aujourd'hui à la rue du Petit-Bacchus, peu séduisante, c'est vrai, mais donc chaque maison avait son histoire, rappelant çà et là quelques traits de mœurs de nos bourgeois et de nos artisans. Une remarque intéressante concerne la maison située au fond de la place du Boufflay et à l'entrée de la rue de la Bâclerie. Cette maison en retrait dont l'ancienneté n'est pas discutable serait la première maison communale. Elle-même aussi va disparaître.

M. LE PRÉSIDENT nous donne un compte rendu de la brochure très intéressante publiée par un de nos membres correspondants, M. le chevalier Joubert, d'Angers, sur les fouilles de Knossos, en Crète. Ces fouilles ont donné des résultats

remarquables en montrant la superposition des débris de plusieurs époques. L'histoire de l'Art y tirera surtout de précieux enseignements : les peintures à fresques de Knossos nous présentent plus de vie et de mouvement que celles de la Grèce.

A noter certaines particularités qui rappellent les mœurs modernes : on voit la reproduction d'une course de taureaux et — cela soit dit pour les élégantes — certains costumes de femmes rappellent les toilettes de nos jours; la manche à gigot se portait à Knossos.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire-général,

ANTOINE VINCENT.

SIÈNCE DU MARDI 16 AVRIL 1907

Présidence de M. le baron de WISMES, Président

Etaient présents: MM. de BRÉVÉDENT, abbé BRAULT, de la Brosse, D. CAILLÉ, DORTÉL, Chanoine DURVILLE, FURRET, GOURDON, HOUDÉT, LAGRÉE, Dr de LASTOUR, LÉON MAITRE, PIED, RENARD, RINGEVAL, RIONDEL fils, RIVET, SENOT de la LONDE, SOULLARD, TRÉMANT, DE VEILLECHÉZE, VIGNERON-JOUSSELANDIÈRE, A. VINCENT, baron GAËTAN DE WISMES.

M. Léon COUTIL, présenté par MM. le baron de Wismes et Dortel, est élu membre correspondant. Notre nouveau collègue habite le département de l'Eure, il étudie surtout les monuments mégalithiques, et a publié déjà plusieurs ouvrages qu'il a bien voulu nous envoyer.

M. le PRÉSIDENT annonce la mort et fait l'éloge de M. Alizon, notaire honoraire, ancien président de la Chambre des notaires de Nantes et qui était membre de notre Société depuis trente ans.

M. le PRÉSIDENT adresse des félicitations à M. le chanoine Durville, qui vient de recevoir les palmes d'Officier d'Académie. Il donne lecture d'une lettre de M. l'abbé Grelier, membre correspondant, dont la collection vient de s'enrichir, par une libéralité de Madame de Hargues, d'une vieille statue

de Notre-Dame, dont la tête fut brisée lors des guerres de religion ou de la Révolution, et d'une pierre tombale d'un Templier de la fin du ^{xii} siècle. Ces deux objets proviennent de la commanderie de Coudrie, en Sallertaine.

M. le PRÉSIDENT annonce pour le mardi 23 avril la visite du Musée archéologique dont les honneurs seront faits par l'éminent conservateur, M. de Lisle du Dreneuc. Il expose des projets d'excursion dont l'étude est renvoyée au Comité. Le Congrès préhistorique de France se réunira à Autun, les 13, 14 et 15 août ; les trois jours suivants seront consacrés à des excursions dont l'une aura pour but l'ancienne Alésia. La Société préhistorique de France demande notre collaboration pour l'étude des enceintes préhistoriques.

M. SOULLARD présente le sceau des contrats en usage dans la juridiction de la châtellenie de Camort (Morbihan). Il serait heureux d'avoir des renseignements sur le baron de Camort.

M. le baron Gaëtan DE WISMES, a visité avec M^{me} Baudry et M. Trémant, l'ancienne église de Saint-Sulpice-des-Landes, monument du ^{xv} siècle avec des fresques très intéressantes qui tendent à s'effacer et pour la conservation desquelles M. Dortel a obtenu du Conseil général un crédit ; le cimetière qui entoure cette vieille église possède une croix historiée avec blason à croix pattée, que l'on croit être de la famille de Rougé qui a possédé la seigneurie de Saint-Sulpice.

M. LÉON MAITRE exhibe des lingots qui paraissent un mélange de cuivre et d'étain ; ces lingots ont été découverts à la ferme de la Monnerie, sur le territoire de Saint-Père-en-Retz ; ils seront examinés à l'École des Mines, où l'on pourra peut-être déterminer l'alliage d'une façon plus précise et fixer une date à leur sujet.

M. VIGNERON JOUSSELANDIÈRE entretient la Société d'un trésor découvert à la Chapelle-Launay. Le Musée Dobrée a recueilli plusieurs pièces de ce trésor : des *ligulae* ou cuillers, environ 450 petits bronzes, un *aureus* de Postume admirable comme frappe et conservation et une petite bague en or à chaton rond qui porte en creux *Ric* ou *Rig*. Les monnaies trouvées étaient au nombre d'environ 3.500. Le petit nombre des pièces d'Aurelien et leur état de conservation

donnent à peu près l'époque de l'enfouissement du trésor qui a dû être caché dans les premières années du règne d'Aurélien, c'est-à-dire vers 273.

M. le chanoine DURVILLE lit un intéressant travail sur l'acte de fondation de la Psallette de la Cathédrale (4 janvier 1412, vieux style : 1413, style nouveau), par l'Evêque de Nantes, Henri Le Barbu. Cette Psallette était établie place Saint-Pierre, à l'endroit où fut élevée plus tard, en 1677, la maison à cariatides. Le nombre des élèves devait être au moins de six et pouvait être porté à huit. Deux maîtres devaient leur enseigner, l'un la grammaire, l'autre la musique et autres sciences élémentaires. Cet acte de fondation contient les sages règlements édictés par le prélat pour le succès de son œuvre, et nous permet ainsi de connaître tout le détail de la vie que menaient, à l'ombre de la cathédrale, les petits psallétiens admis à l'honneur d'unir chaque jour leur voix enfantine aux graves accents des vénérables chanoines.

Madame Baudry a envoyé une lettre dont M. Dortel donne lecture et qui a pour objet : *Notes complémentaires sur les origines du nom de Saint-Mars-la-Jaille et ses premiers seigneurs*. Madame Baudry pense que les noms de Médardus, Medard, Meard, Mars, etc., sont bien un seul et même nom traduit selon les dialectes différents de la langue romane. Elle en trouve la confirmation dans un ouvrage de Quicherat : « De la formation française des anciens noms de lieu », p. 65, 66, 77, 123. Appuyée sur cette autorité, elle croit pouvoir affirmer que Saint-Mars n'est pas la traduction romaine du latin *Sanctus Medardus*. Il lui paraît aussi que si la localité de Petit-Mars doit son nom à un établissement romain, il ne s'ensuit nullement que ce territoire seul ait pu porter le nom de terre de Mars, et avoir des seigneurs de ce nom. M. Léon MAITRE et M. le chanoine DURVILLE, à la suite de cette lecture, émettent l'avis que l'origine du nom de Saint-Mars-la-Jaille est simplement S. Medardus, et disent qu'ils ne voient aucun rapport entre Petit-Mars et Saint-Mars-la-Jaille.

La séance est levée à 6 heures 14.

Le Secrétaire Général,

Ferdinand BRAULT.

SÉANCE DU MARDI 7 MAI 1907

Présidence de M. le baron de WISMES, Président

Étaient présents : MM. l'abbé BRAULT, DE BRÉVÉDENT, D. CAILLÉ, CAZAUTET, CHARRON, DORTEL, chanoine DURVILLE, FURRET, LAGRÉE, DE LASTOUR, abbé LESIMPLE, PIED, RINGEVAL, SENOT DE LA LONDE, SOULLARD, TRÉMANT, Antoine VINCENT, Félix VINCENT, baron Gaëtan DE WISMES.

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort et prononce l'éloge de notre collègue M. Jules Révelière, décédé à Blain, le 19 avril. Le 9 juillet 1905, il avait fait à la Société archéologique les honneurs de son musée. Son érudition n'avait d'égale que sa bonté. Il fut un grand savant et un homme de cœur. M. le Président offre à sa veuve et à sa famille les sympathies de la Société.

M. Couëtoux du Tertre, greffier au Tribunal de Paimbœuf, présenté par MM. Dortel et Maître, est élu membre titulaire.

M. LE PRÉSIDENT annonce l'excursion d'Anjou, définitivement fixée au 13 mai et exprime la reconnaissance de la Société à M. de Lavenne qui a bien voulu aplanir toutes les difficultés du voyage. Il présente à M. le chanoine Durville le pli officiel qui contient sa nomination d'Officier d'Académie.

M. DORTEL exhibe un fragment en verre (avec dessins et inscription) d'un couvercle d'urne funéraire trouvée en Saint-Hilaire-de-Loulay, et une petite tête de statue en terre cuite, que M. Fillion, collectionneur, prétendait être une statue de Sabine, femme de l'empereur Adrien et que M. Soullard pense être postérieure à l'époque d'Adrien.

M. DORTEL donne lecture d'une lettre de M. Miégeville, de Carquefou, qui a extrait des archives municipales de Carquefou un document relatant à la fin du ^{xviii} siècle la pose de pierres-bornes aux armes du Chapitre, entre Sainte-Luce et Carquefou.

M. le baron Gaëtan DE WISMES lit un article du *Gaulois* du 3 mai 1907 qui donne de curieux détails sur les habits dont était vêtue Jeanne d'Arc à Orléans en 1429 (robe rouge, hugue ou jupe de dessus verte, sandales de satin blanc). Il

nous fait connaître ensuite la *Revue de Cherbourg et de la Basse-Normandie*, qui publie d'intéressants articles d'archéologie : (Assemblée générale des trois ordres à Coutances, en 1789. Les druides de Bayeux. Présents de villes au jour de l'an. Retranchement de Hague Dicke).

M. le chanoine DURVILLE continue son étude sur la Psallette de la Cathédrale de Nantes. Il a extrait des comptes d'économat de 1500 à 1550, des renseignements inédits sur l'ordinaire de l'établissement à cet époque, et par là même, sur les mœurs culinaires de nos ancêtres. Nous apprenons ainsi qu'en 1527, un saumon valait plus cher qu'un veau entier, que ce veau entier lui-même coûtait seulement quatorze sous six deniers, et que la table des huit psalletiens était mieux servie que les tables de nos collègues modernes. Notre érudit collègue donne à tous ces menus détails une forme spirituelle et captivante qui intéresse vivement tous nos collègues présents.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire-Général,

FERNAND BRAULT.

SÉANCE DU 4 JUIN 1907

Présidence de M. le Baron DE WISMES

Sont présents : MM. le comte DE BERTHOU, l'abbé BRAULT, DE BRÉVEDENT DU PLESSIS, CAILLÉ, CAZAUTET, DORTEL, chanoine DURVILLE, FURLET, HOUDET, DE LASTOURS, comte LAGRÉE, LEROUX, LÉON MAITRE, PIED, RENARD, RINGEVAL, Paul SOULLARD, TRÉMANT, DE VILLECHÈZE, Antoine VINCENT, baron DE WISMES.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT prononce l'éloge funèbre d'un des membres les plus distingués de notre Société, M. Pocard de Kerviler, ingénieur éminent, créateur des bassins de Saint-Nazaire, qui s'était fait en même temps par ses savants travaux une place à part parmi les archéologues et les historiens.

Communications. — M. LE PRÉSIDENT a reçu un certain nombre de lettres dont plusieurs sont relatives à l'agréable excursion que nous avons faite en Anjou :

1^{re} Lettre de M. de Lavenne de la Montoise, Inspecteur principal des Chemins de fer, qui nous a facilité ce déplacement en nous obtenant de sa Compagnie une réduction de tarifs. Il répond à notre Président qui lui avait exprimé toute la reconnaissance de la Société ;

2^o Lettre de M. le sénateur Bodinier qui rappelle avec bienveillance les instants passés avec nos collègues et entrevoit la perspective de nouvelles excursions ;

3^o Lettre de M. de Farcy qui adresse à notre Président la série de ses brochures sur l'Anjou ;

4^o Lettre de M. le docteur Baudouin, remettant à la Société plusieurs monographies sur les découvertes archéologiques en Vendée ;

5^o Lettre de M^{lle} Revelière, fille de notre regretté collègue, nous remerciant de l'hommage rendu à son père ;

6^o Circulaire de la Ligue Maritime Française, qui nous annonce l'organisation de fêtes à Nantes en 1908 et nous invite à lui suggérer des idées pour l'établissement de son programme.

M. LE PRÉSIDENT nous entretient des Noces d'Argent de la Société de Géographie de Nantes, qui ont eu lieu tout récemment. Il fut invité à représenter notre Société aux Fêtes données à cette occasion. A signaler parmi les nombreux toasts du banquet celui de M. Loth, doyen de la Faculté de Rennes, qui, dans le but d'intéresser les Nantais à la chaire de Celtique de cette Faculté, entretint l'auditoire des études celtiques en Angleterre, en France et en Allemagne.

Exhibition. — M. CAZAUTET présente un vieux calice d'étain trouvé dans les sables à Escoublac.

M. DE BERTHOUD croit que cet objet n'a pas dû servir au culte ; il proviendrait plutôt de la tombe d'un prêtre. Il était assez d'usage autrefois de rappeler le sacerdoce d'un défunt en plaçant près du corps un calice funéraire ; il en était fabriqué sans doute dans cet unique but. La pièce que

nous avons sous les yeux ne semble pas très ancienne ; peut-être serait-elle du xvii^e siècle.

Lectures — M. Antoine VINCENT donne lecture d'un compte rendu de l'excursion d'Anjou dont nous rappelions tout à l'heure l'excellent souvenir et, M. le baron de WISMES résume le même récit en vers pleins d'à-propos.

MM. LÉON MAÎTRE et DORTÉL nous entretiennent de sacrophages trouvés à la Faussaye, près Corsept.

La Faussaye paraît être un îlot entouré autrefois par les eaux de la Loire, et on serait étonné d'y trouver l'emplacement d'un cimetière, si cet îlot n'était pas voisin d'un autre sur lequel était situé un oratoire de Saint-Nicolas. Le vocable de Saint-Nicolas est postérieur à l'invasion normande, mais il est probable que bien antérieurement et peu après l'apparition du christianisme existait là un établissement religieux qui prêtait secours aux marins et leur donnait la sépulture.

M. MAÎTRE remarque en outre le grand nombre d'établissements anciens que l'on rencontre à l'embouchure des fleuves, les populations y ayant été attirées par les avantages de la pêche et les facilités de communication.

On a déterré également des sarcophages autour de l'ancienne église de Saint-Nazaire, et M. Maître profite de l'occasion pour faire passer sous nos yeux le dessin de l'un d'eux, qui présente cette particularité d'être en granit, tandis que tous ceux que l'on a trouvés jusqu'ici dans nos pays sont en tuffeau.

M. le chanoine DURVILLE continue son étude sur l'Ordinaire de la Psallette de Nantes au xvi^e siècle, ce qui nous donne un aperçu de la façon dont se nourrissaient nos ancêtres et du prix de leurs denrées.

Les pois, cette providence des économes, et les fèves, pour lesquelles nous trouvons le prix de 6 deniers le boisseau, y étaient très en honneur, mais la viande figure aussi dans une proportion qui surprend. Le beurre valait 7 à 12 deniers la livre, le pain de douze livres pouvait valoir 15 deniers, mais dans une année de grande cherté, en 1527, il monta jusqu'à 3 sous.

La pâtisserie, échaudées, fouaces et les fruits entraient aussi dans l'ordinaire de la maison.

Parmi les épices, on remarque beaucoup de safran « pour donner des forces », dit le manuscrit. — A livrer aux méditations des médecins modernes !

M. DURVILLE a recueilli ainsi une foule de renseignements dont nous ne pouvons donner qu'un aperçu et il charme la Société par sa façon spirituelle de les présenter.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire Général,

ANTOINE VINCENT.

— (—) —

Visite de la Société au Musée archéologique

(23 avril)

Un journaliste ne doit négliger aucune occasion de s'instruire. Aussi quand l'« *Express* » m'eut appris que la Société d'Archéologie visiterait officiellement le musée installé au Palais Dobrée, le mardi 23 avril, et ce, sous la direction du savant conservateur, M. P. de Lisle, je me promis, bien que n'étant point archéologue, de prendre part à cette visite.

N'est-ce point en effet une bonne fortune pour un profane mis en présence d'une collection de choses rares et précieuses, de les voir en compagnie de gens experts autant qu'aimables qui vous détaillent avec érudition les mérites de ce que vous voyez, attirant votre attention sur maints détails qui sans cela passeraient inaperçus à votre incompetence ?

Donc, je fus fidèle au rendez-vous... qui ne m'était pas donné, ce qui ne m'empêcha pas d'être accueilli de la plus courtoise façon et par M. de Lisle, le gardien érudit de nos trésors archéologiques, et par M. le baron de Wismes, le distingué président de la Société d'Archéologie.

Je n'avais pas — faut-il l'avouer ? — visité le Musée archéologique depuis son installation au palais de la rue Jean V. Ah ! vraiment nos archéologues nantais sont des gens heureux ! Aux richesses patiemment accumulées par la Société depuis sa fondation sont venus s'ajouter les trésors réunis par M. Dobrée pendant sa longue existence, et toutes ces belles et précieuses collections ont pour abri un véritable palais ; l'écrin met encore le joyau en valeur. On me disait hier, et je le crois sans peine, qu'il n'est pas une ville de France qui puisse s'enorgueillir d'un autre « Musée Dobrée ».

C'est par les salles du premier étage, où sont exposées les collections Dobrée, que la visite commence ; je n'entreprendrai pas — ce serait fastidieux et je me risquerais sur un terrain dangereux — je n'entreprendrai pas, dis-je, de passer une revue admirable des richesses entassées avec le goût le plus sûr dans les vitrines. Ici, ce sont des porce-

laines chinoises et japonaises, plus loin des tableaux, des meubles, des mosaïques et des émaux précieux.

Tous les visiteurs s'arrêtent longuement devant une pièce qui constitue, paraît-il, une des merveilles de la collection Dobrée : « La chasse de Saint-Calmin », pièce du XIII^e siècle universellement réputée, en émail de Limoges.

La collection des manuscrits est particulièrement riche. Nous y voyons des lettres de Napoléon I^{er}, Carrier, Cacault, Haxo, Kléber, Marceau. Voici un volume des plus précieux venant d'Anne de Bretagne : « Les femmes illustres ». Le « Cartulaire de Saint-Serge », les « Mémoires de Philippe de Commines » retiennent longuement les visiteurs.

Le portrait de M. Dobrée — portrait posthume peint par notre éminent compatriote Paul Chabas — occupe une place d'honneur, rappelant la mémoire de celui qui réunit toutes ces richesses, souvenirs précieux des siècles passés, et les légua à ses concitoyens.

La collection des gravures est particulièrement riche ; ce qui ne peut être exposé est réuni dans des cartons.

...

Redescendons au rez-de-chaussée, nous voilà dans ce qui constitue à proprement parler le Musée départemental d'Archéologie ; ce sont les collections qui se trouvaient jadis à l'Oratoire — à l'exception des pierres qui ont été laissés dans l'ancien local. Mais rue Jean V, les collections dans leurs nouvelles vitrines ont pu être mises en valeur et classées de façon à les faire ressortir. Nous voyons au passage nombre de pièces intéressant l'histoire de Nantes : des portraits, notamment, et aussi de vieilles gravures, des souvenirs de la guerre de Vendée, les armes, décorations et insignes du général Mellinet, légués par le glorieux soldat à sa ville natale. La collection Parenteau, la collection René de Kerviler ont largement contribué à enrichir le Musée départemental dont l'histoire se rattache intimement à celle de la Société d'Archéologie.

Celle-ci fut fondée le 9 août 1845 et installée d'abord à la Préfecture, puis en 1846 à l'Hôtel de Ville. En 1849, la municipalité lui accorda un local rue du Moulin, 18, et ce fut là qu'elle créa le musée (1^{er} mai). En 1860, la Société abandonna

généreusement au département son musée, qui fut transporté dans l'ancienne chapelle de l'Oratoire, dont la sacristie devint le siège social.

En outre, en raison de l'importance du don fait au département, celui-ci reconnut à la Société le droit de présenter le conservateur à la nomination du préfet. De plus, le président de la Société archéologique fait de droit partie de la Commission administrative du Musée depuis le 6 février 1889.

C'est en 1896 que le Musée fut transféré dans la magnifique construction commencée en 1868 par M. Thomas Dobrée et léguée par lui au département.

La Société tient maintenant ses séances au Manoir de la Touche.

. . .

En quittant le Musée Dobrée et ceux qui, avec tant de courtoise érudition, m'en avaient fait apprécier les richesses, je leur promis d'en parler aux lecteurs de l'« *Express* ». Non, certes, que j'aie l'outrecuidante prétention d'avoir découvert quoi que ce soit : ni le Musée Dobrée, ni les choses belles et curieuses qu'il recèle.

Mais n'est-ce point œuvre utile pour le bon renom de notre cité que de dire qu'elle a, en plein centre, un musée que Paris lui-même nous envierait ; et si nous pouvions susciter ainsi à M. Dobrée des imitateurs, si nous pouvions inciter nos chercheurs et nos collectionneurs à diriger du côté de la rue Jean V le fruit de leurs investigations, certains qu'ils y trouveront une fastueuse hospitalité, n'aurions-nous pas bien servi l'intérêt de notre ville en contribuant à détruire la vieille et tenace légende du « Nantais épicier » pour lui substituer le Nantais aussi soucieux de la grandeur intellectuelle et artistique de la cité que de sa prospérité commerciale et industrielle ?

L. OUVRARD,

L'Express de l'Ouest, 26 avril 1907.

Étaient présents à la visite faite au Musée, le 23 avril 1907, sous la direction du vicomte de Lisle du Dreneuc, membre du Comité.

DU BUREAU :

Baron de Wismes, président ; Senot de la Londe, Dortel, vice-présidents ; A. Vincent, secrétaire général ; Baron G. de Wismes, secrétaire du Comité ; Pied, trésorier ; P. Soullard, bibliothécaire-archiviste.

DU COMITÉ :

L. Cormerais ; chanoine Durville ; Trémant ; de Veillechèze

DE LA SOCIÉTÉ :

Angot ; commandant d'Arbonneau ; Caillé ; Cazautet Furret ; abbé Grélier ; docteur Halgan ; de Lastours ; abb Lesimple ; comte de Monti de Rezé ; J.-B. Ollive ; Renard Rivet ; A. Vignard ; Vignerons-Jousselandière.

EXCURSION DU LUNDI 10 JUILLET 1905(*)

La Société Archéologique avait fixé au 10 juillet une excursion à Blain.

A midi 12, nous faisons notre entrée dans cette agréable petite ville, où la rumeur avait annoncé la descente d'une centaine de « savants de Nantes ». Nous n'étions à la vérité qu'une vingtaine et ne méritant pas tous la noble épithète ; mais l'emploi de notre journée devait au moins avoir pour but d'augmenter notre bagage scientifique par l'étude des curiosités du pays et les communications réciproques.

La journée commence par un déjeuner fort bien servi, à l'hôtel Jallais.

M. le baron de Wismes, notre président, prie M. Revelière, qui a eu l'amabilité de venir nous recevoir à la gare, de se placer en face de lui. Les autres convives sont MM. de Brévedent, Dortel, l'abbé Durville, Furret, Gourdon, Guichard, Houdet, de la Jousselandière, Lecornu, Lesage, Oheix, Ringeval, P. Soillard, Trémant, A. Vincent, baron G. de Wismes.

Ensuite nous nous dirigeons vers le vieux château, sous l'aimable conduite de M. H. Trémant, notaire à Blain. Nous reconnaissons le tracé des deux enceintes successives et l'emplacement des neuf tours, dont trois seulement existent actuellement. Elles ont grand air, surtout la tour du Connétable, qu'Olivier de Clisson fit construire en 1366; la porte d'entrée qui la traverse constitue une disposition très rare, que l'on retrouve toutefois à la porte du Jerzual à Dinan.

La destruction partielle du château date de 1628 et fut ordonnée par Richelieu pour punir les Rohan de leur révolte en faveur du protestantisme. Longtemps les protestants s'abritèrent sous la protection de cette puissante famille, et on construisit pour eux les vieilles et curieuses maisons qui avoisinent le château près de la porte d'entrée.

* NOTA. — Par suite d'une erreur, le compte rendu de l'excursion de Blain en 1905, qui fut publié en son temps, n'avait pas figuré au Bulletin. La Société, en souvenir de notre regretté collègue M. Revelière, tient à honneur de reparer cette omission. A. V.

Nous visitons le grand logis, auquel la restauration partielle ne peut redonner malheureusement l'ancienne splendeur ; puis nous descendons dans les caves, qui passaient jadis pour de profonds souterrains, allant, disait-on, jusqu'au Gâvre, et qui conduisent simplement à la tour nord-ouest dont les abords sont dégagés depuis peu.

Après la visite du château, la Société se divise en deux parties : les uns se rendent en voiture au Gâvre, les autres à Curin (forêt du Gâvre).

Le Gâvre offre un certain intérêt pour les amateurs de vieilles maisons à galeries couvertes et à pignons, car c'est un des bourgs du département qui en renferme le plus. Ces constructions paraissent dater des ^{xvi^e} et ^{xvii^e} siècles et sont d'un bel effet. L'église, également ancienne, est pauvre et bien modeste ; elle conserve toutefois l'avantage de s'harmoniser avec le cadre vieillot qui l'entoure.

Curin, situé dans la partie sud-ouest de la forêt du Gâvre, est un point qui intéressa fort les archéologues en 1891 ; on y découvrit les substructions d'une villa gallo-romaine avec bains.

Malheureusement, on ne put conserver longtemps intacte cette découverte. Elle attira l'attention de paysans du pays qui, moins soucieux de l'archéologie que de retrouver le fameux trésor caché, dit-on, par les Vendéens après la bataille de Savenay, brisèrent les mosaïques et fouillèrent le sol ; la végétation de la forêt arriva bientôt à recouvrir le tout.

Nos collègues purent du moins reconnaître aux environs la magnifique voie romaine qui conduisait à Redon. D'après M. Bizeul, sept voies romaines aboutissaient à Blain, centre important, évidemment, et cela nous amène à parler du musée gallo-romain de M. Revelière, que nous visitâmes de retour à Blain.

Mais tout d'abord notre aimable collègue, estimant sans doute que la promenade nous avait mis en appétit, nous offrit un excellent goûter, dont M^{lles} Revelière firent gracieusement les honneurs.

Puis nous montons au Musée, que M. Revelière appelle modestement son grenier, mais qui est bel et bien un Musée fort joliment dispose.

Continuateur de l'œuvre de M. Bizeul, M. Revelière a su grouper un nombre considérable de poteries romaines, quelques-unes très bien conservées, trouvées dans le sous-sol de Blain. La Société se souvient de la découverte de la statuette du dieu Cernunnos, qui est une pièce unique en son genre.

M. Revelière, dans ses déplacements, continue ses recherches archéologiques, et nous remarquons un couteau de sacrificateur d'une grande richesse de dessin et enfin la statuette découverte récemment à Sarzeau et reconnue par M. Morgan pour être celle du dieu de la convalescence.

Une petite déconvenue nous attendait. Le train qui devait nous ramener dans nos pénates vers 9 heures eut un certain retard, augmenté encore en cours de route. Comment de tels retards se produisent-ils pour des trains qui ont à parcourir 40 kilomètres ?

Une question aussi en finissant. Pourquoi les Compagnies, qui octroient des billets à prix réduits aux acteurs et aux acrobates en voyage, en refusent-elles aux Sociétés savantes ? Nous adressons cette question à qui de droit, pensant que cette lacune des règlements, une fois connue, devrait être comblée sans hésitation.

Quoi qu'il en soit, et malgré une bonne demi-heure de retard pour atteindre Nantes, la bonne humeur de tous ne s'était pas démentie ; nous jugeâmes qu'en somme la journée avait été charmante et que les absents avaient eu tort.

Le Secrétaire général,

Antoine VINCENT.

EXCURSION DU 13 MAI 1907

Le lundi 13 mai, la Société Archéologique de Nantes effectuait en Anjou son excursion annuelle, et il avait été décidé, dès l'an dernier, qu'on se réunirait en cette circonstance avec la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers. Lors de l'excursion de Saumur, en 1906, nous avions été guidés par deux des membres les plus distingués de cette Société :

M. le chevalier Joubert et M. le chanoine Urseau, et le souvenir de cette heureuse journée nous avait fait entrevoir à l'avance les agréments d'une réunion plus nombreuse.

L'aimable Chanoine s'offrait encore aujourd'hui comme guide et après avoir, en collaboration avec notre zélé Président, tracé notre programme et soigné tous les détails matériels de l'excursion, il nous apportait la sûreté de ses informations et son entrain plein de charme.

Aussi c'est avec joie qu'à notre arrivée à la Possonnière nous nous sentîmes entourés de visages sympathiques. Sur le quai de la gare se tenaient : MM. le sénateur Bodinier, président, L. de Farcy, vice-président, Urseau, secrétaire général, Meauzé, trésorier, et Planchenault, bibliothécaire de la Société angevine, accompagnés de MM. le chanoine Thibault, vicaire général; abbé Rondeau, Planté et Hervé-Bazin. Ces Messieurs avaient bien voulu arriver les premiers et se tenaient à notre disposition pour nous faire les honneurs d'un coin de leur pays ignoré de la plupart d'entre nous.

Quant à notre groupe nantais, il comprenait vingt membres de la Société Archéologique : MM. le commandant d'Arbonneau, de Brévédent, Caillé, Cazautet, Dortel, chanoine Durville, Furret, Gourdon, Houdet, commandant Lagrée, de Lastours, Renard, Ringeval, vicomte de Sécillon, P. Soullard, Trémant, Antoine Vincent, Félix Vincent, baron de Wismes, baron Gaëtan de Wismes.

Deux membres de la Société Académique de Nantes, ne faisant pas partie de notre Société : MM. Baranger et Poirier, avaient bien voulu se joindre à nous, plus un invité, M. André du Manoir.

Comme on le voit, nous formions en totalité un groupe fort nombreux, dont l'apparition dans les bourgades angevines devait éveiller une légitime curiosité.

Combien d'amis du reste se seraient volontiers joints à nous ? Mentionnons MM. le chevalier Joubert, d'Angers, dont l'absence faisait un vide dans le groupe angevin ; Angot, l'abbé Brault et Léon Maitre, qui avaient tenu à exprimer leurs regrets.

Malheureusement, pendant la première heure tout au moins, la gaieté des voyageurs dut lutter contre l'inclemence du ciel, qui déversait à ce moment toutes ses cataractes

Dans deux grandes voitures, retenues pour la journée, on se dirigea d'abord vers Saint-Georges-sur-Loire. Arrêt en passant au domaine de la Grange, dont les châtelains, M. Deperrière, président de la Société des Amis des Arts d'Angers, ainsi que M^{me} Deperrière, nous firent le plus gracieux accueil, et nous permirent d'admirer, en même temps que la demeure d'un ami de la peinture, un domaine vinicole merveilleusement agencé. Ajoutons qu'aimablement, nous fûmes mis à même d'apprécier l'excellente qualité du produit.

Après le déjeuner à Saint-Georges, visite du château principal de Serrant qui, avec sa grandiose architecture et la richesse de sa bibliothèque et de ses œuvres d'art, méritait à lui seul le voyage.



« La terre de Serrant renferme un des plus beaux châteaux qui soient dans le Royaume, lisons-nous dans les lettres-patentes de 1755 », et Napoléon, qui s'y arrêta, tint à exprimer sa vive admiration.

C'est au moins ce que rapporte le baron de Wismes, père de notre Président, dans son remarquable ouvrage « le Maine et l'Anjou »; et pour parler de cette opulente demeure, nous ne pouvons mieux faire que de tirer de cet ouvrage la description suivante empruntée au docteur Blancheton :

« Le château de Serrant est placé dans un site très agréable entre la rive droite de la Loire et la grande route de Paris à Nantes, à quatre lieues d'Angers. La façade principale est du côté de la route; elle se trouve entre deux grandes ailes qui forment deux des côtés de la cour d'honneur. Deux pavillons sont placés aux angles de la cour. Le château est composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages, décorés chacun d'un ordre d'architecture en pilastre qui règne sur toutes ses faces; l'ionique au rez-de-chaussée, le corinthien au premier et le composite au second. Du côté opposé, le bâtiment est flanqué de deux grosses tours...

» Ce château fut commencé l'an 1546 par Jean de Brie, qui bâtit la tour du nord, la moitié du corps de logis de ce côté et le fronton, ainsi que la moitié de l'aile droite y compris le perron; en 1636, le reste du corps de logis, la tour du midi et l'aile gauche, à partir du perron, furent construits

par Guillaume de Bautru ; en 1704, les deux ailes furent prolongées, les pavillons et la porte d'entrée furent élevés par Guillaume de Bautru, fils du précédent ; le grand escalier est magnifique... un fosse large de 80 mètres environne ce château où l'on arrive par des ponts-levis. »

La chapelle, œuvre de Mansart, renferme le tombeau, par Coysevox, d'un Bautru, marquis de Vaubrun, tué en 1675, dans un combat près d'Altenheim. Ce monument est d'un caractère très imposant.

C'est de cette famille Bautru que le domaine fut acquis en 1749 par messire Antoine Walsh, comte et pair d'Irlande, devenu en 1755, par lettres-patentes du Roi, comte de Serrant, ancêtre par sa mère du propriétaire actuel, le duc de la Trémouille.

L'intérieur du château est artistiquement meublé et décoré de remarquables tapisseries de Beauvais et des Gobelins, et le duc de la Trémouille, membre de l'Institut, a su y former une bibliothèque fort riche qui renferme notamment le chartier de Thouars (1).

Les dehors du château de Serrant répondent à sa magnificence. D'immenses prairies, des bouquets d'arbres séculaires, un étang de 50 hectares : le tout offrait à nos regards, sous un ciel un peu gris, l'aspect des plus beaux parcs de la Grande-Bretagne.

Aussi nous nous arrachons à regret de ces lieux enchanteurs, et le collègue Dortel, muni de l'oliphant traditionnel, qui décidément est l'instrument indispensable dans toutes les excursions, a peine à rassembler tout le monde.

Le programme comportait ensuite le passage par Chalonnes où les conversations devinrent facilement vers la question de la Loire Navigable ; mais, pour ne pas oublier notre rôle d'archéologues, nous pénétrons dans l'église pour étudier l'architecture de la Chapelle de la Vierge, du pur style *xviii^e* siècle, avec une madone très curieuse de cette époque

[1] M. le duc de la Trémouille a été membre correspondant de notre Société pendant 40 ans, de 1884 à 1894. Voir la lettre de présentation de M. le marquis de Bremond d'Ars au Bulletin de 1887 2, page 141v.

De Chalonnès à Rochefort, la route monte sur les coteaux de la rive gauche de la Loire, et prend pour les Angevins le nom de « route de la Corniche ». Rien de commun assurément avec les environs de Nice. Le bleu d'azur manque, mais il y a du vert, beaucoup de vert, avec le ruban argenté du fleuve et les usines d'Angers qui fument très loin là-bas. Sans valoir son homonyme de la Méditerranée, la Corniche d'Anjou offre un coup d'œil que l'on n'oublie pas.

« Rochefort, dit Aristide Guilbert, petit bourg obscur et tranquillement assis dans la vallée de la Loire, à deux lieues au dessus de Chalonnès, a été autrefois une position presque formidable et a joué un rôle particulièrement dramatique dans l'histoire de l'Anjou. Il s'élevait sous trois noms et sous trois formes au sommet de trois rochers distincts, mais reliés entre eux de manière à offrir les avantages d'une résistance triple ou isolée suivant les circonstances : sur le rocher de l'est une forteresse proprement appelée Rochefort; sur le rocher du milieu, une ville fortifiée, dite de Saint-Symphorien, et communiquant par un pont avec Rochefort; sur le rocher de l'ouest enfin, un château-fort, appelé le château de Dieusie, s'offrant comme l'avant-poste, ou comme le dernier retranchement de cette formidable citadelle. »

De tout ce vaste appareil de défense, de ces trois forteresses réunies, dit-on, par des souterrains, il ne subsiste plus qu'un pan de mur dressant sa silhouette encore fière au milieu de la vallée. Du monstre à trois têtes il ne reste plus qu'une dent. Et puis, les alluvions de la Loire en ayant restreint le cours, une riche végétation est devenue en ces lieux souveraine maîtresse. Dieusie, que nous visitons, grâce à l'obligeance du propriétaire, M. Guy, possède à sa base un joli château moderne; et l'emplacement de la vieille citadelle, dont on reconnaît encore les substructions, est dessiné en parc d'où l'on a de jolies échappées sur la vallée de la Loire. Dans un pavillon que l'on nous montre mourut la mère d'Alfred de Musset. Lui-même a séjourné à Dieusie, et là où de rudes hommes de guerre ont répandu tant de sang la Muse d'un poète très doux se glissant dans le feuillage lui a inspiré « la Nuit d'Octobre. »

Sur un rocher qui émerge d'une île de la Loire et paraît appartenir au même système géologique que les rochers de Rochefort, les nautoniers de la Loire honoraient, dit-on, à une époque très ancienne, une divinité du nom de Belus. La légende ajoute qu'à l'apparition du christianisme, on brûla la statue du dieu. *Belus ardet* aurait fait Behuard.

Le nom de Behuard ne vient-il pas plus vraisemblablement du nom d'un seigneur breton, *Behuardus*, qui aurait établi la dévotion à la Sainte Vierge dans un lieu consacré autrefois à une divinité païenne?

Quoiqu'il en soit, la Vierge de Béhuard acquit une grande célébrité à l'époque de Louis XI. Le rusé compère profitait de ses voyages en ce lieu pour tendre des pièges au bon roi René d'Anjou, de même qu'il allait en pèlerinage à Redon, pour espionner ce pauvre François de Bretagne.

Louis XI fit reconstruire en pur style *xv^e* siècle la chapelle actuelle dont l'originalité consiste surtout dans la façon curieuse dont elle est accrochée au rocher; on y accède par de pittoresques escaliers sur lesquels les excursionnistes, profitant de cette heureuse disposition, s'échelonnent pendant que les photographes (on en trouve toujours dans toutes les excursions) font jouer leurs déclics.

A remarquer à l'intérieur : des stalles du *xv^e* siècle, des vitraux de la même époque malheureusement trop restaurés, et, suspendues au mur, des chaînes, qu'un seigneur angevin, captif des Sarrazins, offrit en *ex-voto*; mais ce qui attire surtout l'attention du visiteur est le fameux trésor qui est mis sous nos yeux, grâce à l'autorisation très aimable de M. le Curé de Béhuard. M. le chanoine Urseau, de qui nous tenons les détails qui précèdent et M. de Farcy, très versé aussi dans toutes les choses d'Anjou, veulent bien nous en faire apprécier la valeur artistique. Nous remarquons particulièrement un calice en or et une chape, avec sujets brodés représentant le martyre de saint Jean-Baptiste. Cette chape est une pièce rarissime de toute beauté. Mentionnons enfin le portrait de Louis XI; et puisque le souvenir de ce monarque si décrié et si difficile à juger est ici vivant, nous ne pouvons nous empêcher de citer la description que fait

de ce portrait le baron de Wismes, dans son ouvrage sur la Vendée Militaire: « Sous un épais sourcil brille plein d'esprit et d'astuce un œil d'une petitesse remarquable que fait encore ressortir la longueur démesurée du nez, fin à sa racine, mais s'élargissant considérablement par le bas, indice de sagacité et de passions sensuelles. La bouche est grande et railleuse. Une casquette aux bords relevés en arrière recouvre la tête de ce personnage qui porte un justaucorps bleu, un pourpoint jaune et sur le tout le collier de Saint-Michel. Tel est, est-il besoin de le nommer, le Roi Louis XI dans un de ses plus rares et des plus ressemblants portraits qui nous soient restés. »

..

Après Béhuard, traversée de la Loire en bac; le soleil baisse sur l'horizon, et ce moment de la journée est fort agréable. Nos voitures, rendues à l'avance, nous conduisent à Savennières.

Nous sommes ici en présence de la plus vieille église de l'Anjou. La façade a conservé son appareil de style gallo-romain, et on retrouve peu dans nos contrées d'ensemble aussi complet.

Toutefois M. Urseau, qui a fort étudié ce monument, ne le date que du ^x^e et peut-être du ^{xi}^e siècle. Il nous fait remarquer l'imperfection de la maçonnerie, notamment des arrêtières; tout, y compris la disposition des briques en feuilles de fougères, annoncerait, d'après lui, la décadence. Il ajoute que le fait de l'inhumation à Savennières de Lambert, comte de Nantes, en 843, ne prouve rien, puisque le manuscrit, qui relate l'événement, ne nous dit pas que ce personnage fut enterré dans l'église.

..

Il est 7 heures 1/2, et cette charmante tournée ayant aiguisé l'appétit, nous nous retrouvons à la Possonnière, autour d'une table des mieux servie.

Au dessert, M. le sénateur Bodinier prend le premier la parole et, dans un toast charmant, se félicite de voir des Sociétés comme les nôtres se réunir dans des excursions instructives pour le profit de tous. Notre président lui donne

la réplique, en remerciant chaleureusement de leur accueil nos amis d'Anjou, notamment M. le chanoine Urseau, à qui un ban est voté par acclamation. M. Dortel, invité à prendre la parole au nom de la Société Académique, dont il est président, réclame une fédération étroite de toutes les Sociétés savantes de l'Ouest. Notre Collègue, par une heureuse pensée, avait fait en vue du voyage une ample provision de fouâces achetées à une des meilleures faiseuses du pays de Vertou. On décréta d'offrir une fouâce d'honneur à M. Bodinier, une autre à M. Urseau. Les profanes souriront, mais ce sont là des cadeaux comme s'en faisaient nos aïeux. Le vieux pays nantais offrait un de ses meilleurs produits au vieux pays angevin.

Puis pour varier les plaisirs de cette journée, nous entendons une amusante historiette de M. de Lastours, qui imite à ravir le parler bordelais.

Enfin on se sépare, non sans inviter à venir l'année prochaine dans la région de Nantes la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, dont le contact est pour nous si plein de profit.

Le Secrétaire général,

ANTOINE VINCENT.

EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE

A M. le Chanoine URSEAU
*Hommage de reconnaissante
et respectueuse sympathie.*

Ce lundi treize mai, sous l'averse maussade,
Nous partîmes joyeux, d'avance savourant
Le plaisir de trouver une aimable ambassade
De lettrés, d'érudits, pour visiter Serrant,
Rochefort, Béhuard, la chapelle votive,
Que Louis le onzième à la Vierge éleva.
Mais le sifflet strident de la locomotive
Annonce l'arrivée... En voiture ! à Dieu vat !

Un arrêt en passant au manoir de la Grange,
Dont les bons châtelains offrent un vin mousseux
Qui nous met dans le cœur du soleil, en échange
De celui de là-haut, qui fait le paresseux

Mais qu'importe ? Séduit par la grâce angevine,
Le grave esprit breton se livre tout entier :
Au ton plus familier, plus intime, on devine
Qu'à l'estime bientôt se joindra l'amitié.

Après un déjeuner à Saint-Georges-sur-Loire,
On s'achemine à pied vers le parc merveilleux
Où Serrant, fier témoin de nos siècles de gloire,
Muet, parle à notre âme en captivant nos yeux.

Puis, tout le jour, par vaux, par chemins, on admire
Les moelleux horizons de ce charmant Anjou ;
Notre Loire onduleuse où Chalonnes se mire ;
Ce nid d'aigle, Dieuzy ; Béhuard, ce bijou.

Le temps presse. Certains, regardant à leur montre,
Se hâtent vers la rive et sautent dans le bac ;
Mais d'autres, profitant du soleil qui se montre,
Sur l'esquif qui s'éloigne ont braqué leur kodak.

Savennières nous offre une église romane,
Dont les cordons de brique intriguent les savants.
Un coup de corne : on part, et des buissons émane
Un parfum d'aubépine apporté par les vents.

Fin dîner. Au dessert, la verve éclate et brille :
Toasts, vœux et compliments alors sont échangés,
Formant, pour ainsi dire, une grande famille
Des enfants réunis de Nantes et d'Angers.

LE BARON DE WISMES,
Président de la Société Archéologique.

NÉCROLOGIE

Par M. le Baron de WISMES

M. Emile ALIZON

Messieurs et chers collègues, la Société, qui le comptait dans ses rangs depuis le 4 juin 1878, a eu la douleur de perdre, le 15 mars dernier, M. Emile Alizon. Né à Saint-Gaultier (Indre), le 11 octobre 1840, il fit son éducation au collège du Chezal-Benoist et ses études de droit à Poitiers, où il fut reçu avocat. Se destinant au notariat, il fit un stage de treize ans à Paris, puis à Nantes. Pendant la guerre, il fut nommé lieutenant d'état-major, aide de camp du général de division Vergne (14 janvier 1871).

Notaire en 1875, il fut, en outre, suppléant de juge de paix pendant dix-huit ans et par deux fois administrateur de la mense épiscopale. — Quant à ses qualités professionnelles, je ne saurais, messieurs, vous les faire connaître mieux qu'en vous lisant quelques passages de la délibération de la Chambre de discipline à la date du 9 juillet 1899. — M. Boulay, président, « estime qu'il convient aujourd'hui que la Chambre use de cette prérogative (propositions d'honorariat) en faveur de M. Alizon (Joseph-Etienne-Emile), notaire récemment démissionnaire, son prédécesseur, auquel 23 années d'un exercice irréprochable ont créé des droits indiscutables à cette distinction.

» Du 15 octobre 1875 au 1^{er} décembre 1898, M. Alizon a rempli ses fonctions de notaire à Nantes avec un zèle, un dévouement et un mérite que ses clients et ses confrères ont été unanimes à reconnaître.

» La confiance des premiers a récompensé dans le

notaire honnête, travailleur, infatigable, juriste et praticien émérite, l'effort soutenu vers le bien et le souci constant de leurs intérêts.

» Ses confrères ne l'eurent pas en moins haute estime. Assurés d'un dévouement qui ne s'est jamais démenti, ils l'ont mis à contribution en de multiples circonstances, soit pour l'administration des affaires intérieures de la Compagnie, soit pour la défense des intérêts généraux de la Corporation.

» Membre de la Chambre de discipline à diverses reprises, de 1881 à 1898, il a, comme trésorier, puis rapporteur, syndic, et enfin président, déployé dans l'exercice de ses fonctions des qualités de tact, de sens pratique et d'équité présentes à toutes les mémoires.

» Ce pendant, délégué au Congrès des Notaires de France, il représentait chaque année depuis 1892 la Compagnie aux travaux de cette assemblée avec un succès et une autorité assez remarquables pour qu'en 1896 le Congrès en fit lui-même son Président.

» Pendant tout ce laps de temps, il n'a cessé d'ailleurs de prodiguer son temps et sa peine au soin des intérêts de la Corporation..... Il emporte dans sa retraite, prématurée à son gré, mais en réalité largement méritée et bien acquise, les regrets de ses confrères.

» Ces regrets, l'Association générale les lui a exprimés déjà en les faisant inscrire à son procès-verbal.

» M. Alizon a honoré le notariat. La Chambre de discipline s'honorera elle-même en s'efforçant de lui obtenir la haute récompense à laquelle il a droit.

» Cet exposé entendu, la Chambre, à l'unanimité, déclare s'associer au jugement qui vient d'être porté sur l'exercice notarial de M. Alizon, son ancien Président, et exprime le vœu que l'honorariat lui soit conféré. »

Un décret du 14 juillet suivant ratifia ce désir.

A cet éloge, rendu par ses pairs, je ne vois rien à ajouter, messieurs, sinon que, dans les relations qu'il

entretenait avec ses collègues, M. Alizon les charmait par l'aménité de son caractère, la bonté de son cœur. Aussi garderons-nous le meilleur souvenir de cet aimable confrère, qui s'est éteint, après avoir reçu les secours de la religion, dans son appartement de la rue Franklin, et suis-je assuré d'être votre interprète en adressant à sa famille nos condoléances les plus attristées.

M. Jules REVELIÈRE

Messieurs et chers collègues, c'est avec une bien sincère émotion que je viens rendre un suprême hommage à cet homme excellent, à cet archéologue de haute valeur, à ce savant « dont l'érudition n'avait d'égales que la modestie et la bonté (1) », qui s'appelait : Jules Revelière.

Sa famille était d'origine vendéenne. Mais son grand-père possédait une importante fabrique de toiles à Cholet et fut tué au siège de cette ville. Sa veuve se réfugia à Saumur avec ses jeunes enfants. L'un d'eux, devenu plus tard entreposeur des tabacs, épousa M^{lle} Sérivint, fille du général, chevalier de Saint-Louis, qui, de Louis XV à Napoléon, fit toutes les campagnes extérieures, et sœur du chef d'escadrons des dragons de la Garde impériale, mort à Moscou (2).

De ce mariage naquit à Saumur, le 11 mai 1831, Jules Revelière. Elève du collège communal, il eut, ainsi que son frère Eugène, la chance d'avoir pour initiateur en histoire naturelle un humble employé d'administration, qui, les jours de congé, dirigeait des promenades scientifiques, suivies par la plupart des élèves. Il apprit de lui la botanique et l'entomologie ;

(1) M. Jules Revelière. (*Esperance du Peuple*, 21 avril 1905.)

(2) Dont il nous lut des lettres le 3 juin 1902.

M. Courtyllier, ancien pharmacien, lui enseigna la géologie.

Attiré par la carrière militaire, il subit avec succès l'examen écrit de Saint-Cyr, mais, sur le désir de sa mère, il fit le sacrifice de ses projets pour entrer dans une carrière singulièrement plus pacifique : celle de l'enregistrement (1848).

Désirant trouver pour ses études favorites une région peu explorée, il demanda la Corse et l'obtint facilement, ce pays sauvage étant peu recherché. Nommé à Rogliano, il y arriva accompagné de sa sœur (plus tard mariée à M. Raffray, d'Angers) et de son frère Eugène (1), avec lequel il se mit à étudier la flore et la faune de l'île. Ce fut à cette époque qu'il entra en relations avec M. Alcide d'Orbigny, professeur au Muséum de Paris (2), et commença ses études d'archéologie (sépultures assises, antiquités d'Aleria, etc.).

Son frère aîné, capitaine adjudant-major, étant mort à Gallipoli, victime de son dévouement pour ses hommes, M. Revelière demanda son rappel en France. Il eut la chance d'être nommé à Champdeniers (1852), c'est à dire dans une région des Deux-Sèvres où l'ouverture de nombreux chemins devait favoriser ses études géologiques et, en effet, il y découvrit des fossiles nombreux, quelques uns même nouveaux (3). Devenu initiateur à son tour, il était suivi pendant les vacances d'une petite cohorte d'écoliers. Ce fut là qu'il

(1) Botaniste éminent. Des offres avantageuses lui furent faites lors de l'herborisation pour la flore de l'Algérie; mais il refusa de quitter la Corse, dont le climat convenait à sa santé et qu'il n'abandonna que pour venir se battre en 1870. Il est mort à Porto-Vecchio le 1^{er} février 1892. Très modeste, il n'a jamais rien voulu publier, mais il était en relations avec tous les naturalistes de France et même de l'étranger.

(2) Né à Couéron (Loire-Inférieure).

(3) Ces derniers sont au cabinet de l'École Normale et dans la collection d'Orbigny, au Jardin des Plantes.

se lia d'une étroite amitié avec le savant Dr Desairve, longtemps conseiller général du canton, chercheur et érudit, auquel on doit plusieurs volumes et une soixantaine de brochures sur l'histoire du pays (vieilles coutumes, traditions, biographies, etc.). D'autres savants entomologistes et antiquaires, tels que MM. Mulsant, de Saulcy, Akerman, etc., étaient également en relations suivies avec notre éminent collègue.

Le 15 novembre 1856, il fut nommé receveur à Blain, où il épousa M^{lle} Benoist, dont la tante maternelle, M^{lle} Jeffredo, était mariée à M. Raymond Bizeul, fils de l'un de nos fondateurs et illustres devanciers, un de « ces vaillants hommes dont je voudrais voir, au milieu du Musée, sur une table de marbre, les noms gravés en lettres d'or », disait M. Marionneau en quittant le fauteuil présidentiel (1). Il partagea ses travaux et, lui ayant voué une filiale admiration, les continua après sa mort, « en souvenir de lui », disait-il.

Bien des motifs, par conséquent, attachaient M. Reveillère à Blain. Il y prolongea autant que possible son séjour, mais, en septembre 1873, il dut accepter le poste de Vannes. Membre zélé de la Société polymatique, il rendit les plus grands services tant au Musée d'Histoire naturelle, dont il était conservateur et qu'il réorganisa, qu'au Musée d'Antiquités, pour lequel il acheta et classa le fameux trésor du Guerno.

Au mois d'août 1880, il passa à Angers, revenant ainsi près de son pays natal, et prit sa retraite en 1892.

Il se partagea dès lors entre Blain et Angers, puis Nantes à partir de 1897. Mais, prolongeant chaque année le séjour qu'il faisait à Blain, il s'y fixa exclusivement en 1903 et, depuis lors, ne revint plus à Nantes que trois ou quatre fois pour quelques heures. A son dernier voyage, le 7 décembre dernier, il avait fait visite à notre

(1) *Bulletin* de 1878, 1^{re} et 2^e trim., p. 23.

éminent collègue, M. Bureau, directeur du Muséum.

« De Blain il avait fait, on peut dire, sa seconde patrie. Les témoignages d'estime et de respectueuse affection l'y ont plus encore entouré que partout ailleurs. Ce tribut de sympathie lui était, du reste, justement acquis par les services qu'il a rendus à ce pays. Fondateur, avec quelques uns de ses compatriotes, de la Société de secours mutuels, très occupé des intérêts agricoles de Blain, membre et pendant longtemps vice-président du Comice, M. Revelière avait tenu, malgré son âge, à ne se désintéresser en rien des intérêts blinois. L'histoire de cette localité lui doit entre autres une belle page lorsque, pendant la guerre de 1870-71, malgré ses occupations administratives, il créa, avec le concours d'un de ses amis, une ambulance qui rendit de nombreux et signalés services. D'ailleurs tous ces souvenirs sont au cœur des Blinois, qui, tous, aimaient et vénéraient cet homme de bien et de foi, chez lequel à d'inébranlables principes et convictions se joignaient la bonté et l'aménité du caractère. Il restera populaire parmi nous. Qui ne l'a vu maintes fois, assis au milieu des équipes d'ouvriers terrassiers, qu'il intéressait par ses propos pleins de bonhomie, surveiller et épier chaque coup de pioche et de pelle qui déchirait cette terre blinoise, si féconde en souvenirs historiques ? ».

C'est là, messieurs, que, le 10 juillet 1905, nous eûmes l'honneur d'être reçus par notre aimable collègue. Collègue, en effet, il l'était devenu le 7 mars 1898, sous les triples auspices — et le cas est presque unique dans nos annales — de MM. Léon Maître, Pitre de Lisle du Dreneuc et Antoine Vincent. Ce dernier a tracé avec trop de bonne humeur, de précision et d'esprit le récit de cette journée pour que je veuille le refaire après lui.

Avec quelle joie, vous vous le rappelez, chers amis qui nous accompagniez, nous fîmes l'ascension, point périlleuse d'ailleurs, et pleine de surprises fructueuses,

de ce Musée où figuraient, à côté du célèbre vase de Décibal et de la non moins fameuse statuette du dieu Cernunnos, des collections entomologiques, géologiques, botaniques, entre autres un herbier patiemment récolté en Corse !

Profondément atteint par la mort de son fils Louis (1), c'est dans ce musée, appelé modestement son grenier, qu'il aimait à s'enfermer et, lorsque sa famille essayait de l'en faire descendre : « Laissez-moi, disait-il, je suis bien là, je n'y suis pas seul... », faisant ainsi allusion aux travaux de ce fils qui partageait ses goûts. Et ce trait m'en rappelait un autre. M. Riardant n'allait-il pas, chaque année, poussé par un besoin irrésistible, revivre en quelque sorte avec les siens, en s'enfermant dans la chapelle funéraire qui conservait leur dépouille et ne trouvait-il pas une consolation singulière dans cette réunion posthume ?

Les si précieuses et trop rares communications de M. Revelière, ses *Notes archéologiques sur Blain*, illustrées de planches dues à son habile talent de dessinateur, figurent dans nos Bulletins (2). Je n'en parlerai donc pas.

« Vous vous êtes bien rendu compte, m'écrivit une de ses filles, du plaisir qu'il avait à assister à vos si intéressantes séances. Depuis trois ans, bien souvent nous l'avions engagé à aller à Nantes pour vos réunions du mardi, sachant bien quelle agréable distraction c'eût

(1) Sorti de l'Ecole des Mines en 1899, ingénieur aux mines de Marles (Pas-de-Calais), il fut emporté en trois jours par la fièvre scarlatine (17 juillet 1900), sans que sa famille, prévenue trop tard, ait eu le temps d'arriver. Il n'avait que 26 ans. Exceptionnellement donc sous tous rapports, membre de la Société géologique de France, il partageait les goûts de son père et l'aidait dans ses travaux pendant les vacances. Ses chefs, ses camarades, ses ouvriers, tous l'aimaient.

(2) Séances des 8 juin 1901 ; 21 janvier, 13 avril, 6 mai, 3 juin 1902 ; 5 mai 1903. — *Bulletin* de 1903, p. 161-203.

été pour lui. Il aurait aimé à se retrouver au milieu de tous ces messieurs qu'il appréciait tant, mais il ne vouiait pas faire le court voyage d'ici Nantes, se disant fatigué, et l'étant, en réalité, bien plus que nous le croyions alors ».

Depuis le mois de janvier, ses forces déclinaient visiblement. Quand il sentit sa fin approcher, il voulut, fidèle aux croyances de sa vie entière, recevoir les derniers sacrements. Quelques jours plus tard, le 17 avril, il tint encore à se confesser et, le vendredi 19, dans la soirée, alors que M. le Curé lui rendait visite, il s'éteignit en pleine connaissance, avec le calme et la tranquillité du chrétien, qui sait qu'il va vers l'inconnu, mais non vers l'incertain.

Dieu donne une fin douce à l'homme qui fut bon.

Ce beau vers de notre confrère, M. Rousse, peut s'appliquer à M. Revelière. Il était bon et c'est pourquoi il comptait parmi nous des amis autant que des admirateurs, amis qui tiendront, parlant par ma bouche, à dire à M^{me} Revelière et à ses enfants : « Soyez assurés que le souvenir de l'archéologue modeste, de l'érudit consciencieux, qui a passé au milieu de nous de trop courtes années, sera fidèlement gardé et que tous nous aurons à cœur, quand on nous parlera de M. Revelière, de dire : Ce fut un grand savant et c'était un excellent homme. Dieu lui fasse miséricorde ! ».

M. René de KERVILER

Messieurs et chers collègues, M. René Pocard du Cosquer de Kerviler est mort le 12 mai dernier à Lorient. Il n'entre pas dans ma pensée de vous retracer la vie d'un collègue qui semblait avoir porté un défi permanent à ce que permettent les forces humaines. La somme

de travaux accomplis dans une vie malheureusement trop courte constitue un véritable prodige. Lui-même semblait avoir prévu les difficultés que trouverait son biographe en écrivant d'avance sa propre histoire.

Qu'il me soit seulement permis de vous rappeler ici que M. de Kerviler, reçu dans notre Société le 1^{er} juillet 1873, sous les auspices de MM. l'Intendant Galles et Phelippes-Beaulieu, était le plus ancien de nos membres correspondants, — qu'élue vice-président, le 11 décembre 1883, en reconnaissance de ses travaux et du don fait au Musée, à la prière du marquis de Bremond d'Ars et du vicomte de Lisle du Dreneuc, des objets trouvés à Penhouët, il fit, à partir du 14 décembre 1886, partie du Comité et fut réélu le 4 février 1890. Ce fut à regret que la Société dut le remplacer le 5 décembre 1892, le nouveau règlement, approuvé le 5 mai 1891, réservant ces fonctions aux membres titulaires.

Au surplus, presque toutes ses études insérées au *Bulletin* datent de ses premières années. Ce sont en 1873 : *les Fouilles du tumulus de Signac*, en 1875 : *la Villa gallo-romaine de Clis*, en 1876 : *l'Histoire de Saint-Nazaire* et un *Chapitre inédit de l'histoire de Saint-Nazaire du x^ve au xvi^e siècle*. Aussi mon père, en quittant la présidence le 18 janvier 1881, disait-il que « l'éminent ingénieur de Saint-Nazaire nous avait moins donné que dans la période précédente ; mais, ajoutait-il, il fait partie de notre Société, il en est une des gloires, et nous avons bien le droit de le féliciter de son infatigable production dans le quadruple domaine des sciences, des arts, des lettres et de l'archéologie. Ses bibliographies, entre autres des Bretons membres de l'Académie française, sont des œuvres du plus vif intérêt et de la plus haute valeur. Une place à quelqu'une des grandes Académies de Paris le réclamera un jour. En attendant il a été décoré en 1878 ».

En 1882, notre *Bulletin* publiait encore de lui : les

Veneles, César et Brivales-Portus et, en 1883 : *les Projectiles cylindro-coniques ou en olive, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*. Aussi, prenant possession du fauteuil, le 15 janvier 1884, le marquis de Bremond d'Ars pouvait-il avec juste raison comparer notre éminent collègue au héros de Corneille, pour qui

la valeur n'attend pas le nombre des années.

« C'est sur notre sol breton, avec des éléments bretons, ajoutait M. de Bremond d'Ars, qu'il a si rapidement établi sa triple renommée scientifique, littéraire et poétique, et conquis une gerbe luxuriante de palmes académiques. A l'âge où tant d'hommes d'élite oseraient à peine briguer une notoriété circonscrite, son nom est devenu européen et éclaire notre Société tout entière de ses étincelants reflets ». Et notre cher Président estimait également que nous ne pouvions plus récompenser équitablement les mérites de M. de Kerviler, « notre si indulgent et courtois collègue, qui occupera bientôt, au Palais Mazarin, la place que lui assigne d'avance cette voix de Dieu, la voix de tous ».

A de tels éloges, messieurs, à l'énumération des décorations et des titres de M. de Kerviler, que vous trouverez dans notre *Bulletin*, je ne puis rien ajouter. Je me borne donc à vous lire un article qu'une plume amie consacrait à honorer la mémoire de cet illustre savant, dont la Société gardera un souvenir ému et reconnaissant (1).

« C'est avec un grand et patriotique chagrin que nous apprenons la mort de René Pocard de Kerviler, ancien ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Saint-Nazaire et l'un des savants les plus considérables et les plus justement estimés de notre province.

Il avait quitté notre département depuis quelques,

(1) *l'Espérance du Peuple*, 14 mai 1907.

années et s'était fixé à Lorient, où il continuait sa vie de Bénédictin attentif et laborieux. Malgré les progrès de la cruelle maladie qui l'a emporté, il n'interrompait point sa tâche et la mort l'a pris au milieu de ses livres et de ses notes.

On doit à l'ingénieur, après plusieurs travaux importants dans le Sud-Ouest, le grand bassin de Saint-Nazaire et les plans de la nouvelle entrée de ce port ; on doit au savant quantité d'ouvrages sur des questions préhistoriques et entre autres son fameux chronomètre tant commenté, tant discuté et qui souleva les colères du clan matérialiste de Mortillet.

On lui doit aussi une foule de travaux historiques et bibliographiques dont le principal est, sans contredit, le répertoire de bio-bibliographie bretonne qu'il laisse inachevé à la lettre G. Il vient de terminer une Histoire de Bretagne dans laquelle il expose ses idées parallèlement et plus souvent contradictoirement avec celles de La Borderie.

Chrétien solide et fervent, René Pocard de Kerviler a toujours conformé sa vie à ses principes et sut les faire respecter par tout le monde sans les cacher aucunement. Il faisait partie du Conseil de Fabrique de sa paroisse et surveillait avec un soin pieux la construction de la nouvelle église de Saint-Nazaire. La science, la religion et la patrie bretonne perdent en lui un de leurs plus fermes soutiens et nous sommes sûrs que Dieu lui tiendra compte de ses bonnes œuvres, de ses intentions pures et de son labeur immense.

Sa devise n'était-elle pas : A Dieu vat ! »

CONCOURS TRIENNAL

Il a été décidé qu'une Médaille d'Or et un Diplôme seront décernés, tous les trois ans, à l'auteur de la meilleure communication intéressant le département de la Loire-Inférieure et l'ancien diocèse de Nantes.

Le titulaire sera désigné à l'Assemblée générale, d'après un rapport dressé par un jury également nommé par elle.

Le sixième Concours est actuellement ouvert et sera clos le 1^{er} novembre 1907. Le jury sera nommé à la séance de ce mois et lira son rapport à celle de décembre. La médaille et le diplôme seront remis au lauréat dans la séance solennelle de janvier.

MÉMOIRES

L'EGLISE CAROLINGIENNE

de

Saint=Philbert=de=Grandlieu

DEVANT LA CRITIQUE

ou

Examen des Théories du R. P. C. de la CROIX

SUR CE MONUMENT

PAR LÉON MAITRE

Archiviste de la Loire-Inférieure

CHAPITRE PREMIER

**L'existence d'un édifice romain antérieur à
l'Église de Deas n'est pas démontrée.
Les fouilles sont négatives.**

1. *La Méthode du P. de la Croix. Généralités.* — La pauvre église de Saint-Philbert-de-Grandlieu n'a vraiment pas de chance. Après avoir été ébranlée jusque dans ses fondements par les Barbares et enlaidie à plaisir par les générations qui ont essayé de la restaurer, elle sert de pomme de discorde entre les archéologues et fait surgir de terre divers problèmes qui sèment le doute sur son origine et ses développements. On croyait qu'en appelant un fouilleur expérimenté comme le Père de la Croix, on mettrait fin aux débats. Illusion (1). Les points d'interrogation se sont multi-

(1) *Etudes sur l'ancienne église de Saint Philbert-de-Grandlieu* (Loire-Inférieure), d'après des fouilles, des sondages et des chartes, par le R. P. Camille de la Croix, S. J. 21 planches. Poitiers, Blas et Roy, 7, rue Victor Hugo, 1906.

pliés depuis qu'il est entré en lice et les particularités qui piquaient le plus vivement la curiosité sont tombées à l'état de choses vulgaires. La cause de cet insuccès inattendu est peut-être la suivante :

Le R. P. inaugure une méthode bien différente de celle de M. de Caumont et de ses élèves qui se bornaient à voyager et à comparer entre eux les divers édifices de nos provinces en essayant de les dater à l'aide des chartes, des inscriptions, des sculptures et des procédés de construction. Aujourd'hui, quand on suit l'école du P. de la Cr., il faut descendre dans les puits, retourner les fondations sens dessus dessous, peser les matériaux, analyser le mortier des joints, relever les niveaux, en un mot, faire métier de mineur ou de maçon. Cette méthode souterraine n'est pas à la portée de tout le monde, elle matérialise beaucoup la carrière de l'archéologue. Il me paraît préférable de relever la tête et de s'éclairer en comparant les parties datées de l'édifice avec celles qui ne le sont pas.

Je crains que le système des fouilles à outrance ne soit dangereux, qu'il ne nous fasse tourner la tête en dénaturant la réalité et en faisant sortir de terre des monuments imaginaires. Je reconnais cependant que l'examen attentif des maçonneries devait être tenté par un contradicteur, la rivalité est toujours excellente, car elle aiguillonne la perspicacité et nous fait découvrir des faits qui, sans elle, nous auraient échappé. C'est ainsi que l'étude du P. de la C. m'offre l'occasion de corriger certaines traductions et de rectifier les impressions de la première heure. Il arrive à tout le monde de se contredire, même au P. de la C., témoin le jour où il a déclaré devant le Congrès archéologique assemblé à Poitiers, qu'il y avait unité de mortier dans l'église de Déas, et cet autre jour où il a fait afficher, *proprio motu*, dans le même édifice, des pancartes comme celles-ci : époque romaine, époque carolingienne, époque romane,

époque gothique. Nous voilà bien loin du début où nous hésitions seulement entre le ix^e siècle et le xi^e.

2. *Inspection sommaire des lieux. Première impression.*

— Il faut revoir bien des fois ces nefs et ces couloirs pour comprendre la succession de toutes les reprises qui se manifestent çà et là.

L'œil est dérouté d'abord par la diversité des fenêtres, le désordre de certains appareils de maçonnerie associé à des agencements artistiques, puis, à force de comparer, il finit par reconnaître des traces d'ordre et de méthode. Dans les parties les plus vieilles, les intervalles des matériaux des assises sont toujours remplis avec de la chaux abondante, tandis que dans les parties relevées après l'incendie, on voit toujours des petites pierres insérées dans les joints. Le système de l'insertion des briques est tellement multiplié qu'il apparaît comme celui de l'architecte primitif, et quand les moellons et les claveaux de calcaire sont seuls sans mélange, ils ne se montrent que dans des réfections et des ouvertures manifestement postérieures à leurs voisines. Quant au granite, on voit bien qu'il fut introduit quand le niveau de l'église s'est exhaussé aussi bien au fond du chevet qu'à l'entrée.

Après cette inspection sommaire, j'ai senti la nécessité de faire des rapprochements avec les monuments de la Gaule qui passent pour les plus anciens, et, de mon enquête, je suis revenu convaincu, comme le premier jour, que notre église de Déas est toute entière de l'époque préromane. Je serai même plus précis, je la classerai dans les œuvres du ix^e siècle à raison de l'unité qui règne dans la fabrication et l'emploi des briques insérées dans la construction. En s'isolant dans les manœuvres de compas et de niveau, on se noie dans les détails qui regardent les architectes et on oublie que l'intérêt de la controverse pendante est dans la solution des questions qui touchent à l'art religieux.

Quelles sont les parties décrites par l'historien du monastère et à quels caractères peut-on les distinguer des altérations postérieures ?

Quels sont les types d'églises qui se rapprochent le plus de celui de Déas et quelles indications peuvent-ils fournir pour la restauration des parties détruites ?

A quel art appartiennent les moulures et les autres décorations des impostes ?

Comment célébrait-on le culte du confesseur et quelles étaient les dispositions du sanctuaire primitif ? Pourquoi les piliers ont-ils une forme insolite ?

L'unité règne-t-elle dans les procédés d'assemblage des matériaux ?

Voilà les problèmes pour lesquels nous réclamions le concours du P. de la C. et que nous voudrions résoudre à l'aide de quelques réflexions nouvelles sans nous attarder aux accessoires.

3. *L'existence d'un monument romain à Déas est peu vraisemblable.* — N'est-ce pas s'égarer que de remonter aux Romains et de leur attribuer l'érection d'un monument colossal dont les débris auraient servi d'embryon à la basilique des religieux de Noirmoutier ? Si c'est un *fanum* païen, qu'on nous produise le plan d'un édifice similaire ou à peu près. Sans doute, les chrétiens se sont servi, dans certains cas, des enceintes des villas pour y installer leur culte, témoins les fouilles faites dans les monuments de Rezé, de Saint-Barthélemy, du Cellier et d'Anetz, mais j'ai fait aussi cet'e remarque que les distributions de nos villas rurales n'offraient pas de locaux spacieux (1). Les temples païens des campagnes étaient très petits aussi et peu accessibles au public, ce n'est donc pas dans un lieu retiré comme Déas qu'il faut nous exposer un *fanum* ou un *forum* digne d'une cité. Un marché s'explique très bien quand

(1) *Bulletin archéol. du Comité des travaux historiques*, 1893.

il y a une communauté nombreuse à nourrir et une affluence de pèlerins; sa raison d'être ne se comprend plus quand la localité est une villa rurale.

N'est-ce pas aller aussi bien vite que de nous parler de *forum* avant d'avoir démontré que nous sommes bien sur un terrain romain ? La production de quelques épaves, d'une monnaie mérovingienne, de l'existence d'une ou de plusieurs voies antiques, de la citation des découvertes faites dans les alentours ne sont pas des arguments d'une grande portée quand il s'agit de juger une œuvre architecturale. J'ai en vain cherché dans le livre du P. de la C. les raisons directes qui ont conduit l'auteur à penser que la maçonnerie, la décoration du monument, ses dispositions pouvaient remonter au ^{III}^e siècle ; il a omis d'analyser les éléments de la construction et de nous montrer comment il a pu distinguer le moment où ils ont été mis en œuvre. Ce n'est pas la brique qui a pu le frapper par une qualité exceptionnelle, car les morceaux que j'ai eus entre les mains m'ont paru au contraire d'une pâte grossière, inférieure aux briques bien malaxées et bien pressées qui se rencontrent dans les stations de Mauves, de Petit-Mars et des Cléons.

Je ne comprends pas pourquoi le P. de la Cr., qui a tant remué de ruines romaines, tient absolument à trouver des vestiges de cette époque reculée dans un lieu que la Nature n'a pas préparé pour séduire les Romains. Ici, nous sommes sur le passage d'une voie, près d'un pont et d'une chaussée établie pour traverser un marais. Tout ce qu'on pourrait supposer, ce serait un bureau de péage avec logement pour le passeur du bac, si l'on suppose un gué, le bourg est absolument plat (1). Pas le moindre de ces jolis coteaux que les Anciens recherchaient pour étager leurs villas, comme ils l'ont fait, à

(1) Le sous-sol de l'église est sillonné de plusieurs conduits de drainage.

deux lieues de là, sur le versant de Saint-Lumine-de-Coutais ou à Sanzay, sur les bords de la Vonne, ou aux Cléons, sur le joli versant qui regarde les marais de Goulaine. Je l'ai déjà dit au R. P. de la C., les Romains fuyaient les endroits bas et humides. Quand on trouve les vestiges de leurs établissements près de l'eau, ce sont les prolongements d'une villa qui commence sur un sommet et se rapproche du fonds de la vallée pour alimenter les bassins de leurs thermes. Ce n'est pas le cas de Déas : la figure des portiques restitués par l'imagination du R. P. ne ressemble en rien à des thermes. S'autoriser de l'appellation de *villa* que la localité de Déas porte dans un document du VII^e siècle pour persévérer dans l'hypothèse que je combats, serait une présomption condamnable. Voyez le diplôme de Louis le Débonnaire, il applique à Déas le terme de *locus*, ce qui représente une localité quelconque. Si on tient absolument au nom de *villa*, on pourra répondre que ce nom a été porté aussi par des colonies mérovingiennes qui n'avaient aucune racine dans l'Antiquité.

4. *Les matériaux de luxe sont de provenance étrangère.*

— Peu importe aussi que l'on ait tiré du sol de l'église deux chapiteaux et deux morceaux de pilastres cannelés sortis sans aucun doute des ateliers romains, ce qu'il faut trouver c'est leur lieu d'origine et leur destination première, or il est de notoriété publique que les villes romaines ont été exploitées comme carrière au VIII^e ou au IX^e siècle, et que leurs débris ont voyagé dans toutes les directions, souvent à de grandes distances et non auparavant (1).

Le R. P. a perdu beaucoup de temps à nous exposer qu'il croyait à une résurrection sur place d'un établis-

(1) Je ne parle pas de quelques temples isolés que les chrétiens ont parfois dépouillé de leurs marbres dans le Midi, et non pas des matériaux d'une ville.

sement qui aurait été renversé par les révoltes des Bagaudes, au III^e ou au IV^e siècles, et qui se serait relevé avec les ressources de ses propres matériaux. Comment peut-on adopter une pareille opinion et la divulguer, quand on a passé six semaines dans un édifice pour l'examiner dans tous les sens, et que le résultat se traduit par la maigre découverte de quelques blocs de pierre de provenance antique. Les deux morceaux de pilastre enfouis sous terre sont de trop fortes dimensions pour être assimilés aux matériaux d'une villa rurale, ils ne peuvent cadrer qu'avec les inscriptions et les colonnes découvertes à Nantes, près des monuments romains (1). Il s'ensuit qu'ils n'ont pu être empruntés à cette grande ville aux temps des invasions du III^e ou du IV^e siècle, car on gardait à cette époque tous les matériaux pour construire les enceintes fortifiées, c'est un fait avéré.

Au IX^e siècle, il en fut tout autrement (2) : les édifices païens tombaient en ruines faute d'entretien et s'exploitaient comme carrière, c'est pourquoi je ne suis pas surpris quand je trouve leurs débris dispersés, au IX^e siècle, jusqu'à Déas où la pierre calcaire manquait. La seule présence des pilastres romains employés comme moellons dans les fondations est donc un argument qui se retourne contre les conjectures du P. de la C., leur emploi équivalant à une date inscrite sur la muraille, puisqu'ils n'ont pu sortir de Nantes avant le IX^e siècle et que la médiocrité du lieu ne comportait pas auparavant de *fanum* monumental ou de *forum*.

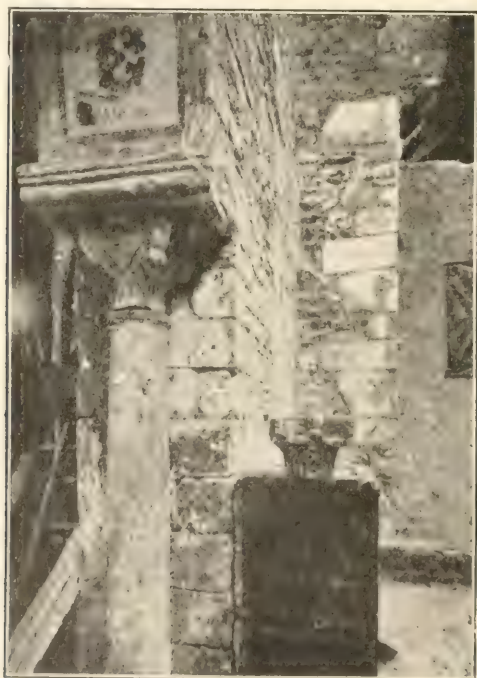
Le récit que le R. P. nous présente à propos des enceintes romaines et des matériaux qu'on y a enfouis,

(1) On a retiré de terre un bloc d'un mètre de largeur dont la face porte des cannelures de 0,08 de largeur et de 0,03 de profondeur. Il en reste un autre pareil sous le nouveau socle.

(2) Le Moine de Saint-Gall, *Vita Caroli*, I, 26 et 28. Flodoard, *Hist. eccl. Remensis*, II, 19.

au III^e siècle, n'est pas exact. On ne détruisait alors que les monuments qui se trouvaient sur le parcours du tracé de la fortification, ou ceux qui, érigés dans la banlieue, se seraient trouvés exposés aux coups des Barbares. Au lieu de les exporter, on les gardait précieusement comme des matériaux de construction dont on avait un pressant besoin.

D'autre part, quand il y a résurrection sur place, les remplois de matériaux sont nombreux, on l'a vu aux Cléons, à Jublains et dans bien d'autres localités, les supports, les corniches, les chapiteaux, les linteaux reprennent leurs fonctions primitives. Ici, les construc-



I — SPECIMEN DE DÉCORATION

teurs sont tombés dans un pays si pauvre de débris utilisables dans une église, qu'ils n'ont pas même trouvé

deux chapiteaux pareils pour soutenir l'arc édifié dans le côté nord du transept. Il en eut été tout autrement si



2 — VUE DU TRANSEPT ET DE SES PILASTRES AVANT LES RÉPARATIONS

la localité avait possédé un monument décoré de pilastres pareils au spécimen retiré de terre. Le sous-sol eut été abondamment jonché des débris du *forum* ou du *fanum*.

5. *Le plan du portique supposé romain ressemble trop au plan d'une basilique chrétienne.* — Le R. P. ne fait pas attention que la maçonnerie des murailles de son quadrilatère n'est pas en petit appareil, ce qui est un grave défaut pour un édifice qu'il prétend romain. Ce serait le premier exemple d'une dérogation aux principes qu'il a omis de nous expliquer. Non seulement on ne voit pas dans les murs de ces petits moëllons cubiques si connus et si constamment employés chez nous jusqu'au ix^e siècle dans nos vieilles églises, mais encore on constate que les pierres de taille formant le parement des angles sont placées sans ordre et sans logique, les petites pierres étant souvent sous les grosses.

Ce fait ressort surtout de la vue prise avant les réparations et du précieux cliché que j'ai conservé pour la démonstration de ma thèse, comme si j'avais prévu que nos architectes dépasseraient la mesure en restaurant des pilastres qui se tenaient très bien, malgré leur vétusté. Jamais, en regardant ce cliché, les critiques éclairés ne jugeront qu'ils sont en présence d'un travail de chaînage romain. En avançant dans le chœur, ils remarqueront que les assises de 836 sont posées bien plus régulièrement et ils en concluront avec moi que les supports des trois grands arcs dont on veut faire un portique romain ne sont pas dignes de l'origine qu'on leur attribue, et qu'il y a là une adaptation à une muraille antérieure aux colonnes.

Les seules parties qui aient une apparence antique, ce sont les trois arcs qui forment le centre de la croix et auxquels nos architectes ont restitué leurs colonnes arrachées par les Normands, ils sont façonnés avec habileté au moyen de claveaux de calcaire dont les

têtes se croisent et dont les vides sont remplis avec des briques. Est-ce assez pour déclarer qu'il y a là un portique romain et est-il bien prouvé que les architectes du neuvième siècle n'étaient pas capables d'en faire autant ? M. Brutails dit qu'il a vu à Bordeaux, dans les ruines du Palais Gallien, des claveaux de cintres ainsi agencés, cependant il lui paraît difficile d'admettre « que nos arcs soient les restes d'un édifice antique et cela pour plusieurs raisons. D'abord, il est malaisé de faire cadrer ces arcs avec les dispositions habituelles des monuments romains, par contre, ils répondent parfaitement au parti des transepts de l'époque latine ; ensuite, ils se raccordent très bien avec le reste de l'église : enfin, ces arcs, malgré leur ingéniosité, présentent un défaut que les Romains auraient évité parce qu'il est en opposition avec les principes de leur maçonnerie concrète, les deux têtes de l'arc sont déliaisonnées, alors qu'elles devraient être soudées l'une à l'autre » (1).

Tous ceux qui jetteront les yeux sur le plan des résurrections du P. de la C., jugeront, comme M. B., que la figure du portique païen ressemble à la croix d'une basilique chrétienne. Le hasard n'est pas aussi intelligent (2).

Les invraisemblances du plan qui nous présente un chevet polygonal éclatent aux yeux quand on y regarde de près. Au lieu du chœur actuel ou d'un autre quelconque, de forme classique, il dessine un chevet angulaire, à trois pans, dont il emprunte les lignes à des substructions incertaines qu'il érige en fondations très importantes, en les séparant d'autres maçonneries auxquelles elles étaient pourtant liées, et dont il ne tient pas compte, par exemple, celles de deux absidioles. Je les ai vues ces fondations bien avant son arrivée dans le chantier, je les ai mesurées à grand'peine, tant

(1) *Bull. monumental*, VII^e série, t. III, p. 324.

(2) Voir les planches II et III de son album.

elles étaient frustes et incohérentes. D'après leur largeur, on conjecturait qu'elles avaient supporté un mur de 0,50 d'épaisseur, elles étaient liées aux assises basses des absidioles de 815 et ne portaient aucun caractère d'antiquité (1). La seule chose qu'on puisse accorder sur ce point, c'est que ces lignes polygonales sont tombées avec les absidioles, en 836, quand le constructeur fut forcé d'ouvrir le déambulatoire de la confession, et qu'elles ne peuvent figurer autre chose qu'une clôture secondaire, sans date déterminée.

La tête du fantôme étant coupée, voyons la consistance que nous offre le corps.

Avant de parler de quadrilatère, il aurait fallu démontrer l'existence du côté ouvert à l'occident sur la nef principale et justifier la réfection adoptée par les architectes de l'Etat avec une précipitation regrettable, or cette démonstration est loin d'être faite pour ceux qui, comme moi, ont vu le terrain auparavant. J'ai fait des fouilles, dès le début, sous les apparences de pilastres qui se dressaient à l'entrée du transept et je n'ai trouvé que des restes de maçonnerie informe qui pouvaient être tout aussi bien les fondations d'un mur (2) de clôture que celles d'un pilier.

L'entrepreneur Gobin, qui m'assistait, était de cet avis. D'un côté comme de l'autre, le résultat des fouilles fut négatif. Notre conclusion fut celle-ci : si le quadrilatère avait été dans le plan de l'architecte, il aurait fondé ses bases de la même manière aux quatre angles de la figure, il aurait partout fait poser des blocs ou dés de calcaire pareils à ceux qu'on a trouvés sous les socles du chœur et des croisillons du transept. L'ab-

(1) Je ne garantis pas du tout la direction des lignes du polygone présenté par le P. de la C., car il n'est guère facile de faire des fouilles sous une crypte étroite comme la nôtre.

(2) Le Père de la C. reconnaît lui-même qu'il n'a rien trouvé d'intéressant en cet endroit (*Ibidem*, p. 37).

sence du quatrième côté enlève tout caractère païen à l'édifice et nous laisse en face d'un transept chrétien.

Au lieu de remonter à l'Antiquité pour expliquer la présence des grands arcs du transept et de leurs supports décoratifs, il est bien plus naturel de les rajeunir et de les faire contemporains des embellissements du chevet. En 815, ils ne seraient pas à leur place dans un monastère provisoire, destiné à une résidence de quelques mois, chaque année. En 836, au contraire, ils deviennent une parure en harmonie avec la crypte et les ressources qu'apporte la foule des pèlerins.

6. *La durée des murailles gallo-romaines et leur survivance à travers les réparations est contestable.* — Mais admettons un moment que le rêve du P. de la C. soit une réalité, que la localité de Déas ait été un centre gallo-romain très vivant, très bien doté, qu'elle ait possédé un *fanum* ou un *forum* avec portiques étendus, que tous les matériaux que nous avons sous les yeux proviennent d'un chantier du III^e siècle; il resterait encore à démontrer une chose très importante. Comment ces restes de monuments ont-ils pu résister à toutes les intempéries et à tous les risques pendant l'intervalle qui s'est écoulé depuis le V^e siècle jusqu'au IX^e? Aucune de nos villes ouvertes ou fermées de l'ouest n'a réussi à sauver la moindre partie de ses monuments pour l'approprier à un usage nouveau, civil ou religieux. Par quel privilège inoui la basilique païenne de Déas, abandonnée sans entretien pendant trois siècles sur le bord d'une route, aurait-elle pu se présenter assez avantageusement, en 815, pour tenter les religieux et leur inspirer la pensée de l'accommoder à leurs besoins? Voilà un problème que le R. P. ne résoudra jamais (1).

(1) Au VI^e siècle, on a sauvé deux salles de bains à Saint-Julien-de-Concelles en y établissant un oratoire rural. Mais il s'agit seulement d'un petit rectangle.

Il lui sera également très difficile de nous dire pourquoi il accueille sur son plan gallo-romain des ouvertures vers l'est dont les jambages et les cintres sont maçonnés avec des alternances de moëllons et de briques, et pourquoi il élimine trois fenêtres du bas côté nord du même style, construites suivant un procédé identique. On ne peut pas tout expliquer par le système du remploi et de l'imitation, ce serait abuser de la crédulité du lecteur.

Le meilleur parti à suivre est de méditer le texte d'Ermentaire en regardant attentivement toutes les reprises ; alors, on s'en va convaincu que les appropriations du ix^e siècle et l'incendie de 847 nous ont laissé fort peu de témoins de l'église érigée en 815 et, par conséquent, des constructions antérieures.

Que nous dit en effet le témoin Ermentaire ? Que, pour la nouvelle installation de la confession du saint, on renversa jusque dans les fondements *funditus everso* toute la hauteur des murs de la croix : *quidquid altitudinis est crucis*. Quand on parle d'une croix en matière de plan d'architecture, on ne comprend pas seulement la tête ou l'extrémité orientale, on entend aussi désigner les deux bras car ce sont là les parties essentielles de la croix. Nul doute que notre interprétation soit la vraie, car, en examinant la relation des fouilles, on constate que la clôture actuelle des bras n'est pas ancienne, elle n'est percée d'aucune fenêtre, elle a remplacé une autre clôture dont les bases sont dans les jardins (1). Dans le retour vers l'est, quelques fragments ont été épargnés par la pioche à côté des deux absidioles primitives de 815 dont le cercle a été marqué de nos jours, dans l'aire cimentée du couloir qui les a remplacées en 836. L'absidiole de gauche était reliée à sa pareille du côté droit par un mur droit qui n'a pas disparu. Son existence se

(1) C'est le P. de la Croix lui-même qui en a reconnu la trace à l'extérieur. Voir plan IV de l'album.

révèle à nos yeux par les ouvertures dont il était percé et dont il reste encore un jambage, à la hauteur d'une fenêtre, un peu au-dessus de la petite porte latérale du côté sud (1).

Ce jambage fait avec des moëllons de calcaire avait un pendant qui disparut et fut abattu par les ouvriers chargés de bâtir les supports ou pilastres du grand arc triomphal du chœur. Le fait se révèle encore à nous par le désordre qui règne dans les matériaux inégaux qui furent insérés au frangement pour faire le raccord du pilastre et du mur antérieur. Il en est de même du côté opposé. On voit bien en examinant l'appareil des moëllons que le pilastre et le mur contre lequel il est adossé n'ont pas été élevés du même coup. C'est l'impression de tous les maçons qui ont vu ce raccordement.

La déduction dernière à tirer de cet examen est donc celle-ci : le carré du transept et ses supports sont le résultat d'une intercalation pratiquée dans des murs antérieurs qui ont été frangés et qui n'ont aucune apparence romaine. La combinaison produit l'effet d'une construction antique par suite d'une imitation habile, mais elle n'est pas au-dessus des moyens de ceux qui ont construit le chevet au ix^e siècle. Les matériaux qui portent la *marque* de l'art romain ne font pas corps avec l'édifice, ils constituent une exception minime et proviennent d'une importation étrangère. Conclusion :

Le terrain n'est pas propice pour l'ouverture d'une station antique : les matériaux sont de mauvaise qualité et mal assemblés. S'ils avaient été mis en œuvre au iv^e siècle, ils ne seraient pas restés debout ou bien ils auraient été renversés dans les remaniements du ix^e siècle.

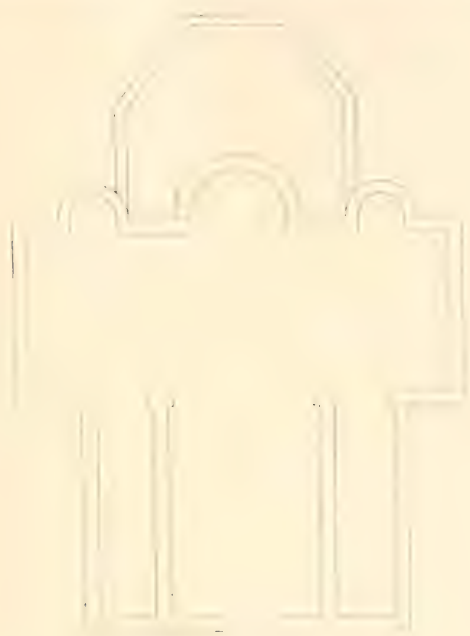
(1) La porte ouverte à droite dans l'enceinte du chœur, a été précédée aussi par une autre dont on voit des vestiges dans l'angle voisin.

CHAPITRE II

Le chevet de l'église, ses transformations et l'addition de la crypte ou confession du saint.

1. *Des absides terminaient le chevet en 815 et furent reculées vers l'est en 836.* — Le plan que je présente pour l'époque la plus ancienne a bien plus de chances de figurer une réalité, il est basé sur des exemples connus et acceptés, et sur les indications d'un chroniqueur contemporain. Quand le R. P. de la Croix, pour justifier ses hypothèses aventureuses, nous rappelle que les monuments romains, construits dans les campagnes, différaient des édifices de même espèce élevés dans les villes et s'affranchissaient des règles classiques, il devrait ajouter que la multiplicité des types adoptés pour les temples provenait de la multiplicité des Dieux, car autrement les Romains aimaient à répéter les exemplaires d'un même type et ne variaient guère leurs conceptions architecturales. Leurs cirques, leurs thermes et leurs théâtres sont plus ou moins grands suivant les localités, cela n'empêche pas qu'ils ont toujours les mêmes dispositions générales. Ici, on veut qu'il y ait un forum. On trouvera étrange qu'ils lui aient donné la forme d'une croix et surtout qu'ils aient construit avec de la pierre dans un pays où la pierre est mauvaise, quand à Rome même, ils construisaient en bois, et quand partout ils faisaient des gradins de bois pour les théâtres ruraux. Déas était entouré de forêts qui auraient fourni d'excellentes charpentes pour cette construction rurale destinée à des marchands. Que de peines le P. de la C., se serait épargnées, s'il avait voulu s'en tenir au texte d'Ermenfaut et l'appliquer aux lignes de murs que nous avons sous les yeux ! Que nous dit ce contemporain qui a vu la construction sortir de terre ?

Il rapporte que l'église de son monastère était bâtie en forme de croix, lorsque la communauté vint s'y installer définitivement en 836 (1). Rien n'est facile comme



3 Plan de l'Église de Deas en 815

Probabilité

de figurer une croix avec les documents que nous possédons.

Le transept est désigné dans l'Ermentaire par les deux ailes (*cornu*) qui servirent à déposer le sarcophage et le brancard, et nous savons, de plus, que sur les deux croisillons s'ouvraient deux *absides* dont nous avons les dimensions par le plan des fouilles faites dans le couloir daté de 836. L'existence de ces deux appendices demi-circulaires entraîne forcément l'existence d'une troisième

(1) « In medio ecclesie que instar crucis constructa est ».

abside, polygonale ou circulaire, un peu plus grande, occupant le milieu, autrement le plan serait boiteux, l'harmonie serait blessée. Cette reconstitution s'appuie sur l'exemple de l'église mérovingienne de Saint-Herblon, déblayée en 1901, et dont le plan très simple se composait d'un rectangle terminé à l'orient par une abside accompagnée de deux absidioles (1).

Au delà de cette abside centrale, il est fort possible qu'il y ait eu une clôture vers l'est, en forme de polygone, comme celle que trace le P. de la Cr. et dont les fondations sont liées aux cercles des absidioles (2). Au lieu de détruire les murs transversaux de 815 sur lesquels s'ouvriraient ces deux absidioles supprimées, les religieux les conservèrent comme arcs boutants afin de les appliquer aux transformations qu'ils méditaient et embellir l'entrée de leur nouveau chœur. Il paraît, en effet, certain que c'est seulement en 836, quand le corps du saint arriva, qu'ils élevèrent le grand cintre de l'arc triomphal; car il est prouvé qu'il a été établi au moyen d'un frangement dans un mur antérieur, comme je l'ai dit plus haut.

Les deux autres arcs un peu plus petits, furent regardés comme un accompagnement nécessaire et surtout comme un moyen d'équilibrer et de contrebutter les murs très élevés du chœur qui avaient besoin d'être reliés à la nef, de même que l'hémicycle du nouveau sanctuaire fut contrebutté par deux absidioles et une voûte solide dans le sens contraire. De ces observations il résulterait que l'église de 815 ne serait plus représentée aujourd'hui que par le mur du vieux transept qui flanque à droite et à gauche l'arc triomphal et dans lequel on voit de hautes baies en plein cintre dont on a fait l'entrée du déambulatoire. Ces arcs ont été percés

(1) *Bull. de la Soc. archéologique de Nantes*, de 1902.

(2) A Saint Jean-de-Latran, l'abside était enveloppée par un appentis à six pans (Quicherat. *Mélanges*, I. 410).

directement sans ressaut, c'est-à-dire sans doubleau à l'intrados parce qu'ils étaient purement décoratifs et n'étaient pas destinés à porter une charge si ce n'est celle de leurs pilastres exhaussés et prolongés jusqu'à la charpente (Voir les deux planches hors texte).

Je reviens à la terminaison polygonale du chevet, telle que l'a proposée le P. de la C., pour dire qu'elle serait acceptable dans le cas où la restitution que je propose serait contestée. Dans le diocèse de Poitiers, la préférence paraît avoir été donnée aux chevets plats. C'est la forme qui fut adoptée à Saint-Maixent pour l'abbatiale de ce nom et aussi pour l'église de Saint-Léger, deux édifices qui subsistent toujours et qu'on peut comparer avec le nôtre. On sait que ce sont deux fondations mérovingiennes, elles ne sont donc pas déplacées dans la comparaison que nous faisons.

Comment le chevet court est-il devenu allongé comme nous le voyons ? C'est encore un problème résolu par Ermentaire qui nous dit que la première église n'ayant pas été faite pour recevoir un corps saint, l'abbé fit renverser le mur du *premier front* ainsi que celui de la croix, et augmenta ainsi largement la capacité de l'église. De plus, le lieu de la sépulture du saint fut couvert de voûtes et fut accompagné de l'addition de *trois absides*.

Ce n'est pas le premier et unique exemple d'une transformation de chevet droit en chevet circulaire, il serait possible d'en citer d'autres très anciens si on prenait la peine de dépouiller les vies des saints. Qu'il me suffise de rappeler ce que l'évêque de Langres, Tetricus, fit pour la sépulture de son père et prédécesseur, l'évêque saint Grégoire, inhumé dans le castrum de Dijon, au *vi^e* siècle (541). Le corps du défunt était dans un coin de la basilique de Saint-Jean, il fut transféré dans le chœur qui n'était pas terminé sans doute, mais son fils, frappé du nombre de miracles qui s'opéraient sur le sarcophage, jugea convenable de l'installer avec tous les honneurs dus aux thaumaturges et conçut le plan d'une

confession en sous-sol. Il renversa le mur du fond, fit une abside qu'il rattacha à la basilique par un grand arc et creusa un enfeu voûté dans le milieu de cette addition (1).

Au vi^e siècle, l'abside demi-circulaire n'était pas, comme elle le fut plus tard, la terminaison nécessaire de toutes les églises, elle était regardée comme un appendice réservé spécialement aux sanctuaires qui avaient l'honneur de contenir une confession. Quand l'évêque de Clermont-Ferrand, Avitus, voulut honorer la sépulture de saint Allyre, il est rapporté qu'il allongea aussi la basilique qu'il lui destinait en ajoutant une abside au chevet et en établissant, dans le sous-sol (2), une crypte plus spacieuse que l'ancien caveau. Ces deux exemples empruntés à l'histoire du vi^e siècle, nous semblent indiquer la pratique d'un usage constant.

2. *Le premier front d'une église est à l'orient.* — Je reviens au texte d'Ermentaire et aux termes dont il se sert pour désigner le chevet et je m'étends volontiers sur ce sujet pour expliquer ce qu'il faut entendre par le premier front d'une église : *prima frons* (3).

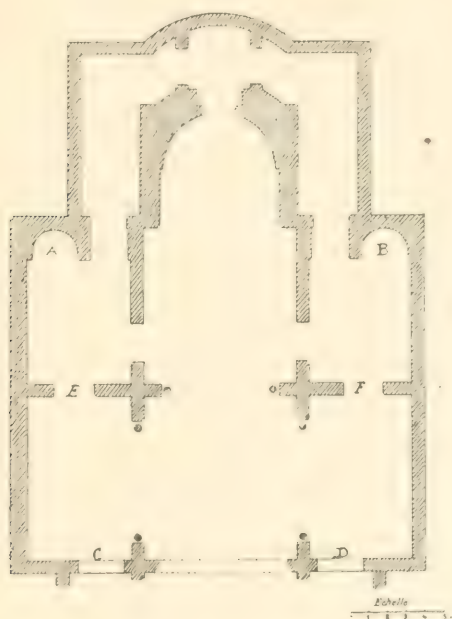
N'oublions pas, pour éviter de nous égarer, que l'auteur, Ermentaire, ne fait pas une description totale de l'église et que sa grande préoccupation est de faire valoir les mérites de saint Filibert et de narrer les égards dont ses restes étaient l'objet dans sa communauté. Il a donc toujours devant les yeux le sanctuaire et les bras du

(1) Ante altare basilicæ fundamenta jecit, erectaque absida miro opere construxit et transvolvît. Qua transvoluta disrup-torque pariete, arcum edificavit.... in medio absidæ locum fodit... » (Grégoire de Tours, ex *Vitis patrum*, cap. vii).

(2) Gregorius Tur., *Vita patrum*, cap. ii.

(3) Pariete primæ frontis disjecto et quidquid altitudinis est crucis funditus everso atque copiose extenso, locus sepulture mirifice est transvolutus, tribus absidis circumcirca adjectis... *Livre des Miracles*.

transept où sont exposés le sarcophage et le brancard, témoins de tant de miracles. Quand il parle du *premier front* de l'église, *prima frons*, il ne veut pas désigner la façade occidentale par laquelle les pèlerins entraient. Je me suis trompé dans ma première interprétation. Il me semble que le qualificatif *primus* appartient plutôt à la partie de l'église la plus notable, à celle qu'on considère le plus et qui est le point de départ dans l'exécution du plan. La face opposée n'avait rien à voir dans l'installation de la crypte, tandis que l'agrandissement du sanctuaire ne pouvait s'opérer qu'en faisant tomber le *mur*



1 Plan de l'Eglise de Deas
après les agrandissements de 836

droit du fond. (Prima frons). Il fut remplacé par un hémicycle dans lequel on inséra cette curieuse confession dont le P. de la Croix ne veut pas reconnaître les

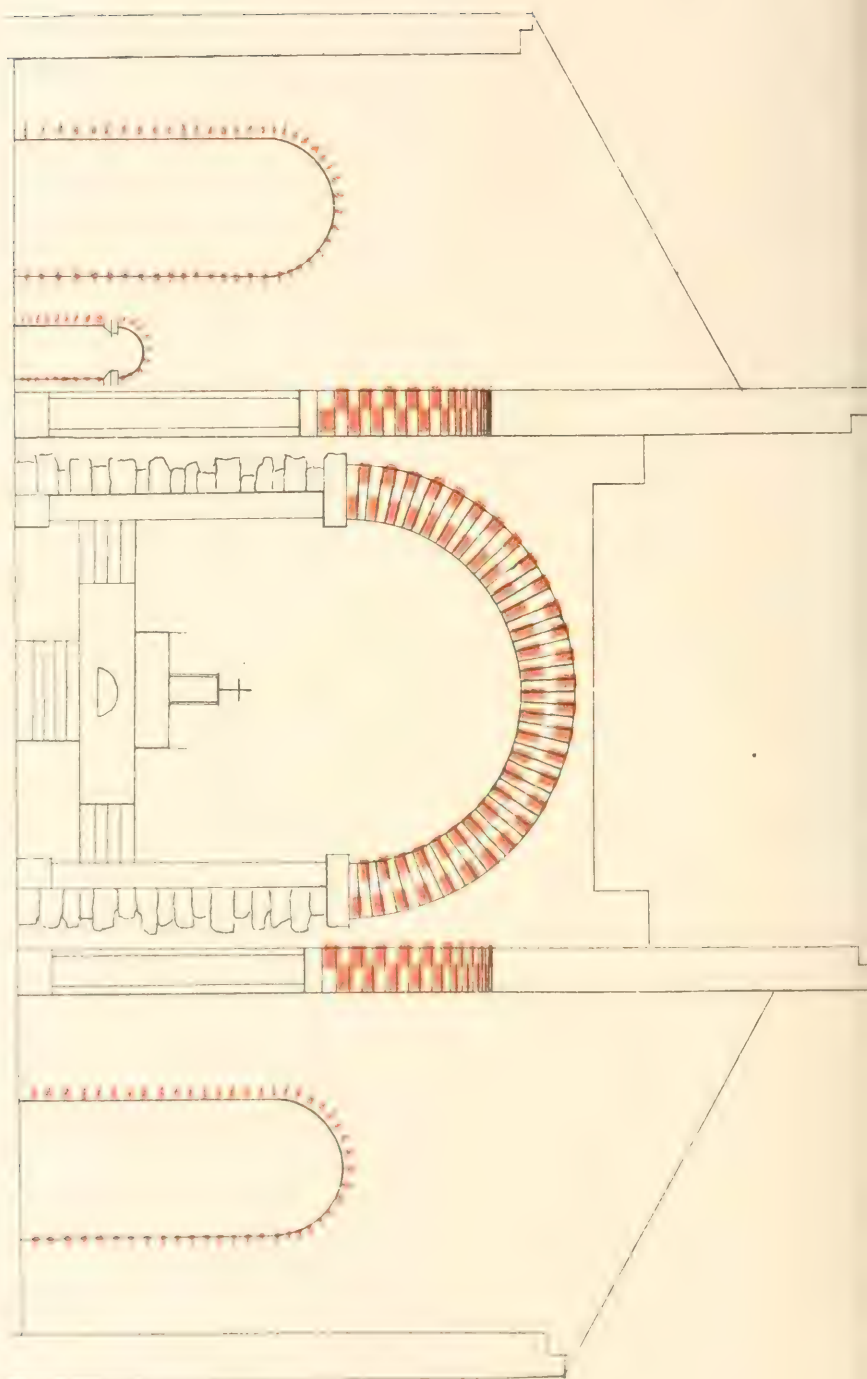
caractères liturgiques bien qu'ils crèvent les yeux. Je reviendrai sur ce sujet.

Pour l'instant, je constate que la confession est enveloppée dans l'abside principale et en cherchant les deux autres, je les trouve dans l'extension du transept, là même où s'élève encore aujourd'hui une absidiole voûtée en cul-de-four et bordée de pieds droits façonnés avec des alternances de briques (1). Du même coup, l'église y gagna un chœur allongé qui lui manquait dans la première installation.

Un agrandissement s'imposait, car les deux portes latérales étaient loin de suffire à l'affluence des pèlerins qui voulaient tourner autour du chevet pour se rendre à la *fenestella* du saint ; il leur fallait un passage un peu large des deux côtés pour aller et venir, et aussi différents autels pour satisfaire leur piété, c'est pourquoi le transept fut doublé *copiose extenso*.

3. *La confession de Saint-Philibert est la raison d'être du déambulatoire.* — Il semble qu'après avoir augmenté la surface du transept, l'architecte aurait dû s'arrêter là, et pourtant nous voyons qu'il a poursuivi ses agrandissements au delà, jusque dans l'arrière-chevet, bien que la place ne manquât pas à l'ouest. Ce n'est pas un déambulatoire qu'il a voulu faire, car on n'en connaît pas d'exemple avant la fin du x^e siècle. Suivons le couloir qu'il a pratiqué et nous verrons qu'il a voulu ménager un accès à un petit sanctuaire érigé devant la fenêtre du saint, là où les pèlerins peuvent toucher le tombeau en allongeant le bras, ou tout au moins se faire entendre dans leurs intercessions. Ermentaire nous dit que le tombeau a été mis dans une cachette, *latebra*, il faut donc que l'accès ne soit pas trop apparent, c'est pourquoi je proteste contre les

(1) L'autre est tombée en ruines et a été remplacée par un autel sans valeur.



ÉGLISE DE SAINT-PHILBERT-DE-GRANDLIEU

Coupe transversale — Restitution des accès de l'autel majeur

démolitions du P. de la Cr. et les explications inadmissibles qu'il nous propose quand il perce à jour cette cachette, sous prétexte que le constructeur réservait à ses descendants la possibilité de l'éclairer et de la livrer au public. Les portes qu'il a ouvertes ne conduisent qu'à un réduit étroit où deux personnes ne peuvent remuer ensemble. C'est sa condamnation.

C'est une hypothèse absolument gratuite que le R. P. a patronnée aussi loin que possible en établissant lui-même des marches d'escalier où s'élevait une clôture, en supprimant un palier bétonné à la manière antique, en dénaturant l'aspect de la crypte, et aujourd'hui qu'il est aiguillonné par la critique, il défend ses entreprises avec les plus mauvaises raisons.

4. *Les cryptes du neuvième siècle sont toutes closes et pourvues d'une cella.* — J'ai cherché partout en France des types de cryptes ou de confession ayant quelque trait de ressemblance avec ce qu'il a imaginé, et je n'ai trouvé que des confessions étroitement closes, pour les temps voisins de l'an Mille. Ce n'était point à moi à faire cette preuve, cependant pour clore plus rapidement le débat, je me suis mis en campagne sans guide et j'ai bien vite constaté que les meilleurs traités ne contenaient pas de notions précises sur les confessions de la Gaule chrétienne et leurs transformations. Aucun principe n'ayant été posé pour en faire le classement, il en résulte une grande diversité d'opinions sur les moyens de les dater (1).

Avec les multiples exemples que j'ai recueillis de tous côtés, je crois être en mesure de produire une doctrine dont voici la substance.

Les plus anciennes cryptes sont des enfeus en forme de caves desservies par un escalier unique, ouvert sur

(1) Voyez Maurice Prou, *La Gaule Mérovingienne*, p. 230. Marignan. *Études sur la Civilisation française*, t. II, p. 82.

l'axe et sans fenêtre ; plus tard, elles s'élargissent, se divisent en nefs desservies par une double descente et ne défendent l'accès du tombeau principal que par des barrières ; enfin dans la période la plus voisine de l'an Mille, les escaliers ne débouchent plus directement dans les nefs, ils aboutissent seulement à des couloirs tournants et le tombeau alors n'est plus visible que par une fenêtre au centre d'une cella fermée (1).

Après avoir passé en revue les églises de Rome qui avaient le privilège de posséder le corps d'un saint martyr ou confesseur et les combinaisons architecturales imaginées pour l'exposer à la vénération des fidèles sans compromettre sa conservation, Rohault de Fleury est arrivé aux mêmes conclusions que nous. Il a été frappé de la conformité des agencements adoptés par les papes du ix^e siècle. A propos des restaurations exécutées par le pape Pascal I^{er} dans la basilique élevée au Transtévère, cet auteur dit : « le trait le plus certainement *carolingien* de ces travaux, est la confession avec le *corridor circulaire* pourtournant le mur de la tribune » (2). Déjà, dans son bel ouvrage sur la *Messe*, il avait signalé le caractère particulier des confessions relevées dans les églises des Quatre-Saints-Couronnés, de Saint-Pancrace, de Saint-Georges-au-Vélabre, de Saint-Marc, de Sainte-Praxède, qu'il appelle des *cryptes annulaires* destinées, dans la pensée de Léon IV, à recevoir les reliques retrouvées des martyrs, il y voit l'application du même principe : l'isolement du tombeau hors de la portée des fidèles (3).

Dans cette dernière catégorie figurent les confessions de l'abbaye de Saint-Gall, de Saint-Germain d'Auxerre,

(1) Si elles n'avaient pas été modifiées, on pourrait même ajouter ce trait que le sarcophage et l'autel majeur étaient l'un au-dessus de l'autre, dans chacune d'elles.

(2) *Les Saints de la Messe*, t. I, p. 43.

(3) *La Messe*, tome II, pp. 123-126.

de Saint-Aphrodise de Béziers, et même de l'abbaye de Tournus : dans chacune d'elles, on trouve une *cella* plus ou moins grande, isolée de son déambulatoire par une clôture. Il en est de même à Déas, avec cette seule différence que le couloir de service est en dehors de l'enceinte du sanctuaire, combinaison simple qui s'imposait aux religieux pour éviter de trop grands remaniements dans leur église de 815. Ils se sont conformés aux usages de Rome et aux rites les plus antiques en plaçant le maître-autel juste au-dessus du sarcophage du saint, usage un peu négligé pendant la période mérovingienne, et en pratiquant des regards et des lucernaires dans le cerveau des voûtes afin que la communication du prêtre et des reliques fût directe. Tous ces détails archéologiques sont encore visibles dans l'église de Saint-Philbert-de-Grandlieu, c'est pourquoi je dis que sa confession est un monument unique. Elle a, de plus, cet avantage d'être décrite par un auteur du ix^e siècle, avantage que revendiquent également les églises de Saint-Gall et de Saint-Germain d'Auxerre (1). L'histoire et les fouilles pratiquées dans les églises de Saint-Aphrodise de Béziers et de l'abbaye de Tournus permettent de rattacher leur *cella* au même système ecclésiastique.

De toutes ces conformités de structure on peut inférer que les invasions des Sarrasins et des Normands ont influé sur la disposition des cryptes et que l'architecte de Déas a suivi la mode de son temps en excluant le public de la confession de saint Filibert.

(1) Voir le plan de Saint-Gall dans LENOIR, *Architecture monastique*, T. 1, 24.

DOM FOURNIER, *Description des Saintes Grottes de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre*, 1846, 1 vol. in-8^e.

L'abbé COSTE, *Saint-Aphrodise, apôtre de Béziers, et son église à travers les âges*, Béziers, 1899, Sapte, 1 vol. in-8^e.
H. CURÉ *Saint-Philbert de Tournus*, Guide historique et descriptif de l'abbaye, Paris, Picard, éditeur, 82, rue Bonaparte, 1905, 1 vol., gr. in-8^e.

Le P. de la Cr. ne réussira donc jamais à nous persuader que ce même architecte réservait à ses successeurs la possibilité de la transformer en un lieu ouvert au public quand il lui donna la forme d'un couloir étroit, il aurait de suite adopté le plan des cryptes de Saint-Maixent, de Saint-Léger, de Noirmoùtier, etc., où les pèlerins arrivaient directement sur le tombeau et l'autel adossé aux reliques.

Comment le R. P. qui connaît les exigences du culte au point de vue du silence, et les barrières épaisses qu'on a toujours élevées entre la nef et le sanctuaire, peut-il supposer que les religieux auraient pratiqué des accès aux pèlerins à deux pas de l'autel majeur ? Il a oublié toutes les notions qu'il a acquises en visitant les églises non remaniées, pourvues de cryptes, il doit se rappeler que les descentes des escaliers sont dans les collatéraux ou dans le transept, près des gros piliers du chœur. A Déas, il est démontré par l'ouverture du déambulatoire, par la fenestella de l'orient, par les accroissements successifs du chevet, que le clergé a toujours voulu pousser les pèlerins dans l'arrière-chevet même quand le tombeau fut vide. Il les a attirés de ce côté par l'érection de trois autels dans trois nouvelles absidioles dont on voit toujours les restes, par des fresques du ^x^e ou ^{xii}^e siècle qui attestent la persistance du culte autour de la *fenestella*.

5. *L'arrière-chevet a été remanié après le XI^e siècle.* — Le R. P. veut que ces dernières absidioles du fond aient été bâties à la même époque que les autres, il se met en contradiction avec le texte qui cite simplement *trois absides*. Les dernières n'ont pas de caractère bien accusé : comme elles n'ont pas d'insertion de briques dans leur maçonnerie, je conjecture qu'elles peuvent avoir été ajoutées au ^x^e ou au ^{xiii}^e siècle. Peu importe à notre controverse, puisque notre seul but est d'appliquer le texte d'Ermentaire à l'édifice que nous voyons et de

rechercher comment on comprenait, au ix^e siècle, les dispositions d'une église monastique, ornée d'une confession.

Cette confession gêne beaucoup ses conclusions sans doute, car il s'efforce de la rabaisser le plus possible, tandis qu'il devrait la signaler comme le monument de ce genre le plus curieux pour l'histoire des usages ecclésiastiques (1). Il y a aussi la porte du Nord qu'il discute parce qu'elle condamne les travaux de démolition qu'il a entrepris sans aucune autorisation, il nie son utilité même quand on lui montre qu'à Saint-Germain-d'Auxerre, crypte du ix^e siècle, il y a une porte au nord (2); il aime mieux soutenir que les religieux appelaient la foule dans le chœur pour voir le tombeau, même après avoir fait une *fenestella* et un déambulatoire spécial pour les pèlerins. De telles théories se réfutent avec le simple bon sens et ne relèvent plus d'un tribunal archéologique. S'il fallait l'en croire, il serait mieux informé qu'Ermentaire, il insinue que l'année 836 ne serait pas la date de la crypte. Peu importe, si elle est antérieure à l'arrivée des Normands de 847, et si elle a sauvé les reliques et le tombeau. Nous n'en sommes pas à discuter le jour et l'heure de l'ouverture du chantier.

(1) Lire notre étude sur le *Culte des saints sous terre et au grand jour*. (*Revue de l'art chrétien*, 1902, 7, 20). Et un article : *L'Église de Saint-Philbert est-elle carolingienne ou romaine ?* (*Bull. monum.*, 1902, nos 4 et 5, pp. 287-295).

(2) La nôtre est façonnée avec des alternances de briques 2 par 2 comme dans tout l'édifice.

CHAPITRE III

La nef : ses piliers, ses cintres et ses ornements.

1. *La première église de 815 avait une nef flanquée de bas côtés dont les matériaux n'ont rien de romain.* — Les questions que soulève l'examen de la nef ne sont pas moins ardues que celles qui nous ont été posées au début par les singularités du chevet et du double transept. Tout est étrange dans ce monument et semble défier la critique la plus pénétrante. Les piliers avec leur appareil de fortes briques, leurs arcs en fer en cheval et leur large base ont un aspect très archaïque, et pourtant ils supportent des arcs à ressaut et leurs angles sont multiples, les travées sont inégales, les matériaux sont dissimilaires, l'éclairage du côté du nord est à contre-sens. Nous aurions été heureux de voir le P. de la C. entrer dans le vif de la discussion, disséquer ce squelette et nous expliquer ses anomalies apparentes ou réelles. Il est intéressant de savoir si les religieux de Saint-Philbert ont été de vulgaires imitateurs ou s'ils ont inauguré dans le Bas-Poitou une nouvelle manière de bâtir les églises. Notre confrère intimidé sans doute par tant d'obscurités, n'ose pas entrer en lice, il se contente de se ranger à l'avis de M. Brutails qui a seulement vu notre église entre deux trains et qui traduit son impression en nous disant que cette nef lui paraît romane parce que les renforcements des piliers ressemblent aux pieds droits dont les architectes romans ont fait emploi pour porter les doubleaux des voûtes. Il incline la tête et dit *amen*.

Est-ce à dire que le résultat des fouilles du R. P. n'ait pas fait avancer d'un pas la solution cherchée? Non. Son ingénieux esprit de recherche nous a fait voir, au point de jonction de la nef et du transept, une

reprise qui est très importante en ce sens qu'elle nous atteste l'existence d'une nef antérieure à celle que nous voyons et dont les murs étaient moins épais. Ce témoignage n'est pas en désaccord avec celui du chroniqueur Ermentaire, puisque celui-ci nous dit que l'église où il entra en 836 était faite *en forme de croix*, et qu'il est difficile de représenter une croix sans ajouter un corps aux deux bras. Cette nef, qui serait celle de 815, époque du premier établissement monastique, ou bien un reste de monument antérieur, suivant qu'on adopterait l'opinion du R. P. ou la mienne, a-t-elle été remplacée *de suite* par celle que nous voyons? C'est là le point capital que je voudrais élucider en procédant surtout par comparaison.

En acceptant la date du ^x^e siècle pour les travées de la nef, le R. P. prévoit une objection que voici : « il n'est pas croyable que les religieux aient attendu jusqu'aux temps postérieurs à l'an mille pour achever ou restaurer leur église, et qu'après un intervalle aussi long, ils aient rencontré des matériaux pareils à ceux du début ». Il pense se tirer d'embarras en supposant que le constructeur de 836 a établi avec des chaînes de briques une nef qui est tombée et qui fut relevée avec les mêmes matériaux, il n'est même pas éloigné de croire qu'on a profité des bases d'un ancien portique romain dont le sous-sol renfermerait les vestiges.

Avec ces conjectures que nous discuterons, nous serions donc en présence d'une série de trois nefs dont la dernière serait une résurrection de l'entreprise du temps de Louis le Débonnaire. Avant de répondre d'une façon précise, je présenterai quelques observations préalables comme celles-ci : quand on rebâtit tant de fois sur le même emplacement, il en reste des vestiges nombreux dans le sous-sol et les décombres ont un aspect particulier qui atteste la succession des chantiers, or ici, les yeux n'ont rien vu de semblable. De plus, croit-on qu'il soit bien naturel que des éléments fragiles comme

des briques résistent à un écoulement et puissent paraître trois siècles après leur fabrication dans une nouvelle muraille? Il y a là presque une impossibilité. Peu important les différences que signale le R. P. entre les travées du côté gauche et celles du côté droit, les inégalités des assises, la pierre dure d'un côté, tendre de l'autre, les moëllons retaillés et remployés. Qu'est-ce que tout cela prouve? une seule chose. C'est que les religieux ont puisé leurs matériaux de divers côtés, surtout dans les ruines, qu'ils ont agi comme des gens pressés; mais ce fait est avéré depuis longtemps, car il est inscrit jusque dans les fondations du chevet.

De ce que les matériaux de la nef sont des carreaux de calcaire au lieu d'être des morceaux de schiste comme dans l'enceinte du chevet, il ne s'en suit pas nécessairement que les ouvriers ont démoli sur place un édifice antérieur. Ils étaient abondamment pourvus de pierre blanche, dure et tendre, puisqu'ils en ont mis dans tous les pieds droits, dans les cintres, dans toute l'enveloppe de la confession. Pourquoi s'en seraient-ils privés dans la nef?

Ces questions matérielles de chantier étant vidées, je me retourne du côté de l'histoire, j'interroge les faits et je remarque qu'ils s'insurgent contre les déductions du P. de la Cr., en montrant que le goût de la copie est un goût moderne et que toutes les réfections du Moyen âge ont toujours le cachet de la génération qui les a accomplies. Il ne répugnait pas à nos ancêtres d'associer une nef romane à un chœur gothique et de modifier l'appareil des moëllons; au contraire, il semble qu'ils tenaient beaucoup à marquer d'une empreinte spéciale les parties qu'ils ajoutaient aux édifices préexistants. Si donc la nef de Saint-Philbert est construite avec des chaînes de briques comme le chœur, nous devons croire que les deux parties sont l'œuvre d'un seul architecte ou d'une seule génération.

Cette opinion n'est pas inconciliable avec celle de

l'existence de deux nefs successives, et ce chiffre de deux suffit à expliquer les raccords et les désaccords qui se présentent de ce côté sans que nous ayons besoin de recourir à un portique romain, comme l'a fait le R. P. le jour où il a dégagé le pied de chacun des piliers et les alentours. Qu'a-t-il vu dans le fond des tranchées ? des lignes de fondations qui courent parallèlement sous tous les piliers sans que rien les distingue des maçonneries courantes. S'il avait confié son embarras à un entrepreneur, il aurait appris que les ouvriers ne commencent jamais un édifice considérable comme une église sans tracer son périmètre dans le sol et sans relier les supports par des assises continues qu'ils appellent des travaux de chaînage dont le but est facile à deviner. Les Romains, en pareil cas, se servaient de charpentes reliées entre elles pour former un radier, ils auraient eu recours à cet artifice s'ils avaient travaillé à Déas, près du lac de Grandlieu. Ainsi, ce que le P. de la C. a pris pour des bases de portique gallo romain n'est pas autre chose que l'application d'une mesure de précaution vulgaire dont la tradition ne s'est pas perdue dans les chantiers.

La preuve d'une nef antérieure à celle que nous voyons est ailleurs que dans la diversité des matériaux et dans les fondations ; elle est dans la rupture de maçonnerie qui est entre le dernier pilier de la nef et le pilastre qui porte l'arc occidental du carré. On voit là, en effet, qu'il existait un prolongement de la croix annoncée par le transept, qui se dirigeait vers l'ouest. L'épaisseur de ce mur pareille à celle de la plus vieille enceinte du chevet, me fait supposer que la nef était bâtie légèrement et qu'elle était moins longue que la nef actuelle. Son existence paraît encore attestée par les trois fenêtres qu'on aperçoit dans le mur de clôture du bas côté nord. Si vous regardez bien ces ouvertures, dont l'antiquité est confirmée par leurs cintres et leurs jambages façonnés avec briques et moellons, vous

constatez qu'elles ne sont pas en face des baies actuelles des travées, il faut donc supposer une époque où elles éclairaient un autre édifice percé autrement, et cette construction ne pouvait être que l'église des religieux élevée en 815. Sa longueur n'aurait guère dépassé la troisième et dernière fenêtré qui apparaît dans le bas côté.

L'arcade sous laquelle on passait dès 836 pour aller



5 — ARCADE ROMAINE (COLLATÉRAL NORD)

du transept dans les basses nefs est conservée au nord, elle est reconnaissable dans ses pieds droits plutôt qu'à

son sommet où la retouche du ^x^e siècle se fait sentir; elle est façonnée, comme les montants des fenêtres voisines, avec les moëllons mélangés de briques, et son imposte est marqué par un épais tailloir sur lequel on distingue des moulures du même genre que celles de la confession.

Voilà bien la preuve que la première église érigée en 815 était composée de trois nefs et formait une croix avec les croisillons du transept plus saillants qu'aujourd'hui (1). Il fallait bien qu'elle eût tous ces appendices pour que sa surface fut capable de contenir les membres d'une communauté religieuse qui assurément était nombreuse (2).

Comment la nef de 815 a-t-elle disparu? Nous ne le saurons jamais, mais nous pouvons croire qu'après avoir amélioré le chevet et agrandi le sanctuaire, les religieux ont reconnu la nécessité d'allonger l'église vers l'ouest pour recevoir aussi les pèlerins, et qu'alors ils ont pris le parti de démolir les vieilles travées pour les remplacer par celles que nous voyons. Cette substitution aurait eu lieu entre 836 et 847.

2. *La nef principale a été épargnée par l'incendie de 847.* — La date de 847 est celle de l'incendie du monastère par les Normands. Je dis que la nef est antérieure à ce désastre parce que la basse nef sud porte sur elle la trace d'une réfection grossière qui confirme mon opinion. Si, en effet, l'incendie n'avait rien épargné dans la nef, nous ne serions pas en face d'une clôture aussi

(1) Les fouilles extérieures ont montré d'autres murs que ceux que nous voyons.

(2) « Proficiscentes quippe (quorum ingens erat multitudo) eo spes firmior future quietis consolabatur quo se illius truci contubernio gratulabantur. » *Chronique de Tournai*, apud Monuments de l'hist. des abbayes de St-Pulbert, ed. Poupar-din, p. 83.

misérable, accolée à des travées d'une structure savante, le tout aurait le même aspect dans la maçonnerie.

La nef principale a résisté comme le transept et la plus grande partie de l'édifice, si bien que les pèlerins trouvaient toujours à s'abriter. Par le *Livre des Miracles* écrit vers 853, nous avons la certitude que l'église avait encore un vestibule dont l'entretien était confié à une aveugle qui avait obtenu sa guérison et qui, en reconnaissance, avait accepté la charge de le balayer (1). Ce simple détail nous autorise à penser que la nef actuelle était achevée, car le vestibule est la dernière partie dont l'architecte prenne souci.

De nouvelles irruptions barbares se seraient-elles produites au x^e siècle? il n'en est pas mention dans l'Histoire : la communauté quitta le pays et rien ne fait supposer qu'elle ait été obligée de recommencer la nef à son retour. Son aspect n'est pas moins archaïque que celui du chevet.

Pour faire de l'archaïsme et pratiquer l'emploi des procédés romains, les religieux n'avaient pas besoin d'avoir à proximité un monument antique, comme le suppose le R. P.; ils ne rencontraient pas d'autres exemples dans leurs voyages en Poitou comme en Bretagne, et il est naturel de croire que leurs contemporains du ix^e siècle connaissaient mieux le mortier romain que ceux du xi^e siècle. Après avoir dépensé beaucoup d'efforts pour nous démontrer que les religieux avaient utilisé un édifice romain pour faire leur sanctuaire, le R. P. devait être entraîné logiquement à admirer les chaînes de briques qui relient les assises des piliers et y voir une preuve de la vieillesse du constructeur. Il a trop facilement prêté l'oreille aux dires des sceptiques qui dédaignent cette marque d'antiquité sous prétexte que les insertions de briques dans la maçonnerie ont été quel-

(1) « Quia postea alium ecclesie scopis crebrius emundans » cap. LXV.

quefois pratiquées par des architectes postérieurs à l'an Mille. Son œil a dû être frappé aussi de la ressemblance des briques formant les claveaux des grands cintres du carré et des briques des petits cintres doublés ; elles ont la même mesure et sortent visiblement du même atelier, mais il a été aveuglé par son système.

3. *Les chaines de briques caractérisent les édifices antérieurs à l'an Mille.* Voilà une défection singulière chez un archéologue qui a passé des années dans les ruines romaines et qui devrait être porté plutôt à exagérer l'influence des procédés latins dans la période carolingienne.

Sans doute, l'usage des chaines de briques n'est pas à invoquer comme un argument péremptoire quand il s'agit de dater un monument isolé qui n'a pas d'histoire, mais ici ce n'est pas le cas de se montrer défiant. Nous sommes à Saint-Philbert, c'est-à-dire sur un terrain où les documents abondent, dans une communauté dont les archives sont des plus riches. Nous avons une donation de 676, un saint du ^{vii}^e siècle, un diplôme impérial de 819, une relation authentique du ^{ix}^e siècle, un témoin oculaire, un sarcophage vénérable, une confession rarissime, il n'y a donc pas d'imprudence à commettre quand on se hasarde à dire que la maçonnerie est latine et carolingienne en même temps.

Nous sommes non pas dans l'exception, mais dans la règle, puisque nous sommes en mesure de démontrer par de nombreux exemples que dans la Loire-Inférieure, tout au moins, la pratique des insertions de briques dans la maçonnerie a été constamment usitée du ^{iv}^e au ^{ix}^e siècle (1).

N'est-ce pas raisonner à rebours, après avoir constaté qu'un artiste a fait de bons tableaux, et formé de nom

(1) Les fouilles opérées à Saint-Martin d'Angers et à Chartres prouvent qu'il en était de même ailleurs.

breux élèves par ses excellentes leçons, de nier son influence et sa priorité parce que les copistes ont atteint son talent. Peu importe que la génération du ^x^e siècle ait employé la brique, ce qui intéresse le débat, c'est de savoir si ce procédé a été hors des moyens des constructeurs de l'église de Déas ; or, si nous examinons les différentes parties élevées en 815 et en 836, nous constatons qu'on a employé les grosses briques dans les jambages, et dans les cintres des ouvertures du chevet, de l'arrière chevet, du transept et des absidioles, tantôt comme claveaux, tantôt comme chaînes de liaison jusque dans le gros œuvre de la crypte, toujours assemblées deux par deux. Leur absence ne se remarque que dans les pilastres des grands arcs et cependant on les retrouve dans les petites portes adjacentes qui sont liées à leur maçonnerie ; tant ils aimaient la terre cuite.

4. *L'architecte de l'église connaissait l'avantage des arcs à ressaut.* — Avertis par la présence des briques et le dessin du fer à cheval musulman les yeux attentifs ne sont pas surpris de rencontrer dans le percement des baies un redoublement des cintres ; un de ces ornements est l'accompagnement de l'autre dans les pays où ce système a pris naissance. Par le fait qu'il s'est vulgarisé chez nous dans les chantiers de l'époque romane, nous en concluons trop vite qu'il était inconnu auparavant en occident. Quand la science officielle s'est prononcée sur ce point, elle n'a pas entendu écarter les exceptions, elle s'est appuyée sur le plus grand nombre de cas, laissant à l'Avenir le soin de déterminer les premiers essais ; elle n'a jamais enseigné que le système de percement à ressaut a éclos d'un seul coup et qu'il s'est généralisé sans qu'on puisse signaler un précurseur. C'est pourquoi j'ose dire que, dans la structure de leurs travées, les religieux de Déas ont manifesté leur ingéniosité et n'ont pas été les serviles copistes de ce que faisaient les architectes de l'époque romane.

L'histoire de l'architecture parle en ma faveur, elle nous dit que les constructeurs n'ont jamais ignoré l'art de renforcer un arc trop faible par un second quand ils avaient un gros poids à lui imposer sur le dos. « Nos architectes, dit Quicherat lui-même, ont été devancés par ceux de l'Orient. A partir du ix^e siècle, les Grecs mirent souvent leurs coupoles sur des arcs doublés. Dans l'église d'Ani, en Arménie, qui fut bâtie en 1010, les arcs destinés à la même fonction sont triplés. » (1)

Qui sait si nos religieux qui voyaient beaucoup n'ont pas été en rapport avec des moines de l'Orient et s'ils n'ont pas vu quelque part une application de ce système. Ils nous ont montré qu'ils connaissaient les arcs en fer à cheval du monde musulman en traçant cette figure au-dessus de leurs travées. D'ailleurs, est-ce que la logique ne pouvait pas toute seule les conduire dans cette voie? Examinons l'extérieur du chevet de l'église de Déas, arrêtons-nous devant l'ouverture qui conduit à la *fenestella*, à travers le mur de l'abside, nous verrons un passage couvert d'un cintre double, et j'en comprends l'emploi parce que le mur circulaire est épais, plus difficile à équilibrer qu'un mur droit et qu'un cintre tout simple aurait été un peu téméraire. Il n'en a pas fallu davantage pour tromper M. Orioux, qui, faute de réflexion et aussi trop imbu des principes classiques, s'est cru en présence d'un arc roman, bien que le texte d'Ermentaire et l'aspect des lieux proclament que toute la crypte et ses alentours sont de 836 ou 837.

Cet arc double est daté par le fait qu'il est façonné avec des claveaux de pierre blanche et de briques et qu'il ouvre l'accès au tombeau. La confession est inséparable de l'entrée de la *fenestella* et du doubleau qui l'encadre, si donc on accepte la date de 836 pour la confession on est obligé de reconnaître que les ouvriers de cette époque pratiquaient l'emploi du doubleau sous les

(1) *Mélanges*. T. II, 112, 113.

arcs en plein cintre. Et pourquoi pas ? Il n'est pas plus difficile de faire deux arcs qu'un seul quand la portée est restreinte comme ici.



6 — LA FENÊTRE DU SAINT, AU CHEVET,
ET SON DOUBLE CINTRAGE

Quand les pieds droits sont écartés comme dans les grands arcs, l'opération du double cintrage est peut-être plus compliquée, c'est pourquoi les ouvriers se sont bornés à faire un rouleau simple avec des briques alternant avec des moellons. D'ailleurs, on peut croire que le programme de la construction ne comportait ni coupole ni grande hauteur de murs. Dans la nef, au contraire, le problème d'équilibre à résoudre est tout différent, le doubleau apparaît sous les cintres de chaque travée comme un moyen de soutenir une masse de maçonnerie plus forte. Les bas-côtés étant éclairés par de hautes fenêtres, et le toit qui les recouvrait devant être porté plus haut que dans le chevet, l'architecte fut obligé d'exhausser les murs de sa nef et par conséquent de fortifier les cintres des ouvertures inférieures.

Le R. P. aurait fait sans doute les remarques précédentes s'il s'était arrêté moins longtemps sous terre et s'il avait levé les yeux jusqu'aux particularités que je me permets de lui signaler, et surtout s'il avait été moins obsédé par l'ambition de remettre au jour le fantôme d'un *forum romain*.

Encore une fois, la lumière ne sort pas uniquement des fouilles en archéologie, elle jaillit aussi de la comparaison des parties datées d'Ermentaire avec celles qui ne le sont pas, et dans l'application des textes à ce que nous avons sous les yeux en faisant abstraction des leçons ordinaires des professeurs. La science n'est pas définitivement fixée, elle n'a pas eu le temps d'examiner à fond tous les édifices de notre pays, aussi ses meilleurs maîtres sont-ils disposés à ajouter sans cesse quelque nouvel article à leur *credo*.

5. *Les contreforts des piliers sont faits pour soutenir les entrails d'une charpente et non pour des doubleaux de voûtes.* — La question qui nous reste à résoudre maintenant est des plus intéressantes, c'est d'elle que dépend l'âge de notre nef. Il s'agit de savoir si l'église a été

conçue dans le but d'être voûtée et si la base des contreforts à glacis accuse nettement l'intention de faire des pieds droits pour des doubleaux. Si oui, notre église ne peut pas être carolingienne et tous nos arguments s'évanouissent puisqu'il est établi que les premiers essais de voûtes pour les églises sont postérieurs à l'an Mille.

Avant de se prononcer, il est essentiel de bien examiner les fonctions que remplissent les contreforts sur les faces antérieures et postérieures des piliers pour comprendre qu'en posant les bases l'architecte a voulu avant tout renforcer l'épaisseur de ses murs, sans autre ambition. Peu importe que les fenêtres et les assises supérieures aient été remaniées après les dégâts de l'incendie, la clé du problème n'est pas là, elle est dans les assises inférieures. Ne faut-il pas autant de calcul pour poser une charpente épaisse à 15 mètres de haut que pour équilibrer des voûtes quelconques sur le vide ? N'oublions pas que les pièces de bois employées autrefois étaient d'une grosseur énorme, que nous sommes dans un pays de forêts séculaires et que les charpentiers de la Loire-Inférieure ont été de remarquables ouvriers, plus habiles que les maçons, familiarisés avec toutes les difficultés par la construction des bateaux destinés à la navigation fluviale et maritime dès le temps de César (1). Les chevrons reposaient, de distance en distance, sur des entrails puissants qui formaient, dans le sens de la longueur de la nef, autant de divisions qu'il y a de travées dans le bas étage, et dont le poids se faisait sentir entre chaque arcade, là même où s'élèvent nos doubles contreforts. Ce renforcement de maçonnerie n'est pas un artifice inventé pour couvrir une maladresse ou corriger une fausse manœuvre, c'est une combinaison intelligente qui répond à une néces-

(1) On sait que le conquérant de la Gaule fit construire une partie de sa flotte chez les Pictons.

sité. Le fait est si vrai que le jour où quelques contre-forts ont faibli dans les basses nefs, on s'est empressé de les rétablir au xiii^e siècle et on a employé des moellons de granite pour être plus sûr de leur résistance. Quand un architecte échoue dans son dessein de voûter une nef, nous savons ce qui arrive par les nombreux exemples qui nous sont restés à la Trinité de Clisson, à Saint-Aubin de Guérande et à Saint-Gildas-des-Bois, édifices inachevés du xii^e siècle, il n'arrête pas ses efforts aux impostes des arcades, il prolonge ses pieds droits jusqu'aux fenêtres et là il indique à ses successeurs le point d'appui qui devra leur servir s'ils osent lancer une voûte.

Au lieu d'entrer dans cette analyse des motifs architectoniques, M. Brutails ne considère que la coupe du pilier sur le papier et tire de là ses pronostics. A son avis, des piliers de coupe cruciforme ne sont pas à leur place dans un édifice prétendu carolingien, ils ne concordent pas avec l'emploi d'une charpente avec lambris, ils sont *irrationnels*. Ce qualificatif est ici déplacé à l'adresse d'un architecte qui a fait preuve partout d'un grand esprit pratique et dont les combinaisons sont ingénieuses. Il avait parfaitement conscience que ses piliers seraient encombrants, il a employé des angles et des glacis afin d'arriver à produire la légèreté dans une masse épaisse, et il a réussi autant qu'il le pouvait avec ses moyens.

Nous agitions là une question qui est plutôt du ressort des architectes et des charpentiers que de la compétence des archéologues. J'ai tenu à entendre leur avis. Les gens du métier qui ont vu nos piliers ou leurs photographies ne raisonnent pas du tout comme M. B. et le P. de la C. Si l'architecte a fait des piliers cruciformes dans leur coupe, c'est un pur hasard, il a fait une belle chose sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Son vouloir était simplement d'alléger des piliers qui auraient couvert deux mètres carrés, c'est pourquoi

il a fait ses échancrures aux cornières et imaginé les pilastres à glacis. Tout cela est parfaitement raisonné et ne ressemble en rien à la conception avortée d'un architecte impuissant à faire les voûtes qu'il a rêvées.

Quand la construction d'une voûte entre dans le plan d'un architecte, il en reste de nombreux témoins ailleurs que dans la nef, on commence par assurer les résistances en édifiant des bas côtés voûtés, c'est une mesure de prudence indispensable. On connaît des nefs à couverture lambrissée dont les collatéraux sont voûtés, mais on ne citera pas de nef voûtée sans être contrebutée. Ici, les fouilles n'ont pas révélé la moindre base de dossier dans les bas côtés, il n'y en a pas trace dans les plans et dans la dissertation du P. de la Croix. Cette lacune est significative, elle mérite d'être méditée par mes contradicteurs.

Supposer que les ouvriers des temps carolingiens ont été capables de concevoir des supports compliqués, différents des piliers rectangulaires est une hypothèse que M. B. qualifie d'in vraisemblable, et il ne s'aperçoit pas que la théorie contraire soulève tout autant d'objections, sinon plus (1). Est-il croyable que la pratique du pilier cruciforme destiné à supporter des doubleaux se soit répandue tout d'un coup dans toutes les provinces et suivant une formule identique, comme si un grand maître de l'architecture française avait eu le pouvoir de l'imposer. J'aime mieux penser tout le contraire et soutenir cette opinion que la transition de l'art latin à l'art roman fut une période de tâtonnements et d'essais particuliers qui fut presque aussi longue que la vulgarisation de l'ogive dans les chantiers. Parce que le style ogival ne fut adopté en Auvergne qu'au ^{xiii}^e siècle, irait-on nier l'antiquité des premiers arcs brisés qui se rencontrent dans l'église du ^{xi}^e siècle d'Avesnières (Mayenne).

(1) *Bull. mon.*, 1898, pp. 310-334; 1902, pp. 123-152.

Evidemment non.

Avant de chercher le remède aux incendies dans l'usage des voûtes, les constructeurs de charpentes et de lambris pouvaient bien, eux aussi, se demander si, en les élevant de terre le plus possible, ils ne diminueraient pas les risques. Que le calcul fût juste ou non, il entraînait comme conséquence la modification et l'augmentation du volume des supports et pour qu'ils ne fussent pas encombrants et disgracieux, l'architecte devait penser à découper des ressauts dans les angles. Pourquoi veut-on que ces observations aient été hors de la portée des religieux d'une abbaye du ix^e siècle ?

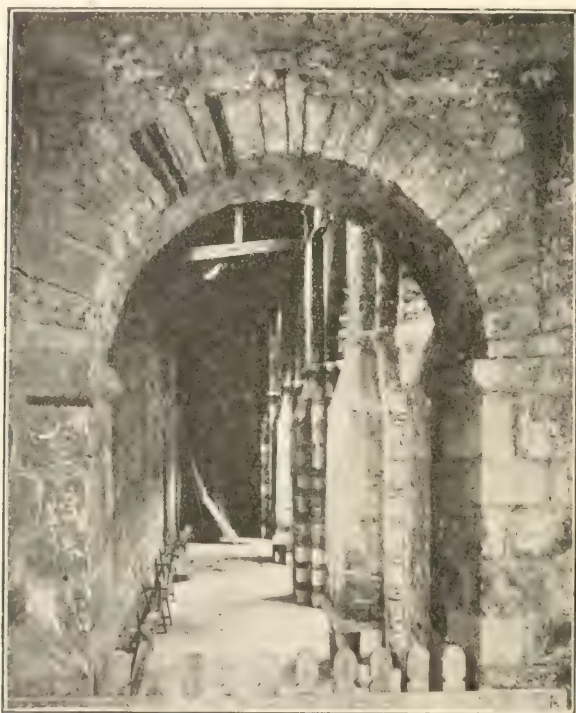
A mesure qu'ils ont monté leurs murs, ils ont diminué l'épaisseur de la maçonnerie courante et celle des supports, c'est ce qui les a conduits à faire plusieurs ressauts à glacis et à obtenir l'effet d'un édifice élancé (1). Ils n'ont pas trop mal calculé puisque lors de la réduction de hauteur, les experts modernes ont reconnu que le déversement des murs était à peine sensible, quelques crevasses seules firent trembler les gens timides.

Malgré leur apparence raffinée, il y a une distance considérable entre la facture improvisée des piliers de Saint-Philbert et la structure savante des supports romans taillés en forme de quatre feuilles, qui se rencontrent communément en Poitou dans les moindres villages. Il faut donc supposer une période intermédiaire où les essais se sont rapprochés peu à peu de la formule finale et parfaite du xii^e siècle.

La raison pour laquelle leur physionomie est différente du reste de l'édifice est facile à trouver. Quand on

(1) Je ne vais pas jusqu'à soutenir que la hauteur des combles était la même au ix^e siècle qu'au xviii^e siècle, car il est très possible que l'incendie de 847 ait entraîné la chute des parties hautes et que les réfections aient modifié la construction des fenêtres.

a un massif de maçonnerie à monter avec beaucoup d'angles il n'est pas possible d'employer des moëllons de schiste dont la cassure n'est jamais nette, il est plus avantageux de prendre des moëllons de calcaire qui s'équarrirent sans peine, de les tailler à petite dimension et de relier les assises avec de bonnes et larges briques. Voilà ce que les religieux ont fait et voilà pourquoi la nef est d'un autre aspect que le chevet.



7 — ARCADE ROMANE SANS BRIQUES (PASSAGE DU SUD)

Tout autres seraient les piliers s'ils étaient sortis de terre sous la poussée du courant créé par le développement de l'art roman ; les renflements de la face principale que j'appelle des contreforts, à cause de leur

maigreux, auraient été plus saillants ; ensuite les moëllons auraient été plus gros et sans mélange. Il suffit qu'ils soient renforcés de chaînes de briques pour qu'ils m'apparaissent comme très anciens. J'ose avancer qu'au ^x^e siècle, l'usage de la brique s'était perdu ou était en décadence, car on n'en voit plus dans les réfections parfaitement reconnaissables accomplies en plusieurs endroits, à cette époque.

J'ai déjà appelé l'attention des critiques sur le remplissage des baies du transept, j'insiste de nouveau pour faire remarquer qu'il n'y a que des claveaux de pierre calcaire dans certains cintres. Il en est de même encore dans le bas-côté du sud. Là encore on voit un cintre de moëllons mélangés de briques dont la baie a été diminuée au moyen d'un autre cintre établi uniquement avec des claveaux de calcaire. A l'opposé, vous entrez dans la nef latérale sud en passant sous un arc en plein cintre fait avec les mêmes moellons sans



8 — ARCADE ROMANE DÉPLACÉE (CROISILLON DU NORD)

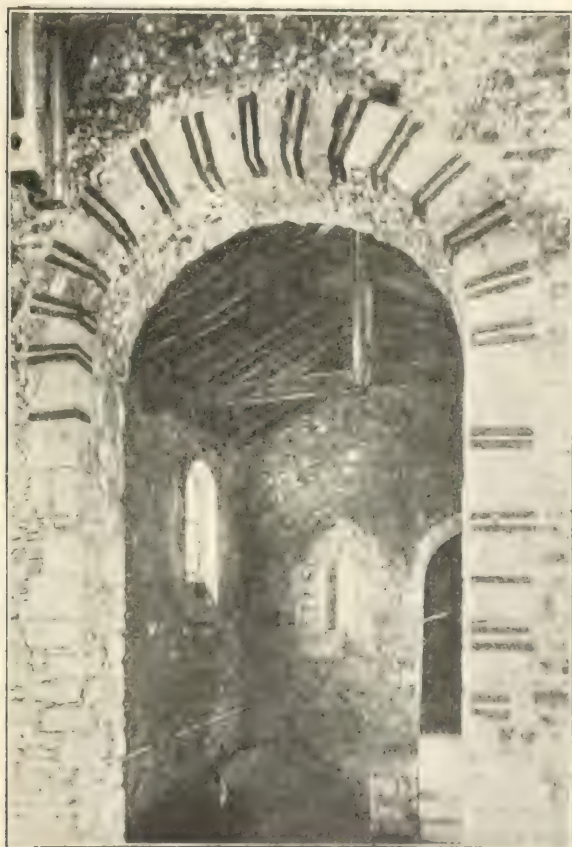
aucune insertion de briques, dont la date nous est révélée par le tailloir à chanfrein qui marque son imposte. Il en résulte que l'absence de brique est la caractéristique de la main-d'œuvre employée à Saint-Philbert, à l'époque romane. Cette conviction devient profonde quand on passe dans la nef latérale nord sous l'arcade correspondante à la précédente, car là on retrouve la brique dans un ancien pilastre dont l'imposte moulurée à l'antique est à une hauteur bien supérieure à l'imposte du sud (1).

6. *Les églises n'étaient pas voûtées dans la Loire-Inférieure, même dans les monastères les plus riches.* — Je l'ai déjà dit, l'art était dans une profonde décadence au XI^e siècle dans le diocèse de Nantes, les plus riches prieurés comme la Trinité de Clisson et la prévôté de Vertou, qui pourtant dépendaient de Saint-Jouin-de-Marnes, abbaye poitevine, n'avaient pas d'église voûtée ; il n'y a pas de motifs pour supposer que le prieuré de Saint-Philbert possédait une école d'architecture capable de projeter des voûtes sur les murs de son église. La communauté était si dépourvue de bons ouvriers qu'elle ne pouvait même pas réparer les dégâts commis par les Normands et remettre en place les colonnes arrachées des grands arcs du transept. Elle fut réduite à la nécessité de remplir les vides avec des matériaux quelconques, assemblés avec de la terre, et le maître des travaux ne sut même pas construire deux arcs d'égale dimension, ni établir des supports à peu près symétriques. Deux colonnes (2) font pendants à deux pieds droits. Il n'y a pas à récuser la valeur de ce témoignage d'incapacité, il porte avec lui sa date dans les dents de scie et les chevrons exposés du côté nord, dans les tailloirs chanfreinés qui décorent le côté sud.

(1) Voir le cliché N° 5 ci-dessus.

(2) Voir le cliché N° 1 ci-dessus.

Telle était pourtant la science rudimentaire de la génération à laquelle M. B... veut reporter l'honneur d'avoir aligné les quatre travées de la nef de Saint-Philbert avec leurs cintres bombés, et d'avoir établi des largeurs de travée décroissantes en allant de l'ouest à l'est pour influencer l'œil du spectateur et produire l'impression de la profondeur. Les premiers ouvriers ont affirmé leur habileté dans la confection des voûtes d'arêtes de la crypte et surtout dans les voûtes biaises qui



9 — ARCADE DU IX^e SIÈCLE (COULOIR DU NORD)

recouvrent le couloir voisin de l'arrière chevet. C'est là un détail architectural qu'il ne faut pas oublier dans la présente discussion.

On voit que j'ai plus d'une raison de m'attacher à l'antiquité de cette nef de Déas et de la défendre contre ceux qui voudraient la rajeunir. Sa vieillesse me paraît encore inscrite dans les reprises qui, comme autant de cicatri-



10. — ARCADE DU 15^e RÉDITE AU 19^e SIÈCLE (COULOIR SUD)

ces, lui impriment l'aspect d'une reine en détresse couverte d'un manteau rapiécé. De tous côtés, je ne vois que des murs relevés. Où trouvera-t-on une église romane aussi mutilée ? De pareilles blessures ne se produisent que dans le cours des irruptions violentes ; or, quand j'interroge l'Histoire, je n'en vois pas d'autres que celle des Normands des ix^e et x^e siècles.

CHAPITRE IV

Examen des moulures et des décorations

1. *Les arcs des cintres, des passages et des travées sont moulurés autrement qu'à l'époque romane.* — Mais pourquoi nous arrêter si longtemps sur la membrure du monument et ne consacrer aucune ligne à l'observation des ornements et des impostes.

Il y a là des indications précieuses qui demandent à entrer en ligne de compte. On est surpris que ni le P. de la Croix, ni M. Brutails n'aient fait connaître leur sentiment sur un point aussi important. Quand les documents se taisent, le profil des moulures d'un édifice peut aider à le classer dans une époque. Il n'est pas le même dans le style gothique que dans le style roman ou dans les édifices de l'époque latine. Avant de rajeunir la nef de l'église de Saint-Philbert jusqu'au ^{xii}^e siècle, il faudrait auparavant trouver une église romane décorée de moulures de même façon, or je ne vois pas que mes contradicteurs aient produit le moindre spécimen qui pourrait contrebalancer mes convictions. Je constate, au contraire, une grande unité d'inspiration dans le choix des moulures, je ne note aucune différence entre les tores relevés sur les impostes et ceux de deux socles retrouvés et dont la place était sous les colonnes du transept et de l'arc triomphal du chœur.

Faisons le tour extérieur du chevet, nous verrons un couloir qui était voûté sur l'axe et vous amenait à un petit oratoire contre la fenêtre du saint. La couverture est à voûte d'arêtes sur ce compartiment et la pièce qui le précédait également voûtée formait une sorte de vestibule pour les pèlerins. Là, les voûtes et les deux cintres de l'entrée s'appuient sur des impostes et des

cordons moulurés où l'on voit distinctement des doucines, des listels, des tores, des filets comme ceux qui figurent dans les monuments grecs ou latins. Le Père de la Cr. les trouve si correctes, ces moulures, qu'il les regarde comme un reste d'une basilique du *iv^e* siècle qu'on aurait remployés. Voilà une singulière supposition (1).

Les autres ouvertures du déambulatoire n'ont plus apparence d'imposte, elles ont perdu leurs ornements à travers les transformations qu'elles ont subies. Pour retrouver une décoration du même genre, il faut aller dans le passage étroit qui conduit du bas côté nord au croisillon du transept, et lever les yeux très haut. Là on voit encore en place, sur le pilastre Sud, les restes d'un tailloir qui est orné de moulures classiques, bande, listel et cavet. Les premiers constructeurs de l'église pratiquaient également le tailloir simple composé d'une tablette chanfreinée sans moulure comme on peut le voir dans le petit cintre de l'ouverture basse qui traverse le mur est du croisillon Nord, ouverture que le P. de la Cr. lui-même regarde comme une œuvre très antique. Ce détail prouve que le tailloir chanfreiné n'est pas un des caractères propres au *xi^e* siècle, comme on l'enseigne, et s'il était prouvé qu'il figurait aux impostes des travées de la nef, il n'en résulterait pas qu'elle fût romane rigoureusement.

Mais le fait, loin d'être prouvé, est démenti au contraire par un reste de moulure demeuré en place dans l'imposte qui touche le pilier du transept sud ; là encore se retrouvent les lignes des moulures de l'arrière chevet.

Je les ai vus surtout depuis la chute du crépissage qui les recouvrait. Partout ailleurs, les saillies avaient

(1) Le seul emploi évident de moulures est dans l'arc du croisillon nord du transept inséré au *xi^e* siècle dans l'arc du *ix^e* siècle. (Voir cliché N° I, p. 80)

été abattues depuis longtemps sans doute et transformées çà et là en glacis sur les contreforts, pendant les travaux de ravalement, par des ouvriers peu respectueux du passé. Ils avaient laissé çà et là quelques vestiges de tailloir dont les angles abattus formaient chanfrein, soit que les impostes eussent été réparées au ^x^e siècle, soit qu'ils neussent pas été terminées au ^{ix}^e. Dans tous les cas, il est incontestable que le tailloir mouluré des impostes faisait le tour complet du pilier et décorait ses faces antérieure et postérieure, particularité qui n'a pas été signalée jusqu'ici dans les édifices du ^x^e siècle. Au contraire, il est de notoriété que les sculpteurs romans ne décoraient les supports qu'à l'intérieur de la travée, ce qui est encore une différence à noter à l'avantage de ma thèse.

2. *Le transept est non pas romain mais latin.* — Existait-il des chapiteaux au-dessus des colonnes érigées au transept ? La chose est peu probable quand on considère ce qui nous restait de pierre blanche en saillie au-dessus des pilastres, avant les restaurations précipitées qu'on a opérées. On peut s'en rendre compte par les photographies que j'ai prises dès le début. On voit sur ces images que les sommiers des cintres retombent sur un bandeau de pierre calcaire assez large dont le profil est taillé en forme d'S qui paraît étrange au yeux non avertis. Comme il est avéré par les découvertes que le pilastre était accompagné d'une colonne, il serait impossible de faire un raccord entre le support et cet imposte ; il faut donc supposer qu'après la suppression violente des colonnes, les ouvriers voyant le tailloir en saillie sur le vide ont fait une grosse moulure en S pour corriger les angles et utiliser son existence. En recherchant la pensée du premier architecte, on a cru bien faire en transformant ce tailloir en abaque très épais et en le plaçant sur un chapiteau, mais cette combinaison est peu vraisem-

blable. C'est aussi l'avis des dernières heures de réflexion du P. de la Croix. (Voir notre restitution, p. 54).

J'ai beau regarder le carré central que le R. P. s'obstine à considérer comme une relique d'un art plus avancé ou plus antique que le reste, je ne vois rien d'extraordinaire dans sa structure, rien qui détonne à côté de la décoration classique dont nous parlons. Sous les couches de crépissage qui cachaient son appareil vulgaire, on n'a pas trouvé trace de stucage, ni de peintures à fresque ; le rouleau de chaque cintre montre ses claveaux nus comme ceux de la nef avec leur alternance de briques et de moellons, sans moulures ni ressauts.

Bien que les ravages des Normands l'aient défiguré en arrachant tous ses ornements, on a pu recomposer sa physionomie à l'aide des débris sortis des fouilles du sol. On a trouvé en place deux socles en pierre blanche moulurés qui, joints à deux fûts de colonne de même calibre rejetés dans les décombres, nous donnent la mesure exacte des supports sur lesquels reposaient les cintres des arcades, ces deux débris cadrent bien avec le style général de l'édifice. Il n'en est pas de même des deux fûts de colonne en marbre et du chapiteau antique qu'une main mal habile a inséré tardivement dans le remplissage du grand cintre ouvert sur le croisillon nord du transept ; il est sensible qu'ils sont de provenance étrangère et ne cadrent pas avec le genre d'ornementation de notre édifice. Ils n'auraient pu être employés que sur des socles très élevés pareils à ceux de l'église de Germigny, et auraient entraîné toute une suite de décorations dont on n'a pas trouvé trace ici.

Comment serait-on étonné de rencontrer tant de preuves de l'influence latine dans l'église de Déas ? Ne sait-on pas que les architectes de l'Italie ont été en faveur sous Charlemagne autant que les professeurs de belles lettres ; il ne pouvait en être autrement dans un temps barbare. L'historien Eginhard recommande à

son élève d'étudier Vitruve, il l'interroge sur certaines expressions obscures, et l'évêque d'Orléans Théodulfe patronne l'érection de l'église de Germigny qui est tout entière conforme aux principes grecs (1).

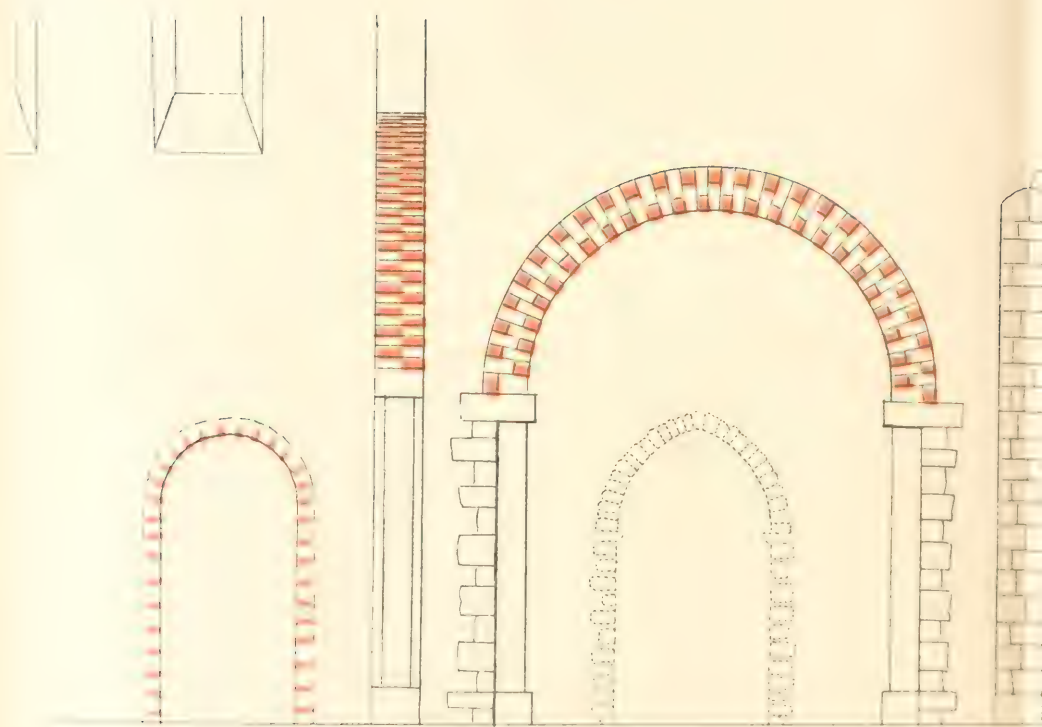
Les religieux qui ont transcrit sur parchemin la plupart des anciens auteurs latins ont bien pu lire aussi Vitruve et chercher à l'interpréter pour leurs constructions. Ceux de Saint-Philbert, s'ils n'ont pas lu cet auteur, ont eu sous les yeux des moulures classiques pour faire les talons, les doucines et les gorges qui demeurent visibles sur les cordons de leurs impostes, dans la nef comme dans l'arrière chevet.

Au ^x^e siècle, les tendances sont plutôt anticlassiques. On faisait alors des chevrons, des damiers, des entrelacs, des dents de scie couramment dans les chantiers du Poitou comme ailleurs ; on voit des dents de scie et des chevrons dans l'église de Déas, mais dans un seul endroit, dans les restaurations grossières exécutées au ^x^e siècle pour la consolidation des grands arcs du transept veufs de leurs colonnes.

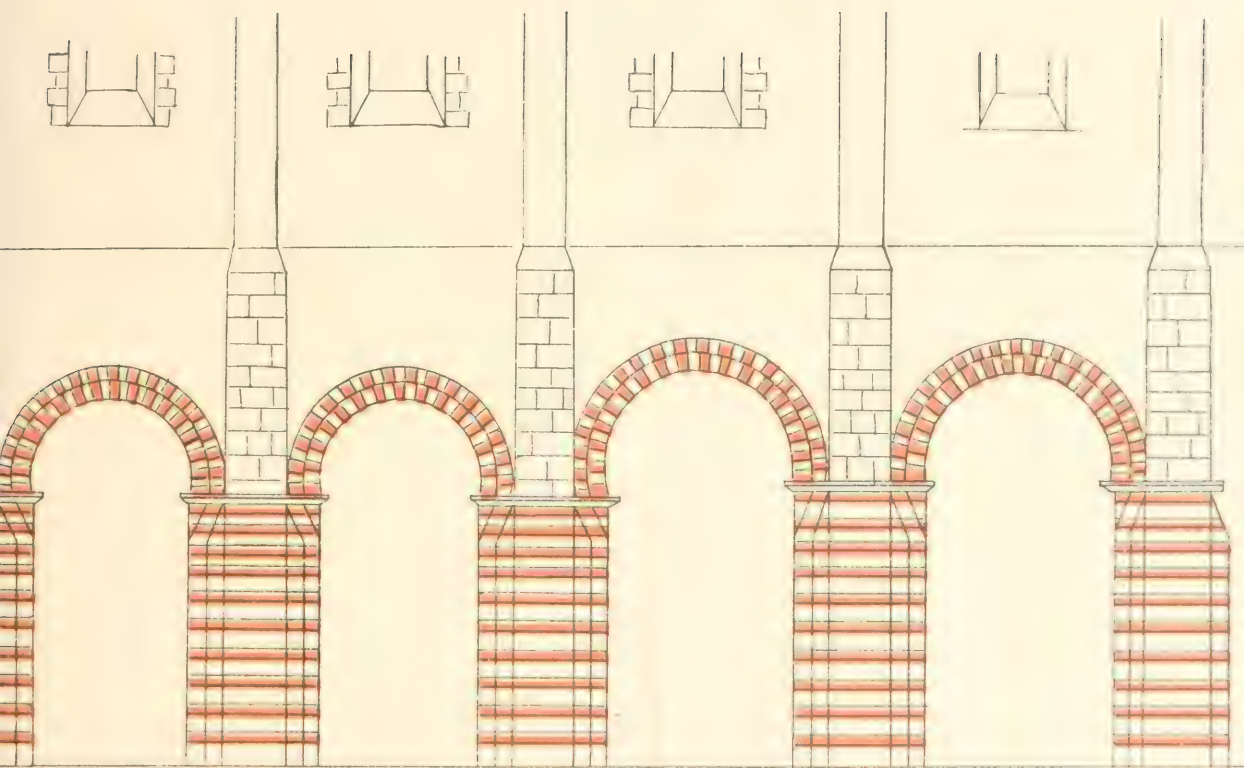
Les contradictions du R. P. sont d'autant plus surprenantes qu'il a passé de longues journées dans cette église, qu'il en a sondé tous les recoins et qu'il s'est trouvé plus d'une fois en face de tous ces détails et surtout en face du fer à cheval des travées, arcs très accusés qui ne sont pas d'une banalité courante et qui, de l'avis de tous les archéologues, caractérisent les œuvres antérieures à l'an Mille. L'arc en fer à cheval, dit M. de Lasteyrie, a dû être fort employé à l'époque carolingienne, si on en juge par les miniatures de cette époque (2). Ces arcs, façonnés de claveaux, de briques et de moellons, forment un contraste frappant avec ceux qui sont employés ailleurs dans des réfections dont la

(1) Lettre XXX à son fils Vussin, *œuvres d'Eginhard*, Éd. Teulet, Paris, Renouard, 1813.

(2) *Mélanges*, Clavier de Quicherat, t. II, p. 439.



ÉGLISE DE SAINT-PIERRE



-DE-GRANDLIEU — COUPE LONGITUDINALE

date n'est pas difficile à trouver ; ils ont une parenté étroite avec les arcs des passages dans lesquels on a inséré de nouveaux cintres de remplissage construits très simplement. Leur association montre que les auteurs des cintres façonnés, uniquement avec des claveaux de calcaire, était du ^x^e siècle et qu'ils ont été précédés par une génération qui, elle, préférait marier la brique aux moellons. Voilà ce que le R. P. a oublié de faire remarquer.

CHAPITRE V

Conclusions

L'église de Saint-Philbert est une exception. Elle constitue un type de transition entre l'art latin et l'art roman.

Le système des fouilles est impuissant à expliquer les singularités d'un monument trois fois remanié, quand il n'est pas secondé par l'observation des procédés employés par le constructeur et l'étude des monuments similaires. Dans toutes les investigations de ce genre, la logique veut qu'on aille du connu à l'inconnu ; or le connu, ici, c'est la confession ou la crypte du saint et non pas le carré du transept. Nous avons d'autant plus raison de prendre cette crypte pour pierre de touche de l'édifice qu'elle est datée par un témoin oculaire, par sa conformité avec les cryptes du ix^e siècle, par son tombeau, par son caractère liturgique, ses fenêtres, son couloir, ses abords, par sa maçonnerie et ses moulures antiques. Partant de là, nous comprenons mieux les singularités et les habiletés qui se manifestent dans le transept et dans la nef.

Pour avoir méconnu la valeur de ce point de départ, le R. P. de la C. s'est égaré dans les hypothèses sans fondement, loin du but de l'architecte ; il n'a pas compris le sens du déambulatoire et il a percé à jour un enfeu qui devait rester clos pour le public.

Les plans qu'il met sous nos yeux sont une véritable déception, ils compliquent le problème de l'église de Saint-Philbert-de-Grandlieu au lieu de le simplifier comme nous l'espérions, il en fait un sphinx dont le sens est indéchiffrable pour les mortels. La prudence nous commande de rester ferme dans nos convictions premières, c'est-à-dire de considérer l'emploi de la brique comme un procédé latin et d'en faire la marque

distinctive des édifices construits avant l'an Mille. Tout porte à croire, dans l'examen de ce monument, que nous sommes en face d'une œuvre de transition entre l'art latin et l'art roman, conçue par un architecte ami du progrès, mais fortement attaché aux traditions de l'antiquité romaine.

Il est vrai que la nef actuelle a été précédée par une autre plus légèrement construite, mais elle n'est guère postérieure au chevet puisqu'elle est faite avec les mêmes matériaux. Sa structure n'est pas supérieure à la main qui a tracé les plans de la confession. Quant au quadrilatère du centre, ce n'est pas un embryon romain, il n'a d'antique que l'apparence, il est inséré et enveloppé dans une enceinte antérieure qui n'est pas vieille. Ses bases reposent sur des matériaux qui n'ont pu être mis en œuvre qu'au ix^e siècle. Il est donc à souhaiter que le quatrième arc, élevé sous prétexte de restitution, disparaisse de peur de perpétuer une erreur, et soit remplacé par de simples pilastres assez forts pour supporter, comme leurs aînés, la charpente d'un clocher.

On voit que les dégâts commis par les Barbares, en 847, ont été considérables par la multiplicité des réfections marquées dans les murs ; il n'en résulte pas de confusion parce qu'elles se trahissent par des différences de procédés, de matériaux et de décoration correspondant à trois âges distincts qui font ressortir les intervalles des travaux : l'âge des chaines de briques (815-845), l'âge des claveaux de calcaire insérés dans les cintres réduits, sans briques (xi^e siècle), enfin l'âge du granite qui correspond au xiii^e, et nous apparaît dans trois portes et plusieurs fenêtres.

De ces diverses conclusions dérive cette conséquence que l'on s'est trop hâté de restaurer cet édifice et d'autoriser les travaux avant que la discussion fût close. Aujourd'hui encore, après avoir assisté au rétablissement des six colonnes du carré du transept, le R. P. se

demande si on a bien fait de les couronner de chapiteaux, quand des bandeaux moulurés auraient suffi. Ce dernier détail montre toute la lenteur qu'exige une restauration quand elle s'applique à un type d'édifice qui n'a plus de congénère en France.



NOTICE

SUR

Penchâteau et la Chapelle de Penchâteau*(Extrait du Registre paroissial, 2^e col., XX^e s.)***Penchâteau et sa Chapelle**

CHAPITRE PREMIER

Penchâteau

I. Un peu de géographie.....	60
II. Baie de Sainte-Barbe pres le port de Saint-Julien.....	62
III. Le port de Saint-Julien.....	63
IV. Penchateau.....	64
V. Fort de Penchateau.....	65
VI. Quelques faits historiques.....	69
Huguenots.... Gaston d'Orléans.... Combats navals.	
VII. Quelques résidences à Penchâteau.....	73
Fretobel.... Mort de M. de Cazenove.... Kerpanurge...	
Maison Saint-René.	

CHAPITRE II

Chapelle de Penchâteau

I. Origines de la chapelle de Penchâteau.....	76
II. Patrons titulaires : Saint Julien, sainte Anne.....	77
III. Historique de la chapelle.....	79
IV. Administration ecclésiastique.....	81
V. Mobilier, revenus, pillage de la chapelle.....	82
VI. Période révolutionnaire.....	84
VII. Après la Révolution.....	85
VIII. Restauration de la chapelle.....	86

I

Penchâteau et sa Chapelle

I

Un peu de Géographie

Élevez-vous par la pensée, ou, si vous l'aimez mieux, sur le fameux *Nautilus* de Jules Verne, doué de la puissance ailée de l'oiseau, aussi bien que de la faculté nautique de la baleine, vous êtes à quelques centaines de mètres au zénith de la fameuse « Roche aux Mouettes », gracieuse invention de Jules Sandeau, et en son aimable société, vous aspectez la presqu'île guérandaise, depuis la pointe du Croisic jusqu'à Pornichet.

La mer, sous le nom de « Trait », vous apparaît au soleil, brillante comme une large faulx brisée aux deux tiers. Elle s'arrête au bas du coteau de Guérande, tandis qu'autrefois, combien y a-t-il de siècles et de milliers d'années ? elle le contournait en entier jusqu'à Saillé ; de là, selon une opinion des géologues, se perdait en tous sens, dans les vastes marais de la Grande Brière.

Peu à peu, les ensablements, l'exhaussement du sol, le travail âpre et continu du *struggle for life* confisquèrent, au profit de riches salines, tous ces terrains désormais abandonnés des navires et fréquentés seulement par des barques à fonds plats, chargées de transporter des marais au *port blanc*, et un peu partout les trésors du *sel de mer*.

Un *étier* part de Saillé, débouche dans l'anse du Pouliguen ; la marée y mène et ramène les eaux salées, porte la vie et la richesse dans ces mille canaux qui serpentent à l'envi autour des *villêts*, finissent par y introduire l'eau de mer attiédie, sommeillante au soleil,

toute prête à s'y métamorphoser en *chlorure de sodium* ou *sel de cuisine*.

Par les marais de Saillé, en longeant Escoublac et revenant par la mer, c'est une vaste plaine de sables, entassée là par les siècles, flots envahissants, mouvants mais tenaces, qui ne reculent plus et nourrissent de rudes herbes et des pins chétifs, à la place des algues vertes et des goémons amers.

La Baule est là, servant de limites et d'encadrement à l'Océan. Décor féérique, baie incomparable avec sa pente douce et engageante, sa couleur fraîche et coquette, ses eaux pures, aux fonds toujours transparents. Tel est le lointain du panorama.

Devant vous, presque à vos pieds, apparaît l'avant-scène.

Ces bords de l'Océan, maintenant clos de toutes parts, sauf quelques échancrures du rivage qui trahissent les anciennes entrées de la mer ou, selon les pentes, l'écoulement des eaux pluviales, formaient un ensemble d'îles séparées par des ruisseaux plus ou moins larges, guéables ou non, qui, aujourd'hui, vous montrent comme d'un seul tenant les charmants pays du Croisic, du Bourg-de-Batz, du Pouliguen.

Enfin, si vous regardez à pic, vous voyez l'île des Evens se profiler sous la vague, vers l'Ouest, jusqu'au chenal ; de l'autre côté du chenal, une autre trame de rochers regagnent sournoisement la pointe de Penchâteau, comme on l'appelle.

A partir de l'île des Evens, une nouvelle chaîne s'élance à une faible profondeur jusqu'à l'île de Bagueneau ; enfin, de Bagueneau, bien affaissée maintenant, des roches continues rampent jusqu'à la pointe de Chemoulin, où elles laissent s'épanouir le chenal, ouvert plus étroitement à Penchâteau.

Tous ces îlots qui, depuis longtemps, semblent se fondre peu à peu sous l'action des flots montants et descendants, n'étaient-ils autrefois qu'un seul système

de masses rocheuses, un banc protecteur jeté en face de l'immense baie qui va de Penchâteau à Pornichet ?

La parole est aux géologues.

A votre gauche, rien que l'infini azur, turquoise émeraude, selon le caprice des rayons solaires ; rien que la solitude, tour à tour hurlant en furie ou calme comme le désert. Ça et là, quelques navires flottant sur l'abîme, coques de noies balancées à tous hasards. Heureux si de leurs flancs s'échappe, au départ, un chant de prière et, au retour, un hymne de reconnaissance ; car Celui qui équilibre les eaux sur la terre, seul les met en mouvement et seul les apaise !

II

Baie Sainte-Barbe, près le Port Saint-Julien

Tout près de l'extrême pointe de Penchâteau aspectant sur la côte Est, existe encore aujourd'hui la baie Sainte-Barbe, dont les eaux sont demeurées assez profondes pour abriter naguère les nombreuses barques de pêcheurs, qui ne trouvaient pas place dans le port du Pouliguen.

Il y a un siècle environ, des navires d'un certain tonnage y stationnaient, pour faire ou compléter leur cargaison avec les sels, que sur de légers bateaux on apportait des marais salants d'alentour.

En cette crique a, depuis quelques années, élu domicile le *canot de sauvetage*, appelé à rendre de si grands services dans les jours de tempête.

C'est là que, selon la tradition, débarqua le 11 septembre 1386, Jeanne de Navarre, pour se rendre au bourg de Saillé où, le lendemain, elle devait se marier, dans la chapelle Saint-Clair (1), au gentil duc Jean IV de Bretagne.

(1) Saillé fut évangélisé par saint Clair, premier évêque de Nantes.

Pierre de Lesnerac, à la tête de la noblesse de Guérande, la complimenta, dans un champ voisin, appelé encore la *Vigne du Château* ; puis une flottille de barques, chargées d'une brillante escorte, armes et bannières au vent, vogua de conserve avec la duchesse jusqu'au *chef-lieu du sel* (1).

Pourquoi la duchesse débarqua-t-elle à Sainte-Barbe, pour y être reçue, et reprit-elle ensuite le cours d'eau des marais ?

La réponse à cette question nous en fournira peut-être une seconde, à savoir : où se trouvait le port Saint-Julien ?

III

Le Port Saint-Julien

Il paraît évident que la crique de Sainte-Barbe ne fut jamais un port pénétrant.

A cet endroit, la côte très élevée, les rochers l'attestent, ne pouvait se laisser traverser par un cours d'eau donnant accès aux marais salants. De là, nécessité pour la duchesse Jeanne de débarquer à Sainte-Barbe, pour se rembarquer après avoir rejoint à pied le cours d'eau le plus voisin.

Mais, près de Sainte-Barbe, la baie de Toulain, ensablée depuis longtemps déjà, n'aurait-elle point rempli dans les siècles reculés ces conditions de port pénétrant ? Sa position convenait bien à un port militaire existant dans ces parages, comme l'indiquent des vestiges romains trouvés aux environs. Selon nous, une étude attentive et minutieuse de ces bords tranche la question laissée incertaine.

(1) Le mariage de cette princesse est attesté par ses *armes*, qui sont : mi-partie, Bretagne et Navarre. Après avoir été reine d'Angleterre, elle fut inhumée à Cantorbery. (Tableau, dans l'église de Saille.)

Un jour de très grande marée, transportez-vous, à la mer basse, dans la baie de Toulain, par la ruelle qui y conduit.

Contemplez l'étendue de roches qui est devant vous, vous y verrez, à n'en pouvoir douter, l'indication d'une entrée large de 20 ou 30 mètres, fort reconnaissable par l'arrasement de toutes les pointes de rochers, à partir du rivage jusqu'à l'eau profonde qui baigne la côte. Ce nivellement n'a rien de naturel, car il ne se remarque, ou du moins n'est aussi accusé, en aucun point de ces parages.

Il résulterait donc d'un travail de main d'homme accompli, pour réaliser la pénétration de la mer, à travers un cours d'eau en terre ferme.

Faites volte-face, franchissez la largeur de la route, vous arrivez à un chemin en contre-bas presque constamment inondé ; suivez cette voie et, à travers les boursouffures du terrain, un vallonement interrompu de-ci de-là vous conduira jusqu'à l'étang du Clehan, où le voyage par eau, jusqu'au bourg de Saillé, ne vous présentera aucun obstacle.

Pour compléter cet examen topographique, il suffit de s'acheminer au grand Calvaire, qui, à l'Ouest, domine tout le territoire de la paroisse pouliguennaise ; on y suit facilement de l'œil le mouvement de ce bassin.

A la saison des pluies, les collines qui avoisinent l'embouchure de la baie de Toulain, dont nous venons de parler, déversaient autrefois, comme aujourd'hui, leurs eaux très abondantes dans ce canal et déchargeaient d'autant le sol des bas prés livré, depuis la construction de la route, à des inondations périodiques, fort dommageables et sans aucune compensation.

IV

Penchâteau

La pointe de Penchâteau ou, pour éviter un pléonasmc, la *pointe du Château*, est, à l'Ouest, l'extrême

limite de la demi-circonférence renfermant Penchâteau, le Pouliguen, Escoubiac (mer), la Baule et Pornichet ; ce dernier, comme point opposé de la corde de l'arc.

Cette position qui commande la baie, l'Océan, les côtes jusqu'au Croisic, fut de tous temps le point de mire, soit des possesseurs du sol, soit des envahisseurs.

Les peuples les plus anciens : Ligures, Celtes, Phéniciens, les prétendus civilisés de la Grèce, de Rome, les Barbares du Nord, de toutes nuances, y dressèrent leurs voiles, quelquefois leurs tentes.

On les sent revivre, soit dans les noms vieillis et dénaturés, soit dans les vestiges parfois discutables, souvent affirmatifs, dont les entrailles de la terre ont conservé les restes.

En tous cas, c'était un lieu de défense ou d'attaque, mais non de séjour permanent.

Des dunes élevées qui, vers l'Ouest et vers l'Est, forment comme un rempart naturel à toutes les terres comprises entre les bords actuels de la mer et la côte de Guérande, la vigie avait l'œil ouvert sur toutes ces côtes rocheuses, escarpées, il est vrai, de Penchâteau au Croisic, où quelques embouchures de cours d'eau permettaient, néanmoins, l'abordage sur le continent. D'autre part, les brigands qui s'étaient introduits par ces fissures ou par les terres du Nord, dès qu'ils avaient fait leur râfle, gagnaient cette pointe pour y embarquer leur butin et convoler à de nouvelles annexions tout aussi légitimes.

V

Penchâteau. fort

M. de Kersabiec, dans ses études sur Corbilon, parle ainsi du fort de Penchâteau :

« La presqu'île de Batz forme à l'Est un angle qu'on appelle la *pointe de Penchâteau*.

Mais pour tirer le canon, il faut un canonnier. Or, un jour de fête, les malotrus huguenots se présentèrent en bande, informés sans doute que toute la maisonnée avait pris le chemin de l'Eglise catholique.

En effet, seule une cuisinière, connaissant mieux le feu de sa cuisine que celui des batailles, était présente et surveillait diligemment le pot-au-feu.

Elle commençait à redouter que l'absence prolongée de ses maîtres ne gâtât la cuisson. Dans son impatience, mêlée de frayeur et de pressentiments sinistres, elle sort, portant à la main, par mégarde, ou ne sachant où le déposer, un tison qu'elle venait de retirer du feu pour ralentir la consommation et s'avance vers la terrasse afin de voir si ses maîtres ne revenaient point.

Qu'aperçoit-elle ? la bande satanique qui s'apprête à accoster au gué. Le brave cordon-bleu ne perd pas la tête, et de sa torche flambante met le feu à l'amorce de la couleuvrine.

Inutile de dire que les marauds crurent la maison en état de défense et s'enfuirent à toutes... rames.

Gaston d'Orléans.

Le prince Gaston d'Orléans fit, en 1637, un voyage d'agrément à *Pierre-percée* et au Croisic, comme qui dirait de nos jours certaines Excellences sur leurs yachts. Rien de nouveau sous le soleil, sauf cet adage très pratique : « C'est nous qui sont les princesses ! »

Gaston d'Orléans s'amusa beaucoup dans ces parages.

Certaines fredaines signalèrent son passage : « Glissez, mortels ! n'appuyez pas... »

Quoiqu'il en soit, ce fut un engouement indescriptible pour sa personne. Était-ce respect pour le Prince du sang, était-ce le secret et malin plaisir de constater que ce Prince, comme homme privé, valait peut-être moins qu'un de ses marins ? C'est ce que la chronique

ne dit pas ; mais, dans le délire de l'enthousiasme, on ne songea à rien moins qu'à appeler le Pouliguen *Gastonville* !

Cela ne prit pas, et le *Port-blanc* conserva son nom plus pur que l'hermine du Duc (1).

Combats navals.

En octobre 1711, un combat naval eut lieu entre les îles des Evens et Bagueneau.

En voici le récit, textuellement relevé par nous sur le vieux registre paroissial du Pouliguen (2) :

Pour mémoire au temps à venir

« En 1711, le 23 octobre, temps où la France était en
» guerre contre l'empereur, l'empire anglais, le duc de
» Savoie, le Portugal et la Hollande, un capre ostendois
» ayant été contraint de mouiller par le mauvais temps,
» en notre rade, entre Bagueneau et l'Evin, fut enlevé
» d'un premier abordage par une barque sortie du
» Poulliguen (sic) vers le midi.

» Les armateurs de cette barque étaient partie du
» Croizic, partie du Poulliguen, partie de Basse-Bre-
» tagne.

» Ce fut un appelé Baux (sic), maitre cordier, qui
» donna le branle à tous ces braves gens qui faisaient
» environ quarante et quelques moussaille (sic). Ils
» étaient passablement armés de mousquetterie, mais
» d'un seul pierrier (sic). L'ostendais était de six (6)
» pièces de canon perrier à huit, et avait trente et huit
» hommes.

» Dabord, cet ennemi ne vit pas que la barque l'allait

(1) Archives de la Fabrique du Pouliguen. (Vieux manuscrit recopié au registre du XIX^e siècle, page 3)

(2) Arch. de la Par. du Pouliguen, vieux manuscrit recopié au registre du XIX^e, page 1.

château de *Penharz* mot tout breton, signifiant exactement la même chose que l'hybride *Penchâteau* : *pen* pointe, *harz* défense, sis au village appelé aujourd'hui Penchâteau, non loin de la Chapelle Saint-Julien, (aujourd'hui Sainte-Anne). Pascweten et les autres ducs de Bretagne y venaient prendre quelque repos.

Sur les ruines de ce vieux château féodal, qui par son nom rappelle son origine et aussi le but de sa construction, s'éleva le château dit de l'Ile-Bouchart, bâti par les ascendants de l'amiral Bouchart ou par lui-même et qui fut détruit vers la fin du *xvii^e* siècle.

Au milieu du *xiv^e* siècle, l'amiral Bouchart, déjà chargé par la confiance de son souverain Jean IV, duc de Bretagne, de l'importante construction de la Tour de Pirmil, à Nantes (1), reçut l'ordre d'édifier à Penchâteau tout un système de défense qui dut peu servir, car les envahissements du Nord n'étaient plus à craindre, et les guerres de côtes avec l'Angleterre tiraient à leur fin.

Louis XIV fit élever un tertre à l'extrémité des fortifications Sud, un mât avec signal y fut installé et un chemin avec douves, propriété de l'Etat y donna accès depuis le village de Penchâteau. Il a gardé jusqu'à nos jours le nom de *Chemin du Roi*.

Toutes ces fortifications des côtes avaient fait leur temps. Louis XIV lui-même le prévoyait et élevait à Belle-Isle-en-Mer, par les soins de Vauban, les magnifiques remparts que l'on admire encore et qui protègent la véritable entrée de la Loire.

Vers 1793, le gouvernement français fit construire à l'extrémité de *la pointe* un fortin, aujourd'hui à demi-rongé par la mer. Il y plaça quelques pièces d'artillerie, et y bâtit un corps de garde, pour loger le poste.

(1) Voir la brochure : « Saint-Sébastien d'Aignes ou lez-Nantes », Bibliothèque publique de Nantes et Bibliothèque de la Société Archéologique.

Presque toutes les parties de ce vaste système de défense ont disparu, morcelées et vendues par l'Etat à des particuliers, pour y construire de paisibles villas sur les bords de la mer.

VI

Quelques faits historiques

Aux temps de la réforme luthérienne, ou plutôt sous l'influence des écrits français de Calvin, véritable propagateur en France de l'hérésie et de la révolte de Luther, toute la presqu'île Guérandaise fut inondée de Huguenots, tous gens plus ou moins déclassés, mal assis et surtout farouches pillards dont le dogme principal semblait être la parodie du VII^e commandement de Dieu :

Tout le bien d'autrui tu prendras
Et retiendras injustement.

Donc, une bande de ces peu désintéressés réformateurs s'étant présentée au Croisic, pour y *pratiquer*, fut fort mal reçue des indigènes et se réfugia au château de *Carheil*, alors possédé par M. de Baulac, et résidence habituelle du pasteur *Loiseleur*, surnommé *Villiers*.

Comme l'aigle de son aire, cette bande de rapaces fondait tantôt sur un point de la côte, tantôt sur l'autre, rançonnant et volant avec frénésie.

Dans l'ancien village de Kermahé, la seule maison demeurée debout était située vis-à-vis le *qué* qui, à mer basse, permettait de venir par voie de terre ferme, après avoir débarqué par le chenal du Pouliguen.

Le propriétaire de la maison, homme avisé, avait construit pour sa défense une petite terrasse sur laquelle une couleuvrine solidement fixée et toujours chargée et amorcée, attendait de pied ferme les Huguenots.

« Cet angle est fermé par un énorme fossé en terre, » large de 20 à 25 mètres, élevé encore de quatre, revêtu » de grosses pierres et de pierrailles roulées. Les extré- » mités aboutissent aux rochers de la côte qui sont taillés » à pic. Il peut y avoir ainsi une dizaine d'hectares » enfermés en ce triangle, dans un coin duquel, domi- » nant la haute mer, s'élève un *tumulus* (1).

» Ce coin a pu être le centre du terrain rongé, amoindri » du côté de la pleine mer. La position est inexpugnable » du côté de la mer, à cause des rochers et des bas-fonds » qui se prolongent à plus d'une demi-lieue au large; du » côté de la terre, elle était défendue par ce retranche- » ment et par deux autres retranchements dont on » remarque encore les débris près du *tumulus*. »

Cette description sommaire et scientifique d'un château-fort n'a rien qui étonne, quand on considère l'importance topographique de ces lieux. La *pointe du château* était admirablement située : contre les assauts de l'Ouest, où pouvaient pénétrer des ennemis venant du continent ; contre les abordages de l'Est, où plusieurs échancrures permettaient d'envahir les canaux et les terres.

Quant au Nord, occupé par des marais salants ou même, précédemment, par des fanges infranchissables, il était suffisamment, défendu par la nature.

Plus encore l'était-il du côté du Sud, par les dunes à pic et les récifs inabordables.

Mais, à quelle époque remontent ces fortifications ? Elles furent nécessaires, dès que ces parages furent fréquentés et habités, c'est-à-dire il y a des milliers d'années.

(1) À l'occasion de l'établissement d'une route le long de la côte, on a coupé en deux cette masse imposante, et aucune découverte archéologique ne permit d'y voir autre chose, qu'un amas de terre, élevé pour observer les mouvements de la côte et de la mer.

A toutes les époques, on y attacha une grande importance, même longtemps après que le canon eut élevé sa grande voix contre les pirates de tous genres.

Voici ce que nous avons pu recueillir de certain sur la *pointe du Château*, appelée aujourd'hui *Penchâteau*. *Pen* est évidemment un mot breton et signifie : *pointe*, *tête* ; on a voulu y substituer le mot français *pin*, et cela se voit écrit sur la plaque municipale de la rue de *Pinchâteau*, donnant sur le quai du port.

On prétend s'appuyer sur de vieux parchemins, où ce nom figure ainsi écrit, et cette opinion serait confirmée par le souvenir de plantations de pins, autrefois existantes, dans les environs ; ainsi, dit-on, ce nom ne serait plus d'une composition hybride, mais bien purement formée de deux mots très français : *pin*, *château*.

Or, l'orthographe des anciens documents ne prouve pas grand'chose pour ceux qui sont habitués à les lire. Ne voit-on pas dans le vieux manuscrit de la Paroisse du Pouliguen (1) le mot *autel* écrit de trois manières, en quatre lignes qui se suivent !

Quant aux plantations de pins, elles ont été faites entre Penchâteau et le bourg de Batz, à une époque bien postérieure à l'apparition de Penchâteau, mais n'ont jamais pleinement réussi, à cause des vents violents du Sud-Ouest qui brûlent les premiers bourgeons.

Revenons donc au *château* et laissons les *pins* dans l'oubli.

Le mot latin *castrum*, qu'on a traduit par le français *château* plus court, en lui conservant son indication de lieu *pen*, plus alerte que sa traduction française : *pointe* ou *tête*, désigne un lieu fortifié, et est toujours employé dans ce sens.

A une époque très reculée nous rencontrons l'ancien

(1) Voir le registre paroissial du xix^e siècle recte du Pouliguen.)

» (mot couvert d'une grosse tache) probablement char-
» ger et il ne se mit à défense, à toute fin, que la voyant
» faire (mot couvert) lui; son malheur fut qu'il ne pou-
» vait lever l'ancre, vu le vent O. N. O.

» On l'alla donc aborder. L'abordage fut heureux (?)
» au-delà de l'espérance. On lui avait laissé faire une
» décharge de sa mousquetterie dont un seul breton
» fut tué, et par sa faute. De la manière qu'on l'aborda
» par le devant, son canon qu'il avait tout mis à bas-
» bord lui demeura inutile; aussi le français l'abordant
» fit moitié de décharge de mousquetterie; leur capitaine
» et sept hommes furent blessés et renversés; le reste étant
» à nu et sans coups à tirer, se jeta au fond de calle; dans
» ce moment heureux sept hommes, dont deux étaient du
» Poulliguen, se jetèrent à bord de l'ennemi, dont l'un
» des poulliguennais appelé Pierre le guerrier enleva le
» pavillon, tuant, à ce qu'on dit, d'un coup de pistolet le
» capitaine qui, tout blessé qu'il était, s'y voulait opposer.
» L'ostendais fut mené et vendu à Nantes. »

Pour mémoire au temps à venir

Du temps de la guerre avec l'Anglais (1)

« Le 13 octobre 1746 il est paru à la pointe du Croisie
» une escadre anglaise de 45 vaisseaux qui mit toute
» cette paroisse en alarme, craignant leur descente, ce
» qu'ils ne firent point. Ils se reléguèrent à Quiberon, où
» ils séjournèrent trois semaines et firent beaucoup de
» ravages et désolèrent entièrement ce pays-là, ils
» jetèrent même la tour d'Edic à bas. Pendant ce temps,
» tous les habitants de cette paroisse firent emporter
» leurs effets à la campagne. Dieu veuille que pareille
» alarme ne se voie jamais; mais la guerre dur (sic)
» (déchiré) encore. Ce (déchiré) janvier 1747. »

(1) Arch. de la Par. du Poulliguen, vieux manusc. recopié
au registre du XIX^e, page 3.

VII

Quelques résidences en Penchâteau*Villa Fretobel ou Villa Saint Jean.*

En suivant la côte, depuis la pointe de Penchâteau jusqu'à la Chapelle, nous devons mentionner la Villa Fretobel, anagramme remplacé sous les nouveaux acquéreurs par le nom de Villa Saint-Jean.

Là, vécut quelques années, en villégiature, et mourut après plusieurs mois de maladie, l'héroïque Cazenove de Pradines, blessé à Patay, au milieu des membres de sa famille tombés là, pour Dieu et pour la France, sous les plis du drapeau du Sacré-Cœur.

Ker Panurge.

Il y a près de 20 ans, M. Leroux, examinateur de l'École polytechnique et de l'École de pharmacie à Paris, acheta de l'Etat le corps de garde, ses épaulements et le chemin du Roi, le grand mamelon et le petit mamelon de la Torre. Il établit près d'une grande maison de style original et sévère une suite de réservoirs souterrains, où il compte se livrer à ses études favorites. Espérons que nous aurons là une succursale de pisciculture, à la grande joie des ichthyophages de France.

Maison de Saint-René.

Monseigneur Freppel, l'illustre évêque d'Angers, toujours sur la brèche pour défendre de son éloquence invincible les grands intérêts de la vérité et de la justice, avait compris tout ce que Penchâteau possédait de charmes pour élever l'âme vers Dieu et la reposer des fatigues du combat.

Voici, en résumé, l'historique de la maison de repos, que Sa Grandeur fonda à Saint-René.

de Bauvais (XIII^e S.), l'histoire n'a conservé ni le lieu de naissance, ni l'époque de sa vie. ■

Un vitrail, dans l'église collégiale de Guérande, conservait peut-être cette tradition.

En 1603, la Chapelle de Penchâteau est encore appelée la « Chapelle Saint-Julien ». Voici l'intéressante page d'histoire qui en fait foi :

« MM. de Brétigny, Gauthier, Navet et M^{me} de Jourdain, connue sous le nom de « Mère Louise de Jésus », chargés par MM. de Berule et de Marillac des démarches qu'un établissement rendait nécessaires, s'étant embarqués à Nantes, le 3 octobre 1603, pour Bilbao de Biscaye, sur l'« Olésie », furent obligés, par suite de divers contre-temps, de s'arrêter à Saint-Nazaire, puis au Pouliguen, domicile du patron du navire. Ces pieux personnages, retenus dans ce port par des vents contraires, pendant plus de quinze jours, firent plusieurs visites à la « Chapelle Saint-Julien » placée sur le bord de la mer. Ils ne purent reprendre leur voyage que le 10 novembre, et encore n'atteignirent-ils les côtes d'Espagne qu'après avoir essuyé la plus horrible tempête, dans le golfe de Gascogne » (1).

Mais ce nom de « Saint-Julien », qui ne rappelait déjà plus la fonction de « Saint-Julien l'hospitalier », puisque les routes avaient remplacé les bateaux, fut suppléé par le vocable de « Sainte-Anne » au XVII^e S.

Sainte Anne, Titulaire de la Chapelle de Penchâteau.

Après la découverte de la statue de sainte Anne, par Nicolazie, en 1624, au champ « du Boceno », la dévotion à la mère de la Sainte-Vierge Marie se répandit dans toute la Bretagne avec une étonnante rapidité.

Les pèlerinages affluèrent à « Sainte-Anne-d'Auray » ;

(1) Chronique de l'ordre des Carmélites.

mais, longs et difficiles, ils suggérèrent aux Bretons la pensée d'établir, chacun chez soi, un autel en l'honneur de la Sainte.

Sous cette heureuse inspiration, on éleva un autel dans la petite chapelle latérale du sanctuaire de Penchâteau, bâtie à cet effet ; et là, vinrent en grand nombre les marins et tous les habitants des côtes, recommander à sainte Anne, devenue Patronne des gens de mer, leur voyage avant le départ, et déposer à ses pieds leurs actions de grâce après l'heureux retour. Là, se voyaient les *ex-voto* des naufragés : peintures, petits navires, etc...

Entre autres, nous y relevons encore aujourd'hui le tableau peint sur toile, représentant le naufrage de la « Rosalie », perdue. Capitaine Berthelot, 1788.

III

Historique de la Chapelle de Penchâteau

Cette partie de la Chapelle, que nous venons de voir consacrée au culte de sainte Anne, présente tous les caractères d'une grande antiquité.

On dut la restaurer au milieu du XVIII^e S. (en 1750) et pratiquer une fenêtre qui trahit cette époque.

La toiture du grand vaisseau est soutenue par des poutres transversales, appelées *tirants*, qui semblent indiquer la fin du style roman.

La grande fenêtre ogivale en chevet-plat est du XV^e S.

L'aspect général n'est point désagréable.

Elle était autrefois beaucoup plus longue. On le constate par l'examen du mur de façade donnant sur la place, dont la structure marque l'époque, et par la position de la petite porte latérale (XV^e S.) ouvrant sur la route. Cette ouverture devait être primitivement au milieu de la longueur totale de la Chapelle.

II

La Chapelle de Penchâteau

I

Origines de la Chapelle de Penchâteau

Les prédications de saint Clair ne demeurèrent pas stériles dans la presqu'île guérandaise.

Peu à peu le bon grain germait. En l'année 558, nous voyons un grand calvaire érigé sous saint Félix, évêque de Nantes, entre Batz et le Croisic, pour perpétuer le souvenir de nombreuses conversions accomplies à cette époque.

Ces jeunes générations conservèrent la foi; et, à mesure que s'asseyait la population, se multipliaient sur ce sol béni les démonstrations du culte catholique.

Dès l'année 854, date de la fondation de l'Abbaye de Saint-Sauveur-de-Redon, nous lisons, dans le fameux cartulaire, l'attestation d'un legs, en faveur de Guérande, par le prêtre Oremus, d'une saline qu'il possédait à Batz.

En 855, l'évêque Gislard prit possession du siège épiscopal de Guérande fondé pour ce prélat, par Salomon, Roi de Bretagne.

On a beaucoup discuté, à ce propos, sur la sainteté du Roi breton et même sur celle de Gislard, mis par les uns au nombre des Saints (1), par les autres moins estimé.

Dans ces temps reculés, les questions de juridiction

(1) Calendrier dit de la Reine de Suède.

étaient un peu confuses, et l'on regardait plus au fond qu'à la forme.

Ce qui paraît certain, c'est que pendant quarante années, ce personnage travailla ardemment à la sanctification de toutes les populations des bords de l'Océan.

Ces nouvelles couches chrétiennes étaient en grande partie composées des envahisseurs du Nord.

De ce mélange naissait entre les *autochtones* et les *hors-venus* une rivalité qui ne fut pas sans influence sur les jugements divers dont fut l'objet l'évêque Gislard.

Selon toute vraisemblance cet évêque fonda la Chapelle de Penchâteau, car déjà la population devenue plus dense réclamait les secours religieux.

Tels nous apparaissent les villages de Kehrro, de Kerantron, de Kermahé et de Guesclin, qui font aujourd'hui partie de la Paroisse du Pouliguen, et étaient alors très éloignés de toute église.

II

Patrons titulaires de la Chapelle de Penchâteau

Saint Julien.

Le Patron titulaire de cette chapelle fut longtemps saint Julien ; mais quel saint Julien ?

Feller cite trois saints Julien, Ribadeneira, cinq ; Rohrbaker, deux ; « l'Histoire des saints de Bretagne », aucun.

Saint Julien du Mans, cité par Feller et Ribadeneira, semble être le vrai titulaire de Penchâteau ; mais on suppose, sans beaucoup de preuves, du reste, qu'il remplaça saint Julien l'hospitalier, dont la fonction était de passer en bateau les piétons voyageurs de son pays.

De ce dernier saint, reconnu authentique par Vincent

M. l'abbé Hurtod, ancien curé des Pruniers, en Anjou, retiré pour raisons de santé au village de Penchâteau, dans une modeste habitation, où il recevait quelques amis, voulut faire bénéficier ses confrères des avantages de ce lieu de retraite, où il avait vécu près de quinze ans.

Il offrit sa maison de Penchâteau à Monseigneur Freppel par un acte de donation, signé le 23 juillet 1872.

M. l'abbé Grimault, secrétaire à l'Evêché d'Angers, en fut nommé supérieur et chargé de l'organiser.

Le détail fut confié aux sœurs de Ste-Marie d'Angers, appelées dans la suite à diriger une école libre au Pouliguen et depuis expulsées, au nom de la liberté, *dit-on*.

On voit encore l'essai de constructions plus grandioses portant le nom de « Saint-Maurille », et la petite chapelle que M. l'abbé Hurtod avait fait construire pour y célébrer le saint sacrifice.

Mais il fallait un plus grand espace auprès de la mer.

M^{lles} Clémenceau, très personnes pieuses, qui n'ont, nous assure-t-on, rien de commun avec le ministre, louèrent à Monseigneur Freppel cette maison qui remplissait toutes les conditions, et la maison *Saint-René* commença à fonctionner en juin 1873.

Là, Monseigneur Freppel voulut que ses prêtres, surtout ceux du corps enseignant, trouvassent, après les durs travaux de l'année scolaire un repos indispensable aux tempéraments les plus délicats.

Cet établissement, si bien en harmonie avec les exigences de notre époque de surmenage, fut chaudement agréé par Monseigneur Fournier, évêque de Nantes, quand l'évêque d'Angers lui demanda pour ses prêtres la permission d'y célébrer les saints mystères.

Bientôt Angevins et Nantais fraternisaient dans la nouvelle maison.

Entre temps, une appréciation du site de « St-René » fut donnée par l'illustre Fondateur : « La Baule aurait-il

dit, est sans doute fort agréable, avec ses sables dorés et sa mer transparente : mais, j'aime mieux la solitude un peu sauvage de « St-René » ; et puis il n'y pas de *roc en Baule*. Le mot humoristique fit fortune. Monseigneur La Mothe, l'ami joyeux de saint François de Sales, en eût dit autant.

Cette destruction d'une partie de la Chapelle remonte au temps des Huguenots, dont nous avons déjà raconté les tristes exploits. On ne saura jamais combien ils amoncelèrent de ruines dans tous les pays hantés par eux.

Apparition de la Paroisse du Pouliguen.

Après ces ravages dut avoir lieu une restauration importante, dont les documents de l'histoire ne donnent aucun indice.

Mais la Chapelle, notablement diminuée par les ravages dont nous avons parlé, devenait insuffisante pour une agglomération de population qui s'était formée peu à peu à l'extrémité de la paroisse de Batz et était composée d'éléments divers venus un peu de partout, pour y gagner leur vie. Pauvres et ignorants, ils avaient grand besoin des secours de la religion pour former une population plus morale et plus homogène.

Le 1^{er} juillet 1626, M^{sr} de Cospéan, évêque de Nantes, donne aux habitants du Pouliguen la permission de construire une Chapelle sous le vocable de saint Nicolas, évêque de Myre, honoré de tous temps comme Patron des marins (1).

Le Pouliguen commençait ses glorieuses destinées. Toutefois, sa nouvelle chapelle n'avait point encore, pas plus que celle de Sainte-Anne, à remplir les fonctions paroissiales et demeurait sous la dépendance du Prieur-Curé de Batz, pour l'accomplissement des devoirs du dimanche et des principaux actes religieux.

Sur la semaine, les plus rapprochés de Sainte-Anne de Penchâteau y continuaient de pratiquer leurs dévotions, grâce à des chapelains convenablement dotés, et cela à partir de 1629.

Nous avons été amenés, par la suite des désastres de

(1) Arch. du Pouliguen, reg. par. du XX^e S., p. 1.)

la Chapelle de Penchâteau, à parler de l'établissement d'un nouveau centre religieux au Pouliguen : mais revenons à l'administration ecclésiastique de Penchâteau depuis son origine.

IV

Administration ecclésiastique de la Chapelle de Penchâteau

Vers 1360, la Chapelle de Penchâteau fut érigée en chapellenie, c'est-à-dire pourvue de revenus, assurant l'exercice régulier du culte par la protection d'un *Patron* qui avait droit de présenter le chapelain titulaire du service religieux.

Celui-ci était chargé de faire desservir la Chapelle par des prêtres de son choix et rétribués par lui, selon les ressources dont il pouvait disposer à cet effet.

Les collateurs, autrement dit ceux qui avaient le droit d'accepter canoniquement, au nom de l'Eglise, le titulaire ou chapelain, étaient, au XVIII^e S., les membres du Chapitre de la Collégiale « noble et royale » de Guérande.

Le ou les prêtres, choisis pour chapelain, afin d'exercer les fonctions du culte, habitaient à Penchâteau une maison située à l'Est de la Chapelle et s'y rendaient par un couloir couvert qui leur en facilitait l'accès.

Voici la liste, incomplète, que nous avons recueillie en collectionnant les documents anciens :

Au XVI ^e S. :	Messire Michau.....	1580
»	Jean	1581
»	Hardehant	1599
»	René Le Bihan	1560
Au XVII ^e S. :	Jean Trouvé.....	1680
»	Jean Mahé	1696

Au XVIII ^e S. : Guillaume Calvé de	
Morinay	1767 (18 août)
» René-François Guil-	
lard	1767 (16 octobre)

V

Mobilier. — Revenus. — Pillage de la Chapelle.

En 1689, nous trouvons (Pays guérandais, p. 255) :

5 chasubles,
 1 croix d'argent,
 8 chandeliers de cuivre,
 3 aubes,
 2 nappes d'autel,
 2 calices d'argent doré,
 1 ciboire,
 10 écharpes,
 22 devants d'autel,
 9 essuie-mains.

A la date du 31 décembre 1738, on trouve au livre des comptes de la Fabrique de Batz l'énumération ci-jointe des objets qui appartenaient à la chapelle de Penchâteau :

2 calices avec leurs patènes, d'argent doré,
 1 custode d'argent doré,
 1 croix avec crucifix d'argent,
 8 chasubles de différentes couleurs, avec bourses et corporaux,
 1 petit coffret couvert en cuir,
 13 devants d'autel,
 35 nappes d'autel,
 3 aubes,
 3 essuie-mains,
 1 tour de chaire en cuir doré.

Revenus de la Chapelle de Penchâteau.

4 œillets,	saline Assérac,	cueillette de Batz.
4 œillets,	Bondez	(vendus à Bécholle, le 18 juillet 1791).
1 œillet,	saline Sivanay	(René Mouilleron, paludier).
1 —	Crois-Clos.	
1 —	Leurez.	
1 —	Sigomon	(Jean Saffré, paludier).
1 —	Sithomas	(relevant du Roi, à devoir obéissance, prières et oraisons, et en fief amorti, suivant déclaration du 24 décembre 1680, devant Moyon, notaire, par messire Jean Trouvé titulaire).
10 œillets,	saline Sithomas,	relevant du Roi.
4 —	Sibéron	(vendus au sieur Morin, le 13 juillet 1791).
1 —	Siglener	(Jean Pichon, paludier, frairie de Quéniquen).
3 —	Petit-Golainez	(frairie Congor).
8 —	Plinet.....	—
6 —	Liverna.....	—
2 —	Bernard	(frairie de Careil, relevant du Roi).

Total 47 œillets.

Pillage révolutionnaire de la Chapelle de Penchâteau.

En 1791 les insatiables brigands de la Révolution volèrent tous les objets ainsi que tous les biens immeubles que nous avons énumérés plus haut et qui constituaient les biens meubles et immeubles et revenus de la Chapelle.

On parle aussi d'une assez forte somme d'argent

confiée à certaines personnes par le Chapelain François Guillard. On a fait le silence sur la disparition de ce modeste trésor ; n'en recherchons pas trop les auteurs. Comme tous les spoliateurs d'antan et ceux d'aujourd'hui, ils ont un juge dans les cieux.

VI

Période Révolutionnaire

Avant et jusqu'à la Révolution, la Chapelle de Penchâteau resta à peu près la même, continuant à satisfaire aux besoins du Culte catholique, ce qui rend facile à comprendre le grand nombre de statues et d'emblèmes religieux, qu'on y trouve mentionnés à l'inventaire précurseur obligé de la spoliation.

On a cru à certains signes reconnaître la statue du Sacré-Cœur qui existait en 1791.

A cette époque de brigandage se rattache un épisode dont nous conservons le souvenir :

Vers 1791, le poste des canonniers (ceux-là vrais canonniers de l'état civil et non cordons-bleus comme celui de Kermahé dont nous avons parlé plus haut) n'ayant pas de bois de chauffage, l'un d'eux enleva avec l'aide de quelques camarades les statues de la Chapelle de Penchâteau et en fit du feu au corps de garde.

L'instigateur de cet acte impie fut frappé de la foudre, mais n'en mourut pas. La *population* y vit une vengeance du ciel et l'appela *brûleur de Saints*, titre que celui-ci ne regarda jamais comme une louange, car à cette appellation il s'enfuyait honteusement, avec tous les signes d'un profond remords.

VII

Après la Révolution — Reprise du Culte

La Chapelle de Penchâteau demeura assez longtemps dans le triste état où l'avait laissée le pillage de la Révolution et le culte y fut supprimé comme à peu près partout ailleurs, comme il consiste d'un acte de M. le curé Sotin, daté de 1867. Il semble même d'après cet acte qu'il attendit assez longtemps avant d'y être restauré, la Chapelle du Pouliguen était devenue paroisse en 1827, par suite des dispositions du Concordat, suffisant aux besoins du Culte.

« L'an du Seigneur 1867, dans le courant du mois
» d'août, le curé a fait placer dans la Chapelle de Saint-
» Julien de Penchâteau un autel en granit suivant le
» style de la Chapelle. Le travail s'est exécuté sous la
» direction de M. l'abbé Pellerin, vicaire. Cet autel a
» coûté 400 francs, qui ont été fournis par M. le Curé et
» quelques habitants étrangers. L'ancien autel de Saint-
» Julien avait été détruit aux mauvais jours de 1793 et
» la messe n'y avait jamais été célébrée depuis. C'est
» une réparation tardive à l'apôtre du Mans, patron de
» cette vieille Chapelle. Désormais on pourra y célébrer
» la Sainte-Messe. Cet autel n'a point été béni, vu
» l'intention où l'on était de la faire consacrer par
» Son Excellence Monseigneur Chigi, archevêque *in*
» *partibus* de Saint-Nicolas de Myre, et nonce du Saint-
» Siège à Paris. Mais il y a une pierre sacrée et un
» travail en bois que l'on peut appliquer sur la table
» de pierre.

» P. SOTIN. »

(Reg. par. du Pouliguen, XIX^e s. p. 89)

VIII

Restauration de la Chapelle Saint-Julien de Penchâteau

La Chapelle Saint-Julien de Penchâteau (messes Sainte-Anne) a été complètement restaurée en 1902. Les murs ont été repiqués à l'intérieur, la toiture refaite, soutenue par le vieux lambris à tirants, repeint lui-même. Des boiseries en chêne ont été appliquées sur les murs internes. On a construit une sacristie donnant par une porte sur le milieu de l'intérieur de la Chapelle et ayant une petite courette y attenant, entourée de mur ; un autel est dressé dans cette sacristie.

A l'extérieur de la Chapelle on a fort heureusement rendu à la lumière, une belle rosace ^{xv}^e siècle, depuis longtemps bouchée par une mauvaise maçonnerie. Tous ces travaux, s'élevant à la somme de dix mille francs, ont été payés par une personne généreuse et exécutés d'après ses ordres avec l'approbation de M. le Curé.

(Reg. par. ^{xx}^e s., p. 5.)

Abbé RADIGOIS.

LE VIEUX NANTES QUI DISPARAIT

LA RUE DU PETIT-BACCHUS

ET SES ALENTOURS

— — — — —

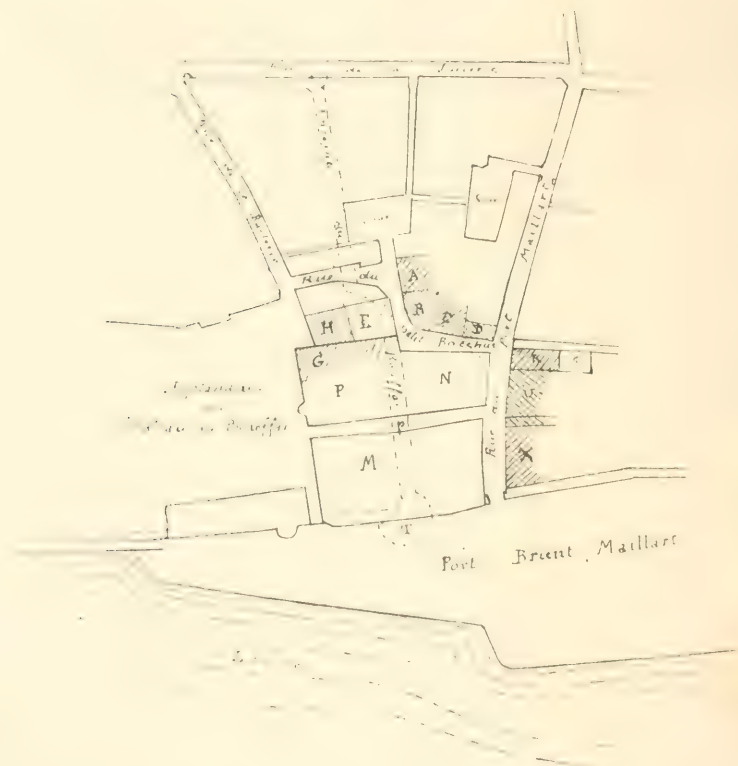
Au moyen âge, Nantes, comme toutes les villes dignes de ce nom, était entourée de murailles qui l'enserraient étroitement. Ses habitants se trouvaient donc obligés de ménager le terrain pour leurs maisons et leurs rues. Les maisons s'appuyaient, se pressaient, s'écrasaient les unes contre les autres et, afin d'augmenter les logis trop étroits, faisaient ventre sur les rues et ruelles en zig-zag. La circulation des équipages étant presque nulle dans ces temps lointains, le dédale de ces voies étroites suffisait aux piétons qui, toujours en quête d'air et de lumière, passaient la plus grande partie du jour en dehors de leurs habitations sombres et étouffantes. Ils se croisaient dans les rues et ruelles infectes, s'y interpellaient, y discutaient leurs affaires, ou, simples badauds, s'extasiaient, bouche bée, devant les pitres et bateleurs, qui, sur leurs tréteaux dressés aux carrefours, les amusaient de leurs farces ou de leurs boniments à la gloire des vertus merveilleuses de panacées de leur invention.

L'un des quartiers les plus typiques était celui du Port-Maillard en communication avec l'esplanade du Château du Bouffay par la déchirure en forme de Z majuscule de la rue du *Petit-Bacchus*.

Pour redresser cette rue au nom savoureux, dont l'allure dégingandée ressemble à celle des disciples de

son patron probablement magnifié par l'enseigne d'une de ses auberges moyenâgeuses, on a démoli récemment quatre maisons des côtés Est et Nord (A, B, C, D) et une du côté Ouest (E) dont la façade, encore debout, du rez-de-chaussée porte en gros caractères : *Restaurant du Vieux Bacchus*.

C'est à travers l'espace laissé libre par la démolition de ce dernier immeuble que la rue du Petit-Bacchus va être prolongée ; mais, pour lui permettre d'atteindre la



place du Bouffay, il sera indispensable de renverser l'antique maison située derrière celle de l'ancien restaurant. Ce vieux logis (H), qui aspect la place du Bouffay, n'est autre que la modeste maison communale élevée,

vers 1420, par les premiers échevins nantais, qui, au milieu du siècle suivant, et, bien que la Mairie ne dut être constituée qu'une dizaine d'années plus tard, ajoutèrent le grand logis contigu (G), dont nous verrons longtemps encore le soubassement en granit refouillé.

Mais, lorsque la rue aura éventré la première maison communale, liée si intimement à notre histoire locale et témoin, notamment, de l'exécution de Pontcallec et de ses compagnons et des guillotines de 1893, que restera-t-il ? Quelques menuiseries ornées d'arabesques et cartouches Renaissance et le cadre monumental de la cheminée de la salle d'armes de nos premiers échevins. Saluons donc, en passant, une dernière fois cette relique des temps anciens, victime prédestinée du progrès moderne.

Un porche ouvert à côté de cet intéressant édifice sur la rue de la Bâclerie donne accès à la rue du *Petit Bacchus* ; par sa rusticité et sa malpropreté, dans ce quartier central de la cité, il surprend l'œil du passant habitué au luxe moderne. Après l'avoir franchi, on aperçoit un grand espace libre avec quelques pans de murailles déchiquetées, reste des démolitions récentes des quatre maisons au Nord-Est du coude de la rue en zig-zag. La première (A) était en face du porche, les arceaux en anses de panier du rez-de-chaussée la dataient du dix-huitième siècle ; elle avait toute la banalité d'une vulgaire maison de rapport, sa façade joignait directement une très ancienne cour, rajeunie vers le milieu du dernier siècle, laquelle communiquait avec d'autres cours et rues, notamment avec la rue de la Juiverie, par une ruelle assez convenable, longeant une maison qui, malgré son état de délabrement, est encore l'un des plus jolis logis de cette rue si pittoresque réservée autrefois aux juifs dont elle a tiré son nom.

Les deux maisons suivantes (B et C) avaient des façades en charpenterie travaillée et décorée de mou-

lures et chanfreins particuliers au quinzième siècle. Le second de ces deux logis avait même un caractère monumental digne d'un "*archetèque et maistre maczon*" du moyen-âge, son pignon sur rue coiffant le motif central formé par un second étage rectangulaire.

Ces deux maisons appartenaient certainement à des armateurs du port fluvial. Le rez-de-chaussée, avec son grand portail, servait au dépôt des marchandises ; à côté, une petite porte ouvragée donnait accès à l'obscur escalier d'habitation, véritable casse-cou. En fait de maçonnerie, ces maisons n'avaient que les fondations et le mur à cheminée. Leurs minces parois et leurs étages surplombant présentaient le double avantage de laisser un plus vaste espace aux appartements et de moins peser sur le sol remblayé. Elles étaient très rustiques et conformes aux mœurs simples de leurs premiers habitants. Le premier étage comprenait une vaste salle à la fois cuisine, salle à manger et salon, puis la chambre de famille à plusieurs lits ; à l'étage supérieur étaient les servitudes et galetas. Lors de la démolition, les intérieurs n'offraient plus rien de la décoration primitive ; des cheminées grossières en tuf avaient remplacé les vastes manteaux des cheminées du moyen-âge. La première de ces deux maisons conservait cependant au rez-de-chaussée les montants en granit de la cheminée d'autrefois : colonnes trapues engagées au tiers et supportant les consoles à doucine sur lesquelles devait reposer le manteau disparu.

La quatrième maison (D) formait angle sur la rue du Port-Maillard. Large seulement de trois mètres, elle comprenait trois étages de chambres. Elle avait au rez-de-chaussée une salle commune sur la rue du Petit-Bacchus et une boutique sur celle du Port-Maillard. Si l'on en juge par les supports à modillons encastrés dans le mur mitoyen, les cheminées devaient avoir des façades ornées de moulurations familières à l'époque Louis XIII. Cette maison, revêtue d'ardoises à

la façon de celles en face du porche Nord de l'église Sainte-Croix, abritait sans doute l'auberge du *Petit Bacchus*.

La situation de cette auberge devait en faire un séjour recherché par les charretiers dont les chevaux pouvaient reposer à l'autre angle de la rue dans le bâtiment N appelé « *la petite écurie* » par opposition à « *la grande écurie* (P) » ou « *maison des palefroys* » du Bouffay qui lui était adossée. *A la suite de ces deux écuries* se trouvait « *la vieille Monnaie* (M) » dont le bruit des marteaux rythmait le chant des mariniers. Un petit pont couvert franchissait une douve et accédait à une vieille poterne de l'esplanade du Bouffay (P) défendue par la tour d'angle (T) qui servit d'arsenal à la ville, du quatorzième au seizième siècle, et prit le nom de « *Tour des engins* ». En 1549, cet ensemble de constructions fut démoli et la douve comblée, pour bâtir le vaste hôtel des monnaies qui fonctionna jusqu'à la Révolution.

De l'autre côté de la rue du Port-Maillard, la rue Lambert, autrefois appelée ruelle *Brandouille*, ruelle des *Jacobins*; continue à l'Est, en ligne tortueuse, la rue du Petit Bacchus, pour aboutir (après avoir passé sous une galerie qui mettait jadis en communication deux propriétés) à la rue Dubois par une sortie large seulement de 0^m 70.

Cette ruelle vient d'être élargie du côté de la rue du Port-Maillard, en face de celle du Petit-Bacchus, par la démolition de plusieurs maisons (R S U X) au Sud de cette ruelle. La maison (R), à l'angle de la ruelle Lambert et de la rue du Port-Maillard, était une maison très étroite, mais à cinq étages, qui remontait au premier Empire; elle semblait d'autant plus banale qu'elle était accolée, sur la rue Lambert, à une mesure du seizième siècle (S), d'un aspect fort pittoresque avec ses charpentes à croisillons et, sur la rue du Port-Maillard, à un logis (U) remarquable par deux grandes

lucarnes à frontons sculptés de l'époque Louis XIII. Joignant cette dernière maison, sur la rue du Port-Maillard, en existait une autre (X), en charpente, à pignon, que son état de vétusté rendait dangereuse et dont la démolition a eu pour effet de remettre au jour le mur d'enceinte du port. C'est en face de cette maison que le voyer Fournier trouva, vers 1798, les célèbres colonnes en granit dont il composa le temple que Guépin fit graver pour son *Histoire de Nantes*, temple imaginaire qui aurait été bien mal placé sur cette grève marécageuse et dont les colonnes étaient simplement des bornes d'attaches du quai romain.

Ces souvenirs du passé sont bons à recueillir et à évoquer, ils disparaissent de jour en jour, bientôt ils n'existeront plus que dans la mémoire ou l'image ; les villes changent sans cesse de physionomie, les chemins tortueux deviennent droits suivant la prophétie de l'Evangile ; les édifices, comme leurs habitants, naissent, grandissent et disparaissent à la différence, cependant, qu'ils sont remplacés par d'autres plus parfaits, tandis que les hommes d'aujourd'hui ne valent pas mieux que leurs ancêtres, justifiant cette pensée que l'on trouve dans les anciennes éditions de Pascal : « Les inventions des hommes vont en se perfectionnant de siècle en siècle, la bonté et la malice du monde, en général, reste la même ». Si le moyen-âge avait ses truands et ses ribaudes, notre époque a ses apaches et leurs dignes acolytes au casque d'ébène ou d'or.

Jules FURRET et Dominique CAILLÉ.

Mars 1907.

La Psalette de la Cathédrale de Nantes

Sa fondation par l'évêque Henri le Barbu

(1413)

L'Eglise, dans ses cantiques, a toujours aimé mêler aux voix graves des chantres les voix éclatantes des enfants : ces voix qui, se détachant de la masse majestueuse du chœur, la soulèvent de la terre et la rapprochent du ciel, comme les flèches de nos cathédrales se détachent avec légèreté de leur masse imposante, comme les pics de nos montagnes en dominent les chaînes et percent les nues.

Elle a recueilli l'invitation du Psalmiste : *Laudate, pueri, Dominum*, enfants, louez le Seigneur : elle se souvient que ces enfants, si aimés de son Fondateur, s'empressaient sur ses pas à ses entrées triomphantes, et qu'ils étaient les plus enthousiastes à faire retentir à ses oreilles un pieux hosanna :

Cui puerile decus prompsit hosanna pium

Autrefois, dans les écoles épiscopales ou monastiques, le chant faisait partie du programme général d'enseignement. Mais ce programme, assez étendu par ailleurs, ne permettait pas de donner à la musique toute l'importance réclamée par les offices des cathédrales. On songea à créer des institutions spéciales dans lesquelles des enfants, choisis à cause de la beauté de leur voix, apprendraient, avant tout, les principes de l'art musical, pour le service de l'église et le plus grand éclat des cérémonies religieuses.

A l'époque où l'on savait approprier les noms aux

choses, on désignait ces institutions sous le nom de *Psallettes*, du latin *Psallere*, chanter. Aujourd'hui, on trouve ce mot un peu vieillot, et on lui substitue celui de *maîtrise* que l'on trouve plus distingué.

Le mot de *maîtrise* s'applique à bien des choses et fait trop penser à celui de *jurandes*. Par l'idée première qu'il évoque, il ne nous semble guère fait pour une institution à l'usage de bambins de six à douze ans.

L'ancien nom de *Psalette* rappelait mieux le but fondamental de l'institution, et la désignait exclusivement. Quand, simplement parce qu'elle est vieille, on remplace une chose qui, malgré sa vieillesse, peut toujours durer et servir, il faudrait au moins la remplacer par quelque chose de meilleur. C'est rester dans la bonne archéologie, et aussi dans le bon sens, que de réclamer quelquefois en faveur non seulement des vieilles choses, mais encore des vieux mots.

Dans ces antiques *Psallettes*, grâce à des fondations faites en leur faveur, des enfants tirés de diverses conditions étaient logés, nourris, entretenus de linge et de vêtements, soignés, instruits dans les sciences alors nécessaires, et élevés depuis l'âge de six ans jusqu'au moment où leur voix venait à muer; et le tout, gratuitement, aux frais, non de l'Etat ni des contribuables, mais des moines, des Chapitres, des évêques, en un mot, du clergé.

L'étude de ces institutions présente un double intérêt. A une époque où l'on se passionne justement pour les Beaux-Arts, et pour tout ce qui touche à leur histoire, on se reporte avec curiosité à ces berceaux lointains de nos *conservatoires* modernes; ces écoles où l'on ne se bornait pas à donner à tous les élèves des leçons de musique vocale, mais où l'on leur apprenait encore, quand ils en avaient le goût et les aptitudes, à jouer des divers instruments à la mode: tels que l'orgue, l'épinette, le manicordion, le serpent, le violon.

Pour d'autres qui, ne voyant dans les instruments de

musique que des instruments de supplice, les voudraient condamnés au silence, eux et leur histoire, mais qui, d'un autre côté, s'intéressent vivement à tout ce qui concerne l'enseignement et l'éducation de l'enfance, ils pourront étudier, dans l'histoire d'une Psallete, le fonctionnement d'un pensionnat plusieurs fois séculaire.

Les documents que nous avons pu recueillir sur la Psallete de Nantes, qui était le plus ancien de nos pensionnats nantais, nous permettent de reconstituer la vie de l'enfant au collège, de le suivre, pas à pas, du matin jusqu'au soir, à la cathédrale, en classe, au réfectoire, à l'infirmerie, dans ses récompenses, dans ses congés, dans ses jeux, et jusque dans ses escapades, ainsi que dans leur châtiment.

Ces documents nous semblent complètement inédits. L'histoire de la Psallete de Nantes a pourtant attiré l'attention de quelques auteurs, parmi lesquels nous citerons plus particulièrement MM. Ch. Marionneau et Camille Mellinet. Tous les deux ont consulté quelques registres des délibérations capitulaires. Mellinet, qui était en grande relation avec M. le chanoine Gély, maître des cérémonies de la cathédrale, a profité, pour la composition de son ouvrage *La musique à Nantes* (1), des notes et des indications que celui-ci avait bien voulu lui donner.

Mais, dans ces recherches, faites par les uns et les autres, on s'est arrêté à l'époque où la lecture des documents devient un peu plus difficile. Les renseignements donnés jusqu'ici sur la Psallete, assez abondants pour le XVIII^e siècle, se raréfient de plus en plus à partir du milieu du XVII^e. Au delà, ignorance et inexactitude; si bien que, dans les articles des journaux parus lors de la

(1) *La musique à Nantes* vient d'être traitée d'une façon plus magistrale par M. Lionel de la Laurencie dans l'ouvrage *L'Académie de musique et le Concert de Nantes à l'Hôtel de la Bourse (1727-1767)*, Paris, 1906.

suppression récente de la Psallette de la cathédrale de Nantes (1), on a pu, en remettant ces renseignements en œuvre, ne donner qu'une idée fort incomplète de ce qu'avait été cette institution dans le passé.

Nous n'avons pas l'intention d'entreprendre une histoire complète de la Psallette de Nantes : nous voulons simplement fournir quelques documents pour cette histoire : on y verra une nouvelle preuve du vif intérêt que l'Eglise, soit par ses évêques, soit par ses Chapitres, a toujours témoigné pour le développement de la musique et des beaux-arts et pour l'éducation des enfants.

La fondation de la Psallette fut faite par Henri le Barbu, évêque de Nantes de 1405 à 1419. Ce prélat acheta la première maison qui servit à cette institution. Cette maison était appelée autrefois l'*ancienne Psallette*, pour la distinguer de la nouvelle Psallette, construite en 1680, et qui existe encore au sud de la cathédrale, dans le couloir qui conduit à la porte latérale située près du tombeau des Carmes.

L'ancienne Psallette se trouvait sur la place Saint-Pierre. Elle fut démolie en 1677, pour faire place à la maison aux Cariatides, bien connue au moment de sa démolition sous le nom de *maison du Chapitre*. Les armes d'Henri le Barbu, sculptées ou peintes dans plusieurs endroits de la maison, rappelaient à tous, jusqu'à la fin du xvii^e siècle, le souvenir de sa fondation (2).

(1) Cette suppression vient d'être faite par suite de la confiscation, par l'Etat, des ressources que les catholiques lui avaient confiées pour assurer les besoins de leur culte.

(2) « Item a payé à Cornillé Desgans, pour avoir paint les armes du fondateur de lad. Psallette qui sont sur la grande porte d'icelle. XX s. »

« Item pour avoir faict faire deux vitres de verre blanch, avecques deux escussons des armes de l'evesche Barbu,

Henri le Barbu songea aussi à doter notre ville d'une institution plus importante. C'est à lui que l'on doit le premier essai de la fondation de l'Université de Nantes. Il obtint, en 1414, du pape Jean XXIII, les bulles de cette fondation qu'il vit confirmer, en 1418, par Martin V. Mais ces bulles restèrent alors sans effet, et Nantes dut attendre son Université jusqu'en 1460.

L'évêque de Nantes fut plus heureux dans la fondation de la Psallette. Cette institution commença à fonctionner dès son vivant, pour vivre et d'une façon toujours florissante, grâce aux soins de ses successeurs et du Chapitre, jusqu'à la Révolution.

L'abbé Travers a bien attribué l'institution de la Psallette à Henri le Barbu (1); mais il a omis de donner la date de cette fondation. L'acte qui la renferme a été passé au Chapitre de Nantes le 4 janvier 1412, vieux style, et, par conséquent, 1413, style nouveau.

Cet acte est trop long pour que nous le traduisions ici dans son entier (2), bornons-nous à en donner les principales parties.

Après avoir longuement rappelé tous les biens dont Dieu a comblé l'homme lors de la Création et lors de la Rédemption (3), le prélat rapporte que, en échange de

avecques une vitre vis-à-vis du degré, garnie desd. armes, a poyé à Pierre de la Chasse..... LXX s.

« Item pour la reparation desd. vitres à Yves Collart, vitrier..... XXXI s. »

(Compte de P. Yeuzenou, administrateur de la Psallette, 1505-1507. Arch. du Chap. A 15).

(1) Abbé TRAVERS. — *Histoire de Nantes*, t. I, p. 544.

(2) Nous donnons notre traduction d'après une copie de la fondation de la Psallette, faite par Gabriel Texier, scribe du Chapitre, mort le 6 juillet 1776. Cette copie se trouve aux Archives du Chapitre, A 15.

(3) Laissant de côté toutes ces généralités très édifiantes, nous nous bornerons à traduire ce qui regarde spécialement

ses bienfaits, Dieu ne demande à l'homme que des louanges. Puis, il cite une foule de passages par lesquels l'Écriture Sainte, et particulièrement le Psalmiste, invite toutes les créatures à chanter la gloire du Seigneur. Il propose l'exemple de David, *ce secrétaire de Dieu*, qui a chanté et fait chanter par les lévites les louanges divines, qui les a fait accompagner de toutes sortes d'instruments et les a accompagnées lui-même de sa cithare, et en vient enfin à montrer combien la musique remplit les âmes d'une joie spirituelle.

notre Psalette. Afin, cependant, de donner au lecteur une idée de ce début, nous croyons devoir en publier une partie :

Universis presentes litteras inspecturis vel audituris, Henricus, permissione divina, Nannetensis episcopus, salutem in Domini sempiternam, et presentium seriem perpetue memorie commendare.

Æternus rerum Conditor, et ipsarum subsistentie Conservator qui cum sempiternæ dispositionis effectum mundialem machinam cum contentis speciebus innumeris sub duplicis substantiæ natura (?) constitutis artificio mirabili fabricaret, humanam creaturam, cujus auxilio vel ministerio non egebat, de sua ineffabili bonitate, de limo terræ formare, celestique flatu ad suam decoram imaginem et similitudinem dignatus est in vitalem substantiam animare, dignitatem quâ precelleret, et potestatem, quâ cunctis animantibus imperaret eidemtribuando...

L'acte se termine ainsi :

... Cum nonobstantiis et clausulis oportunis. Datum et actum in Capitulo nostræ prædictæ ecclesiæ, horâ capitulari, die quarta mensis januarii, anno Domini millesimo quadringentesimo duodecimo indictione sexta more Gallicano, pontificatus sanctissimi in Christo Patris et Domini Domini Johannis divina | } papæ vicesimi tertii anno tertio. Ita signatum : Jo. Parvi, de mandato prædicti Dni Episcopi transi. L. Blancheti, de mandato supradictorum Dnorum decani et Capituli, transi au bas de l'acte, suivant l'observation du copiste, étaient appendus deux sceaux : Ces sceaux, sur lesquels il ne donne aucune autre indication, étaient ceux de l'évêque et du Chapitre.

« Certes, continue-t-il, sans habileté dans l'art musical, aucun chant ne peut être beau ni agréable, et cette habileté ne peut exister sans un enseignement qui suppose des sujets capables d'être enseignés et un maître, sans lesquels, à moins d'un miracle, on ne peut avoir connaissance d'un art ou d'une science.

» Aussi, dans les églises, et surtout dans celles de France, une louable coutume s'est-elle répandue de retenir des maîtres par des gages, pour toujours, afin de pénétrer les enfants, dès leur bas-âge, de la connaissance de la musique, des sciences élémentaires ou des arts, afin qu'ils se développent par l'exercice et l'enseignement, et que, continuellement, on trouve, parmi eux, des ministres suffisants et capables pour chanter le divin office d'après les règlements des saints Pères, avec une agréable modulation.

» Pour nous, nous considérons qu'une société d'enfants est la portion, pour ainsi dire, la plus belle et la plus florissante de l'Eglise, car le Prophète a dit au Seigneur : « C'est de la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle que vous tirez votre louange la plus parfaite » ; parole par laquelle le Christ a confondu les Pharisiens qui reprochaient aux enfants de le louer : le Christ qui, voyant avec indignation ses disciples empêcher les enfants de s'approcher de lui, a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux leur appartient. »

» Dans cette considération, nous voulons, pour la louange et la gloire de Dieu, établir cette louable coutume dans notre dite église, dans laquelle, jusqu'ici, nous n'avons rien trouvé d'institué efficacement pour l'instruction ou l'entretien des enfants. Nous voulons que, désormais, il y ait dans cette église une société d'enfants qui, formés salutairement sous l'enseignement d'un maître dans la musique, dans les sciences élémentaires, dans les arts et dans les bonnes mœurs, soient, dans la succession des temps, consacrés au service

divin en usage dans les autres églises notables, et entretenus infailliblement à jamais, grâce à des rentes certaines assignées à cet effet.

» Ainsi, donc, à la gloire et à l'honneur de la bienheureuse Trinité, de la glorieuse Vierge Marie, et de toute la Cour céleste, en conséquence de la délibération et du consentement de notre dit Chapitre, nous fondons, instituons et créons, par la teneur des présentes, la dite société de six enfants et de deux maîtres ; et pour que la stabilité de cette institution soit fortifiée d'autant plus solidement qu'elle aura été réglée par des statuts et des ordonnances plus salutaires, nous avons, pour cela, décrété de faire, et faisons les constitutions et ordonnances suivantes :

» En premier lieu, nous établissons, et d'une manière irréfragable, que les dits enfants, étant toujours au moins au nombre susdit de six, et que les deux maîtres, dont l'un enseignera aux enfants la musique et l'autre la grammaire et les autres sciences élémentaires, demeurent dans la même maison et mangent dans le même lieu en commun, à moins que l'un d'eux, pour maladie ou autre cause jugée raisonnable au sentiment du maître principal, n'ait obtenu de lui la permission de manger ailleurs. De même, lesdits deux maîtres devront être actuellement prêtres avant d'être pris pour un enseignement de ce genre ; si, du moins, on peut en trouver facilement de bons et de suffisants qui soient engagés dans le sacerdoce. Autrement, vu la nécessité et pour suppléer à ce manque de sujets, on pourra prendre, pour l'enseignement de la musique, quelqu'un qui n'est pas prêtre, pourvu qu'il soit recommandable par sa science et ses mœurs, et qu'ils soient tous les deux d'une réputation excellente et intègre, d'une vie louable, d'une conversation honnête ; de sorte que, sous eux, tant par leur science que par leurs exemples, les enfants profitent non seulement sous le rapport de la science, mais aussi sous celui des mœurs et de la vie :

afin de décorer l'église non seulement par les modulations de leurs voix, mais encore par la beauté remarquable de leurs mœurs, au lieu de la déshonorer par des mœurs inconvenantes.

» De même, le plus discret et le plus sage de ces maîtres, surtout celui sous la discipline duquel les enfants paraîtront le plus vraisemblablement devoir profiter sous le rapport des mœurs, aura le soin de ces enfants, l'administration et la disposition de toute la maison et des choses qui la concernent ; il sera le proviseur, le procureur de la société, tant pour les recettes et pour ses autres affaires que pour les procès ; il pourra établir et créer, en toute puissance, pour la dite société, comme pour ses affaires et causes personnelles, des receveurs, des procureurs et autres officiers nécessaires ; il pourra révoquer, toutes les fois et quand il le trouvera utile, ceux qu'il aura institués, pourvu cependant qu'il fasse tout avec le consentement et du conseil de ceux qui auront été députés à la garde des titres et de l'argent de cette société, et dont il sera question plus bas, et qu'il porte, sur-le-champ, toutes les sommes qu'il aura reçues pour ladite société, au coffre dont il est question plus bas, afin qu'elles y soient conservées fidèlement. Nous lui donnons plein pouvoir et mandat spécial pour faire toutes ces choses et chacune d'elles, de cette façon, et non autrement, avec toutes leurs circonstances, dépendances et choses connexes.

» De même, lesdits maîtres, et surtout celui qui aura le principal soin et la discipline de la maison, formeront ces enfants suivant la loi ou règle renfermée dans nos autres lettres (1), dont nous voulons que

(1) Nous n'avons pu retrouver ces lettres qui renfermaient des conseils aux maîtres sur l'éducation de l'enfance. Nous ne croyons pas, en effet, qu'il s'agisse ici du *Règlement de la Psalette*, règlement anonyme, et modifié à certaines époques, et dont nous publierons le texte ailleurs.

lesdits maîtres aient toujours auprès d'eux, regardent souvent, lisent et étudient une copie, afin qu'ils connaissent plus convenablement de quelles mœurs, de quelle doctrine doivent être pénétrés, dès leur enfance, des jeunes gens destinés au service divin, et aussi quels doivent être des maîtres auxquels on confie la formation de tels enfants.

» De même, nul ne sera élu ni admis pour un enseignement de ce genre, à moins de suffisance, et à moins qu'il ne soit habile dans la science pour laquelle on doit l'élire : par exemple, celui qui sera élu pour enseigner les sciences élémentaires, sera bon grammairien et logicien, et saura même le plain-chant ; et l'autre devra être un parfait musicien, tant en principe qu'en pratique, et avoir une voix douce et mélodieuse, en accord, autant que le permet la différence des âges, avec celles des enfants.

» De même, chaque maître, au jour de sa réception, jurera de se comporter bien et fidèlement dans l'instruction des enfants, dans l'administration et dans la dispensation des objets qui lui seront confiés, d'en préparer et d'en rendre compte et raison, etc., quand il en sera requis ; de n'engager ou de ne laisser engager aucun enfant à s'en aller ou à se retirer ailleurs, à moins qu'il ne mérite d'être chassé pour une faute. Bien plus, il l'encouragera au contraire, selon son pouvoir, et s'il ne peut l'amener à l'obéissance et que l'enfant persiste dans sa volonté de s'en aller, il l'en empêchera, s'il le peut ; et, en attendant, aussitôt qu'il connaîtra son intention, il la dévoilera à l'évêque ou au Chapitre ; il fera la même chose, si quelque enfant est d'un caractère tellement difficile qu'il ne peut le corriger.

» De même, chaque maître jurera qu'il ne conduira, ne laissera conduire par d'autres ou aller d'eux-mêmes les dits enfants ou quelqu'un d'entre eux, sans la permission spéciale de l'évêque ou du Chapitre, dans aucune autre maison ou lieu, si ce n'est à la demeure de

l'évêque ou d'un dignitaire de la Cathédrale, ou d'un chanoine dans la maturité de l'âge et de la raison ; et même alors, ils n'iront pas sans être accompagnés d'un de leurs maîtres. S'il arrivait qu'un de ces maîtres vint à manquer à son serment prêté sur ce point, les chanoines ou ceux qui seront députés pour la garde des fonds de cette institution, puniront chaque fois le transgresseur de la partie de ses gages qu'il aurait à gagner ce jour ; et si, après avoir été souvent puni, il reste incorrigible, on le renverra.

» De même, lesdits enfants seront choisis et pris dans un âge tendre, doués d'un esprit de crainte, de pudeur, de discipline et de modestie, et autant que le jugement des hommes peut s'exercer sur ce point, enclins à la douceur et aux mœurs honnêtes, habiles à apprendre la musique et à embellir l'église autant par l'agrément de leur voix que par la décence de leurs qualités corporelles. Ils ne devront avoir aucune difformité corporelle monstrueuse, à moins, cependant, qu'il ne s'en présente d'une capacité si remarquable que, à cause de cette capacité, on doive tolérer cette difformité.

» De même, aucun enfant ne sera admis dans ce nombre, à moins qu'il n'ait l'intention de servir l'église, nous et nos successeurs ; et que ses parents et ses amis, s'il en a, le cautionnent et jurent qu'ils ne le rappelleront et ne le détourneront jamais du service de l'église ou bien du nôtre et de celui de nos successeurs ; qu'ils ne l'en feront ou laisseront ni rappeler, ni détourner, mais plutôt l'en empêcheront de tout leur pouvoir.

» De même, lesdits enfants feront partie dudit nombre tant que durera leur voix d'enfant, à moins qu'on ne doive, avec raison, les écarter de leur compagnie à cause de leur ignorance ou de leur démerite. Quand leur voix commencera à muer, si on les trouve propres au service de l'église, on les prendra aussitôt pour bacheliers ; et, à leur place, on en mettra d'autres pour

compléter ce nombre d'enfants : on ne prendra pas d'autres bacheliers pour le service de l'église, si ce n'est de ce nombre, tant qu'on y en trouvera de capables et de convenables en science et en mœurs.

» De même, s'il arrive qu'un adolescent, dont la malice remplace l'âge, soit, à cause de sa capacité, admis au costume et aux autres dépenses avec les autres, dans ce nombre ou en plus, il jurera, à son entrée, de ne jamais se retirer sans la permission de l'évêque et du Chapitre. S'il ne veut pas faire ce serment, on ne le recevra pas, mais on le repoussera aussitôt de la compagnie des autres.

» De même, lesdits maîtres et enfants assisteront dans l'église, aux heures auxquelles ont l'habitude d'assister, et y serviront, comme ont coutume d'y servir les autres enfants et leurs maîtres dans les illustres églises de France. De plus, ils seront spécialement tenus aux obligations suivantes : ils chanteront solennellement une messe de *tous les saints* tous les jours à l'heure de la première sonnerie, messe que célébreront alternativement les deux maîtres, s'ils sont prêtres, et en état de célébrer : chacun d'eux aura, chaque jour qu'il célébrera la messe, deux sous et six deniers tournois. Si l'un des deux est seul à être prêtre, il aura seul la charge de procurer ladite messe par lui ou par un autre chapelain capable ; et pour supporter cette charge, il aura, de la bourse de ladite société, en dehors de ses gages et avantages, la somme de 45 l. chaque année, payable par moitié aux fêtes de Noël et de saint Jean-Baptiste.

» Dans cette messe, on dira toujours pour nous, de notre vivant, l'oraison : *Adesto, Domine, supplicationibus nostris et iter et actus famuli tui*, etc, et après notre décès : *Deus qui inter apostolicos sacerdotes*. Quiconque célébrera cette messe fera aussi des prières spéciales pour nous, pour nos parents, les membres de notre famille, nos bienfaiteurs et amis au dernier *memento* du canon

de la messe, et de notre vivant, pour nous, au premier *memento*.

» De même, après ladite messe, maîtres et enfants chanteront ensemble, pour nous, sur notre tombe, l'antienne *Subvenite*, avec le psaume *De profundis* et les versets habituels, l'oraison *Deus qui inter apostolicos sacerdotes*, et *Fidelium*, et au commencement de la sonnerie de none, maîtres et enfants viendront ensemble à l'église et diront sur notre dite tombe les sept psaumes de la Pénitence, avec les litanies et les oraisons susdites, et de, notre vivant, à la place de ces oraisons : *Deus cui proprium est... Adesto... Deus qui corda... Deus veniæ* et *Fidelium*. Ils mesureront l'espace de temps de telle façon qu'il leur soit seulement suffisant pour dire ces oraisons, à partir de l'heure où ils entreront à l'église jusqu'au commencement des vêpres, de sorte qu'ils n'aient pas lieu de vagabonder ni de revenir à la maison avant les vêpres.

» Ils diront aussi tous les samedis après vêpres, un motet ou une antienne avec les versets et la collecte de la sainte Vierge qu'ils chanteront doucement devant son image. Ils diront tout ce qui précède avec dévotion, et avec une prononciation lente, sans aucun signe de légèreté ou de dissipation, afin que leurs prières et leurs louanges puissent être plus agréables à Dieu et aux hommes.

» Pour entretenir ladite société et maison de vivres, de vêtements et d'autres choses nécessaires, nous lui donnons et concédons les rentes qui suivent, à savoir : 75 l. de rente annuelle et perpétuelle que nous doit, en notre nom propre, Jean de Montgermont, damoiseau, sous l'hypothèque et l'obligation de tous ses biens meubles et immeubles quelconques. De même, 22 l. 10 s. de rente annuelle que nous doivent, en notre nom propre, le sieur Pierre du Moulin, chevalier, et Eudes Guiole, damoiseau, qui, tant collectivement qu'en particulier, nous ont obligé, comme il appert par leurs

lettres, au paiement annuel de lad. somme de 22 l. et 10 s., tous leurs biens tant meubles qu'immeubles.

» De même, 78 l. de rente annuelle que nous doit, ainsi qu'à notre mense épiscopale, le sire de Rais (1), par suite d'un arrangement fait récemment entre lui et nous, sur et pour certaines sommes d'argent, que certains de ses prédécesseurs ont reçues de nos prédécesseurs depuis longtemps. Comme il en restait à payer une certaine somme, il a engagé, pour le paiement de lad. somme de 78 l. de rente, ses châtelainies de Pornic, de Vue et tous ses biens héréditaires.

» De même, 24 l. de rente ou de pension annuelle que le seigneur de Montrelais doit à notre dite mense sur tous ses biens. Toutes ces rentes qui nous sont dues, comme il a été dit, sont exposées plus pleinement dans les actes composés à leur sujet et sur chacun d'eux.

» Nous transférons dès maintenant à ladite Société, du consentement de notre dit Chapitre, le domaine total et la propriété de tous ces revenus et de chacun d'eux, ainsi que de leurs arrérages dus depuis les temps anciens, et nous les mettons en leur possession par les présentes, sous telle condition que, si lesdits sire de Rais, Jean de Montgermont, Pierre du Moulin, Guiole et le seigneur de Montrelais, ou l'un ou plusieurs d'entre eux, ou leurs héritiers ou quelques-uns d'entre eux, voulaient retirer ou acquitter lesdits revenus en tout ou en partie, en restituant le prix de leur vente, toutes les sommes ainsi restituées, et chacune d'elles, resteront dans la possession et le domaine de lad. Société pour l'acquisition d'autres revenus.

(1) Guy de Laval, sire de Rais († 1415), père de Gilles de Rais. Il semble qu'il s'agit ici de la rente vendue, en 1289, à Durand, évêque de Nantes, par Gérard Chabot, sire de Rais : rente qui, en 1357, avait déjà fait l'objet d'une convention entre l'évêque Robert Paynel et Gérard Chabot, fils du précédent (Travers, *Hist. de Nantes*, t. I, p. 433).

» Nous donnons aussi et nous concédons à la même Société 100 livres tournois à percevoir chaque année, à perpétuité par ceux qui seront désignés pour la garde de ces sommes, aux fêtes de la Nativité du Seigneur et de saint Jean-Baptiste, par moitié, sur les amendes exigibles sur les délinquants, dans notre diocèse, par les mains du promoteur de notre office, ou par les mains de celui qui aura été délégué pour recevoir ces amendes par nous ou nos successeurs.

» Si, par hasard, le total de ces amendes ne suffisait pas chaque année au paiement intégral de ces cent livres, ce qui en manquera sera pris sur les revenus du sceau de notre officialité. »

Puis, le prélat ordonne que l'argent de la Société et ses titres soient conservés dans un coffre très fort, placé dans l'église et muni de quatre serrures dont les clefs seront gardées par l'administrateur, l'official et deux chanoines ou chapelains notables désignés par l'évêque, du consentement du Chapitre, et résidant dans la ville : coffre que l'on n'ouvrira qu'en présence de trois au moins de ces délégués.

Aux règles sur l'emploi de ces sommes, sur leur conversion en rente, sur leur distribution, succèdent des avis à l'administrateur ou plutôt à l'économe, pour l'alimentation de la maison.

Ainsi « cet administrateur devra chaque année, par l'avis de ces délégués, ou de deux d'entre eux, faire ses provisions ^{en temps opportun}, selon la qualité des saisons tant en vivres qu'en autres choses nécessaires à lad. société, et dont les administrateurs prévoyants ont coutume de faire provision. Dans la conservation fidèle et dans la dispensation modérée de ces provisions et autres choses, il se montrera soucieux d'une si grande diligence que, à cause de son intelligente et fidèle administration, on le proclame, à sa louange, un dispensateur prévoyant, et on le trouve tel, que, pour cette

direction prévoyante et utile, il mérite d'être récompensé.

» Si, grâce à cette prudence d'administration, à l'abondance des vivres et d'autres objets, à la modicité des prix ou, par ailleurs, il reste quelque chose de ces revenus ou de ces rentes qui n'ait point été dépensé, il mettra ce superflu dans ledit coffre pour le conserver avec le reste de l'argent et le convertir en rentes ou l'employer à d'autres usages nécessaires à ladite société. »

Le prélat affecte ensuite à sa fondation la moitié des biens meubles qui peuvent lui échoir à lui ou à ses successeurs, par suite de la mort des clercs qui meurent sans avoir disposé de leurs biens pendant leur vie, de la mort des personnes qui, dans tout son territoire, meurent sans laisser d'héritiers, et de la succession des bâtards. Il se réserve, pour lui et ses successeurs, la faculté de reprendre, pour les rattacher à la mense épiscopale, les biens qu'il donne à la Psallette, mais avec l'obligation de les remplacer par d'autres qui, au jugement de leur conscience, leur soient réellement équivalents. Toutefois, il exclut de cette dernière disposition le casuel qui peut échoir des dites successions, parce qu'il est rare, et qu'il doit, quand il arrive, être converti en pieux usages. Aussi ne pourra-t-on jamais l'enlever à lad. Société, mais plutôt, il lui sera attaché à jamais.

A cette attribution de ressources succède l'article qui détermine le costume des enfants :

« De même, tant maîtres qu'enfants auront, chaque année, deux paires ou deux livrées de vêtement de drap bleu ou de couleur bleue, et non pas de n'importe quelle autre couleur : à savoir, à Pâques, ils auront des vêtements simples, et à la Toussaint, des vêtements avec une fourrure de peau d'agneaux blancs. Les vêtements des enfants seront faits sur la forme ou modèle des vêtements de l'église de Chartres ou de ceux du Palais

de Paris (1), sans changement ou différence quelconque quant à la forme ; ils auront aussi des chapes noires et des surplis pour l'église, dans les temps opportuns.

» De même, le principal maître aura, chaque année, pour gages, sur la bourse commune de lad. Société trente livres, et l'autre, vingt livres, sans compter la somme allouée pour la peine de dire la messe, à la célébration de laquelle pourvoira celui des maîtres qui sera prêtre, et pour laquelle il recevra l'honoraire fixé pour le célébrant ; outre cela, ils auront leurs vêtements, leurs dépenses, leur logement, leur mobilier ainsi que les distributions, qu'ils auront selon qu'ils les gagneront à l'église.

» De même, le dit principal maître aura les fruits, les rentes et revenus de la chapellenie fondée à l'autel Saint-Yves, dans notre église de Nantes, chapellenie que tenait naguère Jean Rabouin, prêtre, et que, par suite de la délibération et du consentement de notre Chapitre, nous avons donnée, incorporée et unie, donnons, incorporons et unissons à ladite Société, avec tous ses droits et toutes ses dépendances, voulant et ordonnant que ce maître principal lui-même desserve cette chapellenie, en perçoive les fruits, rentes et revenus, qu'il en jouisse pleinement, aussi longtemps qu'il sera maître principal de ladite Société, qu'il fera dûment le service de cette chapellenie, ou en assurera le service.

» Cependant, s'il s'y présente un avantage, ladite chapellenie pourra être changée avec une autre dont le dit maître principal fera le service et touchera les fruits de la même manière.

» De même, l'élection et l'institution tant des maîtres que des enfants ainsi que leur destitution, s'il en est

(1) Il s'agit ici de la Sainte Chapelle qui avait un Chapitre et une Psallette. La Psallette de Chartres a été étudiée par M. l'abbé Clerval dans son ouvrage intitulé : *L'ancienne maîtrise de Notre-Dame de Chartres*.

besoin, nous appartiendra de notre vivant ; et après notre décès, elle appartiendra à nos successeurs et au Chapitre ou, à sa majeure et plus saine partie, en commun. Aucun enfant, aucun maître ne sera élu ou constitué par prière, argent ou faveur, mais seulement, relativement aux maîtres, à raison de leur capacité, et relativement aux enfants, à raison de leur habileté, de leurs bonnes dispositions à faire des progrès et à embellir l'église, sans tenir compte de toute autre cause ou faveur.

» De même, dans le choix des enfants, nous voulons qu'on tienne compte de la considération suivante : on ne devra pas refuser, pour compléter ledit nombre, sous prétexte de pauvreté, un enfant capable et bien disposé à faire des progrès et à décorer l'église. Bien plus, si ses parents sont d'une si grande pauvreté qu'ils ne peuvent le fournir de vêtements de lin, ni des autres choses qui lui sont nécessaires en dehors des vêtements de dessus en laine dont il est fourni sur la bourse de la Société, comme on l'a déjà dit, nous voulons, par la miséricorde de Dieu, qu'on le fournisse même de ces vêtements, sur la même bourse. Mais s'il a des parents ou des amis puissants, ce sera à eux de l'en fournir.

» De même, si quelqu'un offre de l'argent pour faire admettre, dans ce nombre de six, un parent, un allié ou un enfant qui lui est cher, on ne le recevra que s'il veut prêter le serment exposé plus haut. Avec ce serment, ils pourront être reçus pour l'utilité commune ; mais, en dehors de ce nombre, nul ne sera reçu ni gardé dans la maison, à moins qu'il n'obéisse, qu'il ne serve l'église, et paie intégralement toutes ses dépenses et ses vêtements ; afin qu'il ne soit pas à charge aux autres. Cependant, par cette disposition, nous n'entendons pas nous en tenir tellement à ce nombre de six, qu'on ne puisse l'augmenter de deux autres enfants, dont nous voulons et ordonnons qu'on augmentera ce nombre, si, grâce aux largesses divines, les ressources de ladite Société nous en donnent plus tard les moyens.

» De même, si, au sujet de ces articles ou de l'un d'entre eux, ou au sujet d'autres articles à faire ou qui en dépendent, ou de l'un d'eux, il vient à s'élever, dans l'avenir, un doute ou une obscurité, nous nous en réservons spécialement l'éclaircissement et l'interprétation, ainsi que la faculté d'y ajouter, d'en retrancher; de les corriger ou de les changer comme il nous le paraîtra utile : droit qui, après notre mort, pourvu qu'il ne s'agisse pas de changement substantiel, appartiendra à l'évêque, au Chapitre ou à sa plus grande et plus saine partie avec l'évêque. Que si, entre l'évêque et le Chapitre, s'élève, à leur sujet, un dissentiment qu'ils n'auront pas terminé entre eux dans les huit jours, ils seront tenus, dans les trois jours suivants, de choisir un ou deux arbitres. En cas de désaccord entre les deux arbitres, ils en prendront un troisième habitant, dans la ville ou dans le diocèse, ou qui soit de passage dans le diocèse, ou encore ailleurs, pour terminer ce différend. Ces arbitres, après avoir entendu les raisons des parties, décideront et ordonneront entre eux ce qui leur paraîtra devoir être ordonné, et les dites parties s'en tiendront à cette décision et à cette sentence, si les arbitres tombent d'accord : autrement ils se conformeront à la détermination, à l'ordonnance ou à la sentence du troisième chargé de trancher la question.

» De même, chaque évêque, parmi les serments qu'il doit faire au Chapitre au jour de son intronisation, jurera expressément de respecter inviolablement et intégralement la fondation et l'institution de lad. Société, avec toutes ses constitutions, ses ordonnances et chapitres, et chacun d'eux, ainsi que les autres que nous aurons peut-être à faire à ce sujet ; de ne jamais s'y opposer par eux ou par d'autres, directement ou indirectement, publiquement ou secrètement ; de ne jamais obtenir par eux ou par d'autres, ni de faire obtenir aucune dispense à ce sujet ; que s'ils en avaient obtenu ou qu'on leur en eût offert ou concédé une, procédant

du mouvement spontané ou de science certaine du pape, d'un légat ou d'une personne en ayant la puissance, ou bien d'ailleurs, ils ne s'en serviront pas.

» Chaque chanoine fera aussi le même serment, lors de sa réception au Chapitre, ainsi que tous les chanoines et chacun d'eux, quand ils procéderont à l'élection de l'évêque. Que s'il arrive à l'un d'eux d'être élu, confirmé et promu comme évêque, il observera tous les articles précédents et chacun d'eux.

» Et nous, susdits doyen et Chapitre de Nantes, considérant que la fondation et l'institution de ladite Société, avec tout ce qui précède, tendent pour tous les temps futurs à l'avantage et à l'honneur de notre église, et à l'augmentation et à la beauté du service divin qui s'y fait, nous louons et approuvons lesdites fondation et institution de cette Société, ainsi que les constitutions et ordonnances faites avec notre délibération par le même révérend Père et Seigneur évêque susdit, et nous avons accordé et accordons notre consentement à toutes et à chacune d'elles.

» Et nous, susdits évêque, doyen et Chapitre, afin que la fondation et l'institution de la Société souvent nommée, avec ses constitutions et ordonnances obtiennent la force d'une solidité perpétuelle, nous supplions, avec toute l'humilité possible, notre très saint et bienheureux Seigneur le Pape, de les confirmer de son autorité apostolique ; et pour que personne, de quelque état, ordre ou condition qu'il soit, quand bien même il serait revêtu de la dignité pontificale, n'ose briser ces ordonnances ou constitutions, ou l'une d'elles, ou y contribuer par conseil, secours ou faveur, directement ou indirectement, par lui ou par un autre, en secret ou ouvertement, de l'en empêcher généralement, sous peine de suspense ou d'excommunication *latæ sententiæ*, en déclarant nul et vain, avec les clauses opportunes, tout ce qui aura été fait à leur encontre par des personnes

de quelque état, grade, condition, dignité ou prééminence qu'elles soient.

» Donné et fait au Chapitre de notre église de Nantes, à l'heure capitulaire, le quatrième jour du mois de janvier, l'an du Seigneur mil quatre cent douze, indication VI, d'après l'usage gallican, la troisième année du pontificat de notre saint père en Jésus-Christ et Seigneur, le Seigneur Jean XXIII, pape. »

G. DURVILLE.

— 1. 5. 11. 12. —

Découverte d'un Sarcophage de granite

près de la

vieille Église de Saint-Nazaire

Les découvertes de tombeaux de granite sont très rares dans la Loire-Inférieure, bien que les carrières de pierre dure ne manquent pas. Dans les déblais de l'église Saint-Similien de Nantes où les sarcophages se comptaient par centaines, les fouilles n'ont mis au jour qu'une petite auge de grain dur dans les couches les plus profondes (et encore sa destination funéraire n'est-elle pas certaine), et, de plus, un couvercle de granite décoré d'une croix peu saillante.

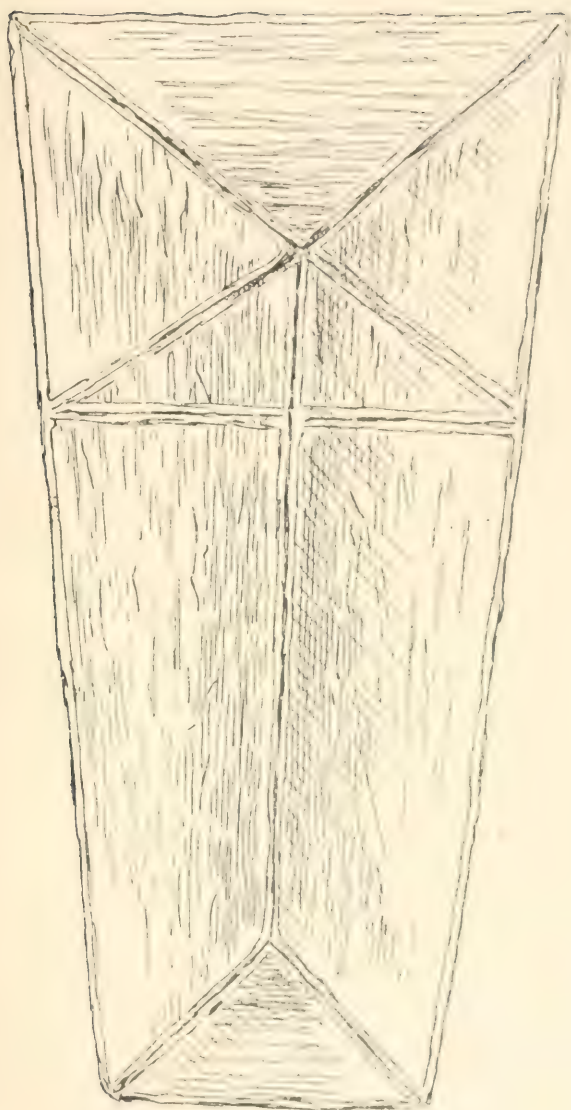
A Saint-Nazaire, le granite n'existe pas, les gisements les plus voisins sont à Guérande ou à Lavau ; cependant on a trouvé dans les déblais de la vieille église une auge de granite de 2 m. de longueur qui, certainement, a été creusée pour servir de sarcophage à un défunt. Les ossements qu'elle contenait n'étaient accompagnés d'aucun bijou et d'aucune arme. Elle était enfouie en terre dans le voisinage de la porte occidentale, c'est-à-dire dans la partie la moins honorable, puisque les seigneurs recherchaient toujours les abords du chancel. Il est vrai que nous parlons d'une église rebâtie désorientée et que nous ignorons la position et l'étendue de la première dont les substructions n'ont pas été retrouvées. On a prétendu que le promontoire où s'élevait cette église était l'emplacement du château ou de la tour occupée par les châtelains de Saint-Nazaire. Il n'a pas été possible de vérifier cette conjecture pendant les fouilles du terrain ; les yeux n'ont aperçu ni vestiges de

tours, ni fossés, d'où je conclus que la véritable forteresse qui gardait l'entrée de la Loire était à Donges, un peu plus haut dans la vallée.

Dans tous les cas, le sarcophage que nous voulons signaler est d'un âge antérieur à la féodalité. Son auge est dépourvue de tout ornement, mais le couvercle, également en pierre dure, porte des dessins qui se rapprochent beaucoup des figures imaginées à l'époque mérovingienne. Il n'a pas d'imbrications comme le sarcophage de granite conservé à Guérande, il est en forme de toit légèrement incliné, et les deux extrémités sont abattues en sens contraire pour former aussi deux plans inclinés. Il est visible que le sculpteur a eu l'intention de figurer une croix dont les bras se développent à la hauteur des bras du défunt, et les deux lignes qui se croisent au-dessus de la tête semblent bien figurer un X ou la première lettre grecque du nom de *Christus*. C'est tout ce qu'on peut relever d'indications sur ce monument.

Ce n'est pas assez pour nous permettre de lui assigner une date certaine ; cependant on ne peut s'empêcher de remarquer que cette décoration a bien des rapports avec les croix à trois branches qu'on rencontre si souvent sur les sarcophages mérovingiens.

Comme nous n'avons pas de typès carolingiens, nous ne pouvons faire de comparaison avec les monuments plus récents. L'histoire de Saint-Nazaire remonte au moins au vi^e siècle, puisque Grégoire de Tours nous dit que cette localité possédait de son temps des reliques de saint Nazaire. Il y avait donc à l'embouchure de la Loire une chrétienté et une église autour de laquelle on apportait des sépultures. Il est absolument certain que les reliques en question reposaient dans la vieille église voisine du tombeau de granite, bien qu'on puisse nous opposer l'existence d'une autre église sur la colline des Preaux, au-dessus du bassin de Penhoët. Celle-ci a



Sarcophage de granit
trouvé à S^t-Nazaire-sur-Loire
près la vieille église.

toujours été sous le patronage de saint Nazaire, tandis que l'autre avait pour vocable saint Jean.

Cette dernière, qui fut érigée en prieuré de la dépendance de l'abbaye Saint-Aubin d'Angers, au ^{xi}^e siècle, et qui subsista jusqu'à la Révolution, peut aussi montrer des sépultures d'un caractère très ancien. On la jugeait *à priori* comme une fondation postérieure à l'an Mille, lorsqu'un jour des ouvriers, occupés à défoncer et à niveler la place Marceau, nous montrèrent plusieurs sarcophages en calcaire dur, non loin des fondations d'un édifice gallo-romain. L'un d'eux contenait encore son squelette dans la position normale, mais le couvercle manquait et l'auge ne portait aucune décoration. Néanmoins, je n'hésite pas à croire que le cimetière de Saint-Jean et son église étaient antérieurs au prieuré angevin, parce que les alentours étaient très peuplés. Saint-Jean est près de la Vieille-Ville, de la Ville-aux-Fèvres et du Dolmen. De plus, je constate que des découvertes analogues n'ont pas été faites dans les prieurés fondés en terre vierge au ^{xi}^e siècle, comme au Pellerin, à Pontchâteau, à Donges, tandis que nos chrétientés mérovingiennes sont ordinairement marquées par un cortège de tombeaux en pierre dure ou tendre, en ardoise ou en briques. D'où je conclus que les carrières largement ouvertes du ^{vi}^e au ^x^e siècle se sont fermées par suite du mauvais état des routes et ont cédé le pas à l'industrie des cercueils de bois.

Un troisième cimetière a été ouvert à Saint-Nazaire entre le vieux môle et la nouvelle entrée, autour d'une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Recouvrance. Son nom de *grand cimetière* indique qu'il avait été établi pour suppléer à l'insuffisance des abords de l'église. Ogée nous dit qu'on y trouva, au ^{xviii}^e siècle, des squelettes de haute taille, coiffés de casques, sans relever le moindre indice de sarcophage.

LEON MAITRE.

L'île de Saint-Nicolas de Corsept et son cimetière du Grez

En défrichant et en défonçant un morceau de terre du domaine du Grez, des cultivateurs ont mis au jour dernièrement deux sépultures qui ont de suite piqué la curiosité, à raison de l'isolement du lieu. L'endroit précis de la découverte est loin de toute habitation, il se présente comme une motte ronde au milieu des prairies environnantes qu'il domine légèrement ; il est si régulier, qu'à première vue, on est tenté de le prendre pour un tumulus fait de main d'homme. En réalité, il n'en est rien. Les pointes de rocher qui apparaissent çà et là, surtout depuis le passage du chemin de fer et des travaux de ballast et du nivellement, ne laissent aucun doute à cet égard. Il y a là une butte rocheuse naturelle de pierre peu consistante dont la forme a été régularisée pendant des siècles par les alluvions de la Loire, qui sont venues se colmater tout autour après chaque inondation. Nous sommes à peu de distance de la Loire actuelle, peut-être à 400 mètres.

Il est visible, en parcourant le pays et en examinant la carte, que le territoire de Corsept où nous sommes, n'est pas très différent de la rive droite où les îles abondaient, où les découpures de la rive forment de nombreuses anses. Les goulets par où les eaux se répandaient dans l'intérieur des terres jusqu'au Greix et à la *Vairie* (1), inexactement nommée *la Verrerie*, sautent aux yeux, les prairies basses étaient autrefois le lit de la Loire et il n'y a pas de nombreux siècles que le fleuve s'est retiré.

(1) La résidence du sergent voyer de la seigneurie de la Guerehe ou du duc de Bretagne.

Les anciens aimaient les archipels, les îlots, la proximité des cours d'eau et de la mer, sans doute pour mieux satisfaire leur passion de la pêche et des voyages en barque. C'est une réflexion qui vient à l'esprit quand on reporte sur la carte toutes les découvertes archéologiques faites dans la Basse Loire. Le Fresne, près de la Montagne, qui nous a donné des tombeaux de calcaire; la Cheminandais en Frossay, qui nous a procuré la même surprise, sont des localités voisines du fleuve, des sanctuaires dont la destruction remonte à une époque très reculée. A Saint-Brevin même, loin de l'église actuelle, on a rencontré aussi les vestiges d'un cimetière avec tombes en calcaire, sans que l'Histoire ait rien fait pressentir. Ces constatations bouleversent toutes nos habitudes de penser, car nous associons toujours le cimetière à une église ou à une chapelle.

Les sépultures qu'on a déblayées sous nos yeux à Corsept, sont au nombre de deux; elles ont été pratiquées dans deux auges de calcaire coquillier dont les extrémités étaient inégales, les pieds étant sensiblement plus étroits que la tête. Les couvercles étaient défoncés et brisés et ne portaient aucune trace de dessins; ils étaient faits avec la même pierre blanche et devaient être légèrement bombés. On s'est assuré que les auges étaient aussi sans ornements.

Quant au contenu, il a été examiné sommairement comme on peut le faire en plein champ, en s'assurant que les défunts n'avaient pas été ensevelis avec des armes, des ceintures ou des outils.

Il est possible qu'en passant la terre au crible, nous aurions recueilli quelque minime fragment de métal, mais la chose est très douteuse, car les fouilles de ce genre n'ont jamais procuré de résultat fructueux dans la Loire-inférieure, même à Nantes. On s'est donc borné à noter que, dans le premier tombeau, les ossements étaient dérangés et trop nombreux pour une seule sépulture, tandis que, dans le second, le squelette mon-

trait ses membres principaux sans addition. J'en ai tiré cette conclusion que nous n'étions pas les premiers fouilleurs et qu'avant nous d'autres, des cultivateurs sans doute, en labourant le sol de la motte, avaient rencontré des sépultures, et que, par respect, ils avaient réuni les débris des ossements épars dans l'une des auges, au lieu de les laisser sur la terre. Des sondages ont été opérés çà et là sur la butte : ils n'ont pas donné de résultats.

Les deux sarcophages étaient non pas côte à côte, mais à la suite l'un de l'autre sur une même ligne, placés dans l'intention évidente de les orienter. Cette position nous autorise à penser que les défunts faisaient partie d'une chrétienté dont le centre n'était pas très éloigné. A moins d'un kilomètre, j'aperçois, du haut de la butte, l'île de Saint-Nicolas, dont le vocable, il est vrai, n'est pas antérieur au ^x^e siècle ; cependant, en consultant l'histoire, j'entrevois la possibilité de faire un rapprochement entre cette île et la motte aux tombeaux qui, elle aussi, fut une île. Au ^{xii}^e siècle, elle contenait un oratoire que Goslin de Corseth donna aux religieux de l'abbaye de Tiron (1), au diocèse de Chartres, à des conditions que nous ignorons, avec le territoire environnant. Cet oratoire pouvait être ancien et remonter à la même époque que les sarcophages en question, c'est-à-dire au ^{vi}^e ou au ^{vii}^e siècle, car il y a fort longtemps que le christianisme a planté la croix à l'embouchure de la Loire. Au ^{vi}^e siècle, dit Grégoire de Tours, des reliques de saint Nazaire étaient conservées dans ces parages ; saint Martin de Vertou était honoré au bourg de Corsept ; saint Front de Périgueux à Frossay ; saint Hermeland à Indre.

Toutes ces fondations mérovingiennes ne doivent pas être oubliées, parce qu'elles ont été détruites par les

(1) Cartulaire de l'abbaye de Tiron, T II, 34.

Normands au ix^e siècle. Dans presque tous les endroits où les seigneurs du x^e siècle ont appelé des colonies de religieux en s'adressant à des communautés lointaines, ils ont travaillé à des résurrections. L'Anjou et la Touraine, moins éprouvés que la Loire-Inférieure, ont envoyé des missionnaires qui ont relevé la plupart des églises de la Basse Loire.

Notre île de Saint-Nicolas a été sans doute rebaptisée alors, parce que le culte de Saint-Nicolas était à la mode. Il est visible qu'il était le patron des navigateurs, car on le trouve plusieurs fois dans la vallée de la Loire depuis les limites de l'Anjou jusqu'à la mer. Je le trouve à Saint-Nicolas de l'île Chapouin, commune de la Varenne, à Saint-Nicolas-de-l'Épine, en la Chapelle-Bassemer ; à l'île Corbière, dans le Pellerin, entre les mains des dames de Saint-Sulpice de Rennes ; enfin à Corsept, sous la tutelle d'une abbaye du diocèse de Chartres.

Notre île a fait peu de bruit dans l'histoire, et cependant le surnom qu'elle portait dans les pièces du xviii^e siècle, semblerait indiquer que ses gardiens avaient un rôle officiel à remplir dans les temps de peste ou d'épidémies ; on la nommait l'île de *Saint-Nicolas-des-Défunts* (C. 407).

On peut croire aussi qu'ils eussent spécialement chargés de donner la sépulture aux victimes des fureurs de l'Océan et aux cadavres qui étaient rejetés sur le littoral, comme d'autres religieux se dévouaient au rachat des captifs.

Comment expliquer cet empressement des établissements lointains à bâtir dans la vallée de la Loire ? Quel était l'attrait qui les poussait de ce côté ? Le zèle de l'apostolat n'explique pas tout. Il faut bien admettre que les nécessités des approvisionnements de toutes sortes dont ils avaient besoin pour vivre, excitaient leur ambition de posséder une station sur le bord du fleuve le plus fréquenté de la Gaule. Les barques, chargées de sel et de poissons laissaient une offrande aux

religieux de Saint-Nicolas, en échange des soins qu'ils prodiguaient aux naufragés ou aux voyageurs en détresse. Tel a été, à mon avis, le rôle rempli par les habitants de l'île de Saint-Nicolas de Corsept. Ils ont procuré la sépulture aux mariniers malheureux et le jour où le périmètre de l'île étroite a été trop petit, elle a cherché un agrandissement sur la motte que nous venons de fouiller. Voilà comment les morts eux-mêmes nous instruisent et nous aident à remettre en lumière la piété et le zèle industrieux des ancêtres.

LÉON MATHÉ.



TABLE

Procès-verbaux des séances.....	IX
Visite de la Société au Musée archéologique (23 avril).	
Article de M. L. Ouvrard	XXVI
Excursion du lundi 10 juillet 1905, à Blain, par	
M. Antoine Vincent, sec. gén.....	XXX
Excursion du 16 mai 1907, par M. Antoine Vincent,	
sec. gén.....	XXXII
<i>Excursion Archéologique</i> (poésie) par M. le baron de	
Wismes, président de la Société	XLI
Nécrologie. — M. Emile Alizon, M. Jules Revelière,	
M. René de Kerviler, par M. le baron de Wismes,	
président de la Société	XLI
Concours triennal.....	LIII
L'Eglise Carolingienne de Saint-Philbert-de-Grandlieu	
devant la critique, ou examen des Théories du	
R. P. C. de la Croix sur ce monument, par M. Léon	
Maitre.....	1
Notice sur Penchâteau et la chapelle de Penchâteau,	
par M. l'abbé Radigois	59
Le vieux Nantes qui disparaît : la rue du Petit-Bacchus	
et ses alentours, par MM. Jules Furret et Domi-	
nique Caillé.....	87
La Psallette de la Cathédrale de Nantes, par M. le	
chanoine Durville.....	93
Découverte d'un sarcophage de granite près de la	
vieille église de Saint-Nazaire, par M. Léon Maitre.	115
L'île de Saint-Nicolas de Corsept et son cimetière du	
Grez, par M. Léon Maitre.....	119

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

ANNEE 1907

TOME QUARANTE-HUITIÈME

2^e SEMESTRE



NANTES

BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

1907

BUREAU

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES

ET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

MM. le baron CHRISTIAN DE WISMES,	Président
JOSEPH SÉNOT DE LA LONDE	Vices-présidents
ALCIDE DORTIEL, O. L. 	
ANTOINE VINCENT	Secrétaires généraux
Abbé FERDINAND BRAULT,	
le baron GALTAN DE WISMES	Secrétaires du Comité
JOSEPH HOULLET	
ÉDOUARD PIED, O. L. 	Trésorier,
RAYMOND POUVREAU	Trésorier-adjoint.
PAUL SOUFFARD	Bibliothécaires-archivistes
VICTOR LAGRELL, O. 	

COMITÉ CENTRAL

MEMBRES A VIE

Anciens Présidents 1

MM. le marquis DE BREMOND D'ARS MIGRÉ, ✱ 1881-1886 et 1899-1901

LÉON MAITRE, O. L.  1902-1904

MEMBRES ÉLUS

MM. le comte DE BERTHOUC	Sortants en 1907.
BLANCHARD, O. L. 	
TREMANT	Sortants en 1908.
CHAILLOU, O. L. 	
LEROUX	Sortants en 1909.
CLAUDE DE MONTI DE REZE	
LUDOVIC CORMERAIS	Sortants en 1909.
le chanoine DURVILLE, O. A. 	
DE VAILLICHIZL	

1. Les anciens présidents de la Société ont été : MM. NAU, 1845-1862 ;
 † 4 juillet 1865. — le vicomte SODIEN DE KERSABIEZ, 1863-1868,
 † 28 novembre 1867. — le chanoine CAUOIN, O. A.  1866-1871,
 † 7 septembre 1901. — PIERRE-LÉON GALLIES, O. ✱ 1873-1874, † 41
 août 1891. — MARIONNEAU, ✱ O. L.  1875-1877, † 13 septembre 1896.
 — le baron DE WISMES, 1878-1880, † 5 janvier 1887. — le vicomte DE
 LA LAURENCE, ✱ 1881-1883, — LE MÉGIER, O. A.  1886-1889
 et 1896-1898, † 22 septembre 1905. — le marquis DE HOUX, ✱
 1890-1892, † 26 avril 1901. — DE LA NICOLLÉNE-FEUDOUX, O. A. 
 1893-1895, † 17 juin 1900.

EXTRAITS

Des procès-verbaux des Séances

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

Maison de la Touche

SEANCE DU MARDI 2 JUILLET 1907

Présidence de M. le baron DE WISMES, président

Étaient présents : MM. ANGOT, abbé BRAULT, CAILLÉ, CAZAUTET, CHARON, DORTEL, FURRET, HOUDET, commandant LAGRÉE, PIED, RINGEVAL. Paul SOULLARD, TRÉMANT, baron Gaëtan DE WISMES.

M. Antoine VINCENT s'était excusé.

M. Étienne POIRIER, docteur en droit, présenté par MM. DORTEL et l'abbé BRAULT, est élu membre titulaire.

M. LE PRÉSIDENT remercie la Société Académique, qui a invité le Bureau et le Comité à une conférence de M. Brongniart, avocat, sur le Vésuve, avec projections faites par MM. Trémant et Amouroux. Il remercie aussi la Société d'Horticulture, qui l'a invité, en sa qualité de Président, à l'inauguration de l'Exposition d'Horticulture.

Il dépose sur le bureau des brochures de M. DE BREMOND D'ARS : *Fête de vétérans à Pont-Aven, 12 mai 1907* ; *Un héros breton oublié : le chevalier de Lanidy*. — De M. ROUSSE : *Guéraud-Boisjoly, chef de division de l'armée de Charette*. — De M. Joseph BRIDON : *Félix Lionnel, Peintre*.

Il annonce que notre collègue M. MICHEL, déjà ingénieur en chef, est nommé architecte de la ville.

Communications diverses : M. TRÉMANT annonce que l'on a trouvé dans l'Érdre un obus et les assises du pont des Petits-Murs. M. DORTEL a constaté, au Bureau de Bienfaisance, la présence d'un très beau portrait de F. Sablet, dont on ignore le personnage, et d'une collection de vases de pharmacie de Rouen, fin Louis XV. Il prouve la non-authenticité de la Vénus de Quinipily (Morbihan), qui, au lieu d'être une antiquité romaine, date d'un siècle environ. M. Bizeul et Mérimée, dans son *Voyage dans l'ouest de la France*, avaient déjà déclaré apocryphe cette statue.

M. le baron Gaëtan DE WISMES exhibe une grande et belle représentation du monument élevé à Rennes par les États en l'honneur de Louis XV, faite au XVIII^e siècle par Forestier, architecte rennais.

M. DORTEL nous entretient ensuite des fouilles de M. le commandant Martin au tumulus de Mouden-Bras, commune de Ploudaniel, Côtes-du-Nord. On n'y a pas trouvé de plancher de bois au fond de la sépulture, comme dans les autres fouilles semblables de Basse-Bretagne ; on a mis à jour 36 pointes de flèches en silex, véritables bijoux, des poignards de bronze à petites lames très minces et avec gaine et 4.771 clous d'or de 1 millimètre de longueur et 4 épingles, une en bronze et trois en argent, qui peut-être servaient à fixer les poignards aux habits des personnages.

M. le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture de quelques pages très documentées de l'étude historique, généalogique et biographique de Madame Baudry sur Saint-Mars-la-Jaille et ses anciens seigneurs.

M. LE PRÉSIDENT clôt la séance par une intéressante causerie sur les nouvelles archéologiques qu'il a recueillies dans les derniers mois. A Paris, les tranchées ouvertes par le Métropolitain ont permis de voir, sous le Marché aux Fleurs, les vestiges des murs que certains prétendent être gallo-romains : au boulevard des Italiens, on a trouvé un jeton commémoratif de l'achèvement de Saint-Sulpice, en 1754. Sur le littoral d'une des îles Ioniennes, on a mis à jour, à une profondeur de 50 mètres, une galerie romaine d'où l'on a extrait une amphore remontant à cinq siècles environ avant l'ère chrétienne.

Sous l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Nazaire,

on a trouvé des sarcophages en calcaire, des crucifix en bronze de 3 centimètres, du XVII^e siècle, et beaucoup de médailles et de pièces de monnaie de 1610 et 1620.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire Général,

Ferdinand BRAUET.

SEANCE DU 25 OCTOBRE 1907

Présidence de M. le baron DE WISMES, président

La séance est ouverte à 4 heures.

Sont présents : MM. ANGOT, BASTARD, CAILLÉ, CHARON, FERRET, LÉON MAITRE, PIED, RENARD, Paul SOULLARD, DEVEILLECHÈZE, Antoine VINCENT, baron Gaëtan DE WISMES.

Excusé : M. l'abbé BRAUET.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT commence par évoquer le souvenir de deux collègues récemment décédés, MM. Augeard et le marquis de la Ferrière, se réservant d'en dire plus long dans une notice nécrologique. Il exprime à cet égard tous les regrets de la Société.

Trois nouveaux membres titulaires sont admis :

1^o M. Maurice SIBILLE, député, qui a rendu déjà de nombreux services à la science archéologique par ses interventions à la Chambre des Députés et au Conseil général de la Loire-Inférieure et s'est fait, en outre, apprécier dans un remarquable ouvrage de numismatique; présenté par MM. P. Soullard et Charon.

2^o M. Aristide DROUT, dont le nom nous est bien connu depuis les fouilles auxquelles il a participé dans la chapelle des Jacobins; présenté par MM. P. Soullard et le baron de Wismes.

3^o M. Henri RENAUD, directeur du *Vendéen*, qui s'est toujours montré comme journaliste très sympathique à nos travaux; présenté par MM. Pouvreau et Dortel.

Les ouvrages suivants ont été offerts à la Société :

1° *Les seigneurs de Courceriers*, par le chevalier d'Achon ;

2° *Notes de bibliographie liturgique bretonne*, par M. Joseph Angot ;

3° *Saint Félix de Nantes*, par M. l'abbé Delanoue : où se trouve la description précieuse des nombreux petits manoirs de la paroisse St-Félix.

4° *Un rival de Charette : le général Jolly*, par M. Rousse.

M. LE PRÉSIDENT exprime aux donateurs la reconnaissance de la Société.

Le programme du Congrès des Sociétés savantes pour 1908 vient d'être reçu et se trouve à notre disposition.

M. LE PRÉSIDENT signale dans la *Revue Illustrée* la relation de la nouvelle campagne de fouilles à Antinoë ; il nous fait part aussi de l'organisation du concours littéraire et archéologique à la Rochelle en 1908 ; enfin, il propose de mettre à l'ordre du jour de la prochaine séance la nomination de délégués au Comité d'organisation des Fêtes maritimes de Nantes, qui doivent avoir lieu également en 1908.

M. le marquis DE VERNON annonce le manuscrit de son ouvrage sur l'église et le prieuré de Moïsdon.

M. LE PRÉSIDENT remercie M. Dortel, qui a sollicité du Conseil général, et ce avec succès, une subvention de 300 fr. pour la Société. Il semble même admis que cette subvention devra être annuelle, comme elle l'était autrefois, en raison de l'abandon fait au Département des collections de la Société.

M. le chanoine DURVILLE vient d'être nommé correspondant du ministère de l'Instruction publique. Cette nomination fait honneur à la Société, qui en félicite notre savant collègue.

M. BASTARD exhibe une figurine en cire, représentant Voltaire à sa table de travail ; sur le socle sont inscrits ces mots : Au Génie d'Arrouet de Voltaire. Cet objet paraît dater de l'époque de Louis XVI.

M. MAÎTRE présente deux photographies de la tour de Soulvache. Notre collègue a pris la peine de faire dégager cette tour du lierre qui la recouvrait complètement et empêchait d'en saisir les détails d'architecture ; elle daterait, d'après lui, de l'époque de Philippe-Auguste et serait peut-

être le plus ancien spécimen de construction militaire en Bretagne.

M. FURRET rapporte que l'on a recueilli, en faisant les travaux d'égouts dans le lit de l'Éndre et sur la place des Petits-Murs, d'assez nombreux débris de poteries romaines portant d'artistiques décorations. Il exprime le vœu qu'on en exhibe quelques pièces à la prochaine séance.

M. DELATTRE, qui devait nous donner connaissance de son travail sur le passage des ambassadeurs de Siam en 1686, se fait excuser, et ne pourra nous présenter son manuscrit que la prochaine fois.

M. DE VELLECHÈZE veut bien lire une monographie très intéressante de la chapelle Saint-Goustan, au Croisic.

Beaucoup ont connu ce vieil édifice, remplacé depuis peu par une chapelle plus moderne.

Datant du XI^e siècle avec quelques détails du XV^e, l'ancienne chapelle tirait toute sa valeur de sa haute antiquité et du souvenir de saint Goustan, moine de Saint-Gildas-de-Rhuys, qui, sauvé d'un naufrage dans la petite baie voisine, profita de son séjour dans la presqu'île pour évangéliser les populations et les édifier par ses vertus. Le saint moine mourut en 1040 au pays poitevin et son corps après bien des péripéties fut ramené à Saint-Gildas.

Dans la baie de Saint-Goustan vinrent s'échouer en 1759 deux vaisseaux de la Marine Royale après la défaite de la flotte de M. de Conflans. Les Anglais à leur poursuite voulurent en achever la destruction et tentèrent de s'emparer du Croisic, mais après trois jours de bombardement ils durent se retirer devant l'énergie des habitants.

Des communications sont échangées à propos de ce travail et on devise des curiosités de la région du Croisic. M. Dortel signale dans un champ situé près de la Pierre-Longue la présence de quantités de silex taillés. Il déclare avoir découvert dans la charpente d'une maison de Batz des lambris et autres pièces provenant de la chapelle du Munier, et exprime le regret que des panneaux en vieille tapisserie de Batz aient été vendus il y a quelques années pour la somme de 8.000 fr.

Enfin M. MAITRE expose que M. le chevalier d'Achon a trouvé dans le chartrier de Cunault la relation du débat

soulevé par les moines de Saint-Gildas-de-Rhuys dans leur revendication du corps de saint Goustan.

Lecture est donnée par M. Soullard d'un travail consciencieux de M. le chevalier d'Achon, membre correspondant, sous ce titre : *Estat contenant les noms, qualités, demeures et seigneuries de tous ceux qui ont pris les qualités d'Ecuyer, de Messire et de Chevalier receu depuis le 1^{er} janvier 1668 jusqu'au 17 juin 1697, par Timoreau, notaire, résidant en la ville d'Ancenis.*

L'intérêt de ce travail réside surtout dans les renseignements précieux qu'y peuvent puiser de nombreuses familles encore existantes de la région d'Ancenis et de l'Anjou.

M. MAITRE estime qu'on ferait un travail très intéressant sur la manière dont à cette époque les bourgeois acquéraient la noblesse. Il arrivait aussi, dit-il, que beaucoup, après l'avoir recherchée, y renonçaient, n'en pouvant supporter les charges. Ce sujet n'a pas donné lieu jusqu'ici à de sérieuses études.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire général,

Antoine VINCENT.

SÉANCE DU MARDI 5 NOVEMBRE 1907

Présidence de M. le baron DE WISMES, président

Étaient présents : MM. BASTARD, abbé BRAUT, marquis DE BREMOND D'ARS, CAILLÉ, CHARRON, DELATTRE, DORTEL, FURRET, commandant LAGRÉ, LEROUX, MAÎTRE, PIED, POIRIER, RINGEVAL, SENOY DE LA LONDE, SOULLARD, TRÉMANT, marquis DE VERNON, baron Gauthier DE WISMES.

M. Antoine VINCENT s'est excusé.

M. Georges FERRONNIÈRE, architecte, docteur ès-sciences, professeur aux Facultés catholiques d'Angers, présenté par MM. Paul Soullard et Pitre de Lisle du Dreneuc, est élu membre titulaire.

M. le PRÉSIDENT, au nom de la Société, se réjouit de cette admission. M. Ferromniere, en effet, est l'auteur d'un savant travail sur l'église de Doulon et a restauré l'antique chapelle de Saint-Étienne dans le cimetière de Saint Donatien.

M. le PRÉSIDENT annonce qu'il a reçu pour notre bibliothèque, les ouvrages suivants :

Extrait de l'ancien greffe des seigneurs vicomtes de Beaumont et de la Flèche, par le chevalier d'Achon. — *Un romantique de la première heure : Évariste Boulay-Paty, son journal intime et sa correspondance 1829 1851*, par M. Dominique Caille. — Quatre opuscules de M. RENAUD : *Saint-Gilles-Croix-de-Vie*. — *Notice historique sur la ville des Sablés*. — *Une femme politique de la Vendée militaire Madame de L'Espinay de la Roche d'Avau*. — *David Nau, dit l'Olonnais*. — Deux brochures de M. Léon Maître : *Les substructions du chevet de la Cathédrale*. — *L'église de Saint-Philbert-de Grandlieu*.

Notre ancien Président, M. le marquis de Bremond d'Ars, prend la parole pour exprimer la joie de se retrouver au milieu de nous. Absent depuis cinq ans, il suit de loin, par la lecture des procès-verbaux, tous les travaux de la Société. Il se félicite de l'expansion qu'elle a acquise sous la présidence de ses deux successeurs. Comme témoignage de ses sentiments pour la Société, à laquelle il s'est dévoué pendant de longues années, il offre à notre bibliothèque plusieurs collections précieuses, comme le *Polybiblion* et les procès-verbaux du logographe.

M. DORTEL exhibe un collier breton (Gougad-Pateren) composé en partie de pierres trouvées sur les dolmens et en partie d'autres pierres du XVIII^e siècle. Ces colliers sont très abondants dans la région de Baud et de Pluvigné.

M. SOULLARD exhibe un médaillon en bronze ciselé représentant Michel Foucrault, juge-consul de Nantes au XVIII^e siècle.

M. le baron Gaëtan de WISMES présente des dessins et des aquarelles de Madame Baudry, qui reproduisent les vieilles peintures du XV^e siècle de l'ancienne église de Saint-Sulpice des Landes. Madame Baudry les offre au Musée par notre intermédiaire.

M. DORTEL indique un travail de M. Legendre qui décrit minutieusement ces curieuses fresques.

M. BASTARD exhibe une divinité chinoise en albâtre.

La Société décide que le Bureau sera délégué pour les fêtes de la grande Semaine maritime.

M. LÉON DELATTRE donne lecture de notes historiques sur le passage des ambassadeurs de Siam en Bretagne et à Nantes, en 1686.

Les ambassadeurs siamois, au nombre de trois, suivis de huit mandarins et de vingt domestiques, débarquèrent à Brest le 18 juin. Ils furent salués de 600 coups de canon. Ils visitèrent le port et trois grands vaisseaux : le *Soleil-Royal*, la *Couronne* et la *Reine*. — Les ambassadeurs amenaient avec eux 132 ballots, contenant les présents destinés au Roi et à la famille royale. C'étaient des vases d'or et d'argent, des porcelaines très rares, dont plusieurs avaient 250 ans d'existence. On remarquait surtout deux dames chinoises montées chacune sur un paon et portant entre leurs mains une petite tasse d'argent; ces paons pouvaient par ressort marcher sur une table. — Les ambassadeurs arrivèrent à Nantes le 15 juillet, après sept jours de voyage. Ils furent reçus au bruit du canon; le maire les harangua et leur offrit les présents de la ville. Ils furent logés à l'hôtellerie du *Bon Conseil*. Ils allèrent à la prairie de la Madeleine, qui était le lieu de promenade des gens de distinction, visitèrent le couvent de l'Ermitage, au coteau de Miséri, d'où ils admirèrent le magnifique panorama de la Loire et de ses rivages. Ils partirent le 17 juillet par Ancenis, ravis des honneurs et des attentions dont les avait entourés les Nantais et arrivèrent le 29 du même mois à Vincennes, où ils furent logés en attendant d'être présentés à Louis XIV.

M. LÉON MAÎTRE donne un aperçu de l'important travail de M. de Vernon sur *Moisdon-la-Rivière*. Cette monographie, très documentée et qui est le résultat de longues et patientes recherches, fournira des matériaux de première valeur pour l'histoire de la procédure ecclésiastique et du droit canonique en Bretagne.

La séance est levée à 6 heure 1/4.

Le Secrétaire Général,

Ferdinand BRAULT.

SEANCE DU MARDI 3 DÉCEMBRE 1907

Présidence de M. le baron de Wismes, président.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Sont présents : MM. ANGOT, BASTARD, BLANCHARD, DE BRÉVEDENT, CAILLÉ, CAZAUTEL, CHAILLOU, CHARON, LUDOVIC CORMERAIS, chanoine DURVILLE, DORTEL, marquis DE L'ÉSTOURBEILLON, FURRET, DE HARGUES, HOUDET, abbé GRILLER, commandant LAGRÉE, docteur DE LASTOURS, abbé LESIMPLE, MAÎTRE, PIED, POIRIER, POUVREAU, RENAUD, commandant RIONDEL, Henri RIONDEL, RINGEVAL, SENOT DE LA LONDE, Paul SOULLARD, Marcel SOULLARD, TRÉMANT, DE VEILLECHÈZE, Antoine VINCENT, baron Gaëtan DE WISMES.

Excusés MM. l'abbé BRAULT, LEROUX, OHEIX.

M. le PRÉSIDENT annonce la mort d'un de nos collègues, membre correspondant : M. le baron Lucien Bertrand-Geslin, et adresse à sa famille les condoléances de la Société.

Il offre ensuite nos félicitations à notre éminent collègue M. Louis Linyer, élu pour la seconde fois bâtonnier des Avocats de Nantes.

Il annonce que le scrutin est ouvert jusqu'à 5 heures pour la nomination du nouveau Bureau, et lit une lettre de M. Senot de la Londe, qui décline toute candidature. Notre distingué vice-président prend la parole pour remercier la Société des sollicitations dont il a été l'objet. M. le président se fait l'interprète de tous en exprimant à M. Senot de la Londe la reconnaissance de tous pour les nombreux services qu'il a rendus et les regrets que cause sa décision.

Le Comité central, constitué en Commission d'examen chargée de désigner le lauréat de la médaille d'or du Concours triennal, s'est réuni le 26 novembre.

M. le PRÉSIDENT donne lecture du travail de cette Commission, qui a porté son choix en première ligne sur M. le chanoine Durville.

M. DURVILLE, par ses savants travaux sur la ville et le diocèse de Nantes, est appelé à en devenir l'historiographe; son évêque l'a récompensé en le nommant chanoine de sa cathédrale, et le Gouvernement a reconnu ses mérites en lui donnant les palmes académiques et le titre de correspondant du Ministère de l'Instruction publique. Ses collègues ne sauraient rester en arrière.

La Société, appelée à voter au scrutin secret, ratifie ce choix aux applaudissements de tous.

Communications et exhibitions. — M. le marquis de l'ESTOURBEILLON exprime sa satisfaction de se retrouver au sein de la Société Archéologique de Nantes et annonce le cinquantenaire de la " Revue de Bretagne ".

M. l'abbé GRÉLIER exhibe la photographie d'une pierre mesurant 0 m. 55 de haut sur 0 m. 30 de large, qui porte sculptée en relief une croix mérovingienne avec un oméga suspendu à la branche de droite.

On la trouva sur les voûtes de l'ancienne église de Challans, lors de la démolition de ce monument, qui datait du XI^e siècle. Cette pierre, qui paraît provenir d'un devant d'autel, aurait donc appartenu à un édifice primitif : elle porte l'empreinte du VI^e siècle. M. Grélier l'avait signalée pour la première fois, comme monument mérovingien, à M. Léon Maître, qui en fit l'objet d'une étude dans la *Revue du Bas-Poitou*, 13^e année, page 410 et suivantes (1900).

M. FURRET présente des poteries en terre cuite qui paraissent intéressantes, mais dont il est difficile de préciser la date.

M. le baron G. de WISMES donne lecture de deux articles de journaux. Le premier rapporte la découverte en Belgique d'un objet informe décoré d'une statuette de Bacchus et traversé par un bâton de 1 m. 50 de long. Cet objet paraît être une enseigne de cohorte du I^{er} ou II^e siècle. Le lieu de la trouvaille s'appelle « Marais du bois des Saxons ».

Le second article est relatif à un denier de bourreau trouvé à Hambourg. Les monnaies étaient remises par les bourreaux au juge au moment de l'exécution. Cette pièce est très rare.

ÉLECTION DES MEMBRES DU BUREAU

M. LE PRÉSIDENT procède à 5 heures au dépouillement du scrutin, qui donne les résultats suivants : votants 36

<i>Président :</i>	M. DORTEL	33	voix
	M. l'abbé BRAULT.....	1	—
<i>Vice-Présidents :</i>	M. LEROUX.....	35	—
	M. le baron G. DE WISMES	34	—
<i>Secrétaires Généraux :</i>	M. le Dr HALGAN	35	—
	M. DELATTRE.....	27	—
	M. CAILLÉ.....	4	—
	M. ANGOT	2	—
	M. CHARON.....	1	—
<i>Secrétaires du Comité :</i>	M. HOUDET.....	34	—
	M. ANGOT	30	—
	M. CAILLÉ.....	1	—
	M. CHARRON.....	1	—
	M. DELATTRE.....	1	—
<i>Trésorier :</i>	M. PIED	35	—
<i>Trésorier-adjoint :</i>	M. POUVREAU.....	35	—
<i>Bibliothécaires-</i>	M. P. SOULLARD.....	35	—
<i>archivistes</i>	Commandant LAGRÉE.....	35	—

En conséquence M. LE PRÉSIDENT proclame le bureau de la Société constitué pour trois ans de la manière suivante :

Président : M. A. DORTEL.

Vice-Présidents : MM. A. LEROUX, Baron Gaetan DE WISMES.

Secrétaires Généraux : Dr HALGAN, M. L. DELATTRE.

Secrétaires du Comité : MM. J. HOUDET, J. ANGOT.

Trésorier : M. E. PIED.

Trésorier-adjoint : M. R. POUVREAU.

Bibliothécaires-archivistes : MM. P. SOULLARD, Com^t LAGRÉE.

Ces messieurs seront installés à la séance solennelle du 14 janvier 1908.

M. DORTEL remercie en termes délicats ses collègues de la confiance qu'ils veulent bien lui témoigner.

MM. le comte DE BERTHOU, BLANCHARD et TRÉMANT, sont ensuite réélus membres du Comité pour trois ans.

Lecture. — M. DE VELLECHÈZE donne lecture de documents traduits de l'anglais sur la défaite de la flotte française dans les eaux de Belle-Ile en 1759.

Le rapport de l'amiral Hawke à l'Amirauté anglaise est notamment très intéressant.

Il ressort de ces témoignages de l'époque que M. de Conflans, qui commandait la flotte française, ne fut pas aussi coupable de lâcheté qu'on voulut bien le dire, et sa retraite derrière les îles eût été moins critiquée si l'on avait tenu compte que rien ne faisait prévoir la poursuite des Anglais dans ces parages dangereux.

Le Secrétaire général,

Antoine VINCENT.



Rapport sur le Concours triennal

Messieurs et chers collègues, pour remplir la délicate mission que vous aviez bien voulu lui confier, le Comité central s'est réuni, le mardi 26 novembre, au lieu ordinaire de ses séances.

Consulté sur le point de savoir si la médaille pouvait être attribuée à des travaux que l'auteur aurait publiés sans les communiquer, au préalable, à la Société, le président a répondu que ce serait aller à l'encontre des intentions du fondateur. Le M^r de Dion, à l'intelligente et généreuse initiative duquel est dû ce concours, avait eu pour but, en effet, de stimuler le zèle de ses collègues afin d'augmenter par là l'intérêt des séances. — S'il s'en rapporte à ses souvenirs, la question fut même agitée de savoir si l'on tiendrait compte de travaux lus, mais non insérés dans le Bulletin, en raison, croit-il, de leur importance, et cette question, résolue dans un sens affirmatif, n'en laisse pas moins subsister la lecture comme une condition indispensable.

Consulté ensuite sur les travaux qui devaient faire l'objet de l'examen du jury, il répondit que ceux des trois dernières années lui semblaient devoir s'imposer d'abord à l'attention et qu'il serait bizarre, en tout cas, de décerner la médaille à un auteur qui depuis longtemps aurait gardé le silence, mais qu'il lui paraissait équitable de tenir compte des travaux antérieurs, afin de proposer pour cette haute récompense celui dont les œuvres formeraient l'ensemble le plus remarquable.

Au surplus, ajouta-t-il, il n'existe là-dessus que des errements, dont le jury est libre de s'écarter, car il n'est lié par aucun règlement précis. — La seule condition mentionnée par écrit porte que : « Une médaille d'or et un diplôme seront décernés tous les trois ans à l'auteur

de la meilleure communication sur le département de la Loire-Inférieure et l'ancien diocèse de Nantes.»

Sur la proposition de M. le président, il a été décidé que chacun des membres présents déposerait dans l'urne un bulletin contenant au maximum trois noms auxquels seraient attribués 3, 2 et 1 points, et que celui qui obtiendrait le plus grand nombre de points serait proposé comme lauréat.

Le résultat du vote a été le suivant :

1. M. le Chanoine Durville (sept 3, deux 2)	25
2. M. Maître (deux 3, quatre 2, un 1)	15
3. M. Pied (deux 3, un 2)	8
4. M. de Veillechêze (un 2, deux 1)	4
5. M. P. Soullard (trois 1)	3
6. <i>Ex-æquo</i> . — MM. le M ^{is} de Bally de Vernon, (2), Blanchard (deux 1), R. P. de la Croix (2) .	2
7. Leroux	1

Il y a eu en blanc 3 noms formant 4 points.

Parmi les moins favorisés, il n'en est pas un seul, — à commencer par M. de Veillechêze, qui depuis quelques années ne nous a pas donné moins de douze travaux, — dont le mérite ne soit très grand.

Quant à notre digne et excellent trésorier, M. Pied, bien qu'il n'ait pu nous communiquer, à part un fragment, ses derniers et plus importants ouvrages, il a, comme vous le voyez, messieurs, obtenu un nombre de points sérieux, indiquant quelle estime on fait de ses recherches et de leurs résultats féconds pour l'histoire de notre ville. Qu'il reçoive ici l'assurance du cas que ses collègues font de l'homme et de l'œuvre.

M. Léon Maître, notre sympathique et distingué président honoraire a, lui, presque toujours publié ses beaux et remarquables travaux dans notre Bulletin. Et leur nombre s'élève à 26 ! Quel immense labeur et com-

bien est-il regrettable de ne pouvoir dès aujourd'hui le proposer aussi pour la médaille d'or ! Mais vous avez pu témoigner vos sentiments à M. Maître en lui décernant les honneurs de la présidence, qu'il a acceptés sans les avoir sollicités et pour se rendre à nos désirs.

M. le chanoine Durville n'a jamais voulu occuper de place dans le Bureau. C'est, disait M. le Meignan, en quittant la présidence le 7 février 1899, « un timide, un modeste, qui n'a même pas conscience de son très grand mérite... Il me paraît appelé à devenir l'historiographe de notre diocèse. »

Depuis cette époque, M. l'abbé Durville n'a cessé de travailler et, dans ces trois dernières années, ne nous a pas donné moins de sept travaux, écrits de cette plume alerte, mordante, incisive, que vous lui connaissez, avec un souci scrupuleux de la vérité. L'écouter est un plaisir, le lire en est un autre, et partout le profit est le même. Ses travaux sont trop présents à votre mémoire pour que je croie utile de vous en faire la nomenclature.

Aussi, malgré sa *timidité* et sa *modestie*, les honneurs sont-ils venus le trouver, car les décerner à de tels hommes c'est s'honorer soi-même.

S. G. Monseigneur Rouard lui a donné le camail d'hermines de chanoine de la cathédrale et, chose plus inattendue et prouvant, sans que j'ai besoin d'insister, quelle est la valeur éminente de notre aimable confrère, le gouvernement l'a nommé successivement officier d'Académie et correspondant du ministère de l'Instruction publique.

La Société archéologique ne saurait rester en arrière vis-à-vis d'un pareil collègue. Ne lui a-t-on pas, au dernier concours triennal, accordé 10 voix contre 21 à M. Chaillou, semblant le désigner pour une très prochaine récompense ? Le jour est venu où elle voudra reconnaître le rare mérite et l'inlassable dévouement de

M. le chanoine Durville, dont les travaux hors pair rehaussent le prestige de notre vieille et chère Société.

Nantes, le 2 décembre 1907.

Le Baron de WISMES,

Président.

MÉMOIRES

NOTES HISTORIQUES

sur le Passage des Ambassadeurs de Siam

en Bretagne et à Nantes, en 1686

En 1682, il était arrivé en France deux mandarins siamois, avec un prêtre des Missions étrangères établies à Siam, le P. Le Vacher. Ils venaient, de la part des ministres du roi de Siam, pour apprendre des nouvelles de l'ambassade que le roi, leur maître, avait envoyée à Louis XIV, avec des présents magnifiques, sur un vaisseau de la Compagnie des Indes, nommé le *Soleil-d'Orient*, qu'on supposait avoir fait naufrage.

Louis XIV voyait avec plaisir les avances que le roi de Siam faisait pour rechercher son amitié. Espérant que ce prince se convertirait au christianisme, il décida de lui envoyer un ambassadeur et de faire accompagner celui-ci par des Jésuites français qui se rendaient en Chine pour y exécuter des observations astronomiques (1).

Le chevalier de Chaumont, nommé à l'ambassade de Siam, était Major général des armées navales dans le Levant. « Tous le regardaient comme un homme d'une sagesse et d'une piété singulières. C'est pour cela que Sa Majesté, qui se proposait principalement le bien de la Religion et la conversion du roi de Siam, dans l'ambassade qu'il lui voulait envoyer, choisit M. le chevalier de Chaumont, persuadé que les bons exemples qu'il donnerait en ce pays-là, seraient autant de preuves de la sainteté du Christianisme, qui achèveraient de

(1) *Voyage de Siam des Peres Jésuites*, par le P. Tachard, de la Compagnie de Jesus. — Paris, 1686.

convaincre de roi de la vérité de notre religion (1) ».

Très flatté de l'amitié de Louis XIV, le roi de Siam, Phra-Naraïn, expédia en France, en 1686, une ambassade extraordinaire pour témoigner au grand Roi « avec combien de passion il souhaitait son amitié, ses grandes qualités et sa renommée étant venues jusqu'à lui, et faisant depuis longtemps un extrême bruit dans les Indes (2) ».

Les ambassadeurs siamois débarquèrent à Brest le 18 juin, dans l'après-midi, sous la conduite de M. le chevalier de Chaumont, au bruit de l'artillerie des vaisseaux qui les avaient amenés. Ils étaient arrivés sur le vaisseau nommé l'*Oyseau*, commandé par le capitaine de vaisseau de Vaudricourt, qu'accompagnait une frégate appelée la *Maline*.

Ces Ambassadeurs, au nombre de trois, se faisaient suivre de huit mandarins et de vingt domestiques. Quatre autres mandarins et plusieurs autres personnes de leur suite n'avaient pu se rendre assez tôt à bord pour s'embarquer, lorsque M. de Chaumont partit de Siam. Ils amenaient en France une dizaine de petits garçons pour les y laisser, afin de leur apprendre la langue française et des métiers.

Ils firent leur entrée à Brest, accompagnés de soixante à quatre-vingts chaloupes. M. Descluzeaux, Intendant de la Marine, les fit saluer de 600 coups de canon. On les mena dans les magasins dont ils furent extrêmement surpris, et encore plus de voir que, bien qu'il y eût quarante gros vaisseaux en mer, non compris ceux qui étaient dans le port, ces magasins pouvaient fournir de quoi en équiper un plus grand nombre encore.

Ils visitèrent le port et trois grands vaisseaux : le

(1) *Voyage de Siam des Pères Jésuites*, par le P. Tachard.

(2) Relation de l'ambassade de M. le Chevalier de Chaumont à la cour du roi de Siam (*Archives curieuses de l'histoire de France*, 2^e série, tome X).

Soleil-Royal, la *Couronne* et la *Reine*, qui, pour la grandeur, la sculpture et la dorure, surpassaient tous ceux dont on avait jamais entendu parler.

Le chevalier de Chaumont envoya aux Intendants des Provinces et aux Gouverneurs des Villes, se trouvant sur le parcours de Brest à Paris, des recommandations relatives à la réception des Ambassadeurs pour répondre, disait-il, aux honneurs que lui avait fait rendre le roi de Siam dans toutes les villes de ses Etats, par lesquelles il avait passé et surtout dans sa capitale. On devrait non seulement les recevoir au bruit du canon et leur faire tous les présents qu'on offre ordinairement aux Ambassadeurs des plus grands monarques, mais aussi leur marquer, par des démonstrations de joie particulières, la satisfaction que l'on avait de les voir. Il ajoutait que c'étaient des personnes d'une grande considération par leur naissance, par leur esprit et par leur emploi.

Le premier Ambassadeur était frère du premier ministre du roi de Siam ; le second avait été ambassadeur auprès de l'Empereur de la Chine et le troisième était fils de l'ambassadeur de Siam, en Portugal.

Treize jours après leur arrivée, M. de Storf, gentilhomme ordinaire de la Maison du Roi, arriva de la part de Louis XIV pour les complimenter, les accompagner et leur faire rendre, dans tous les lieux où ils passeraient, les honneurs dus aux Ambassadeurs d'un grand roi.

La difficulté du chemin, principalement dans une partie de la Bretagne, où l'on se servait encore beaucoup de litières, avait été cause qu'il n'avait point amené d'équipages, mais il avait des ordres adressés aux Gouverneurs et aux Intendants qui devaient fournir toutes les voitures nécessaires.

M. de Storf étant arrivé, dit au premier ambassadeur que « le Roy, son maître, avait résolu d'abord de l'envoyer avec un gros équipage ; mais qu'ayant considéré que non seulement il serait fort fatigué en arrivant, à cause de l'éloignement des lieux, mais aussi que le

équipages du pays seraient plus commodes jusqu'aux endroits où l'on en enverrait d'autres, Sa Majesté avait résolu qu'on s'en servirait, puisque c'était un moyen certain de la voir plus tôt (1) ».

L'Ambassadeur répondit « que le désir qu'ils avaient de voir le roy était si grand qu'il leur avait rendu les vents favorables, et que s'il était persuadé qu'en faisant le voyage à pied, il pût voir Sa Majesté un seul quar d'heure plus tôt, il l'entreprendrait avec plaisir (2) ».

Les Ambassadeurs s'étaient chargés d'un grand nombre de ballots, renfermant les présents destinés au roi de France, à Monseigneur, à la Dauphine et aux ducs de Bourgogne et d'Anjou, ainsi qu'aux marquis de Seignelay et de Colbert de Croissy. Avec ceux du chevalier de Chaumont, de l'abbé de Choisy et de leur suite, les ballots étaient au nombre de cent trente-deux, dont plusieurs se trouvaient extrêmement volumineux. On résolut de faire venir ces ballots par mer jusqu'à Rouen, pendant que les ambassadeurs viendraient par la voie de terre et prendraient une autre route. Ces fameux ballots furent heureusement débarqués à Rouen et ensuite placés dans des bateaux qui les transportèrent à Paris.

Toutes les pièces d'or et d'argent étaient renfermées dans de grandes bourses de brocard de Perse ; d'autres dans de la toile de Hollande et le tout dans des coffres du Japon, renfermés eux-mêmes dans des caisses de bois communs, recouvertes de toile cirée et attachées avec des rotes de bambou. Par dessus chaque ballot, on avait placé une peau de vache, couverte de chaux, afin d'empêcher les vers et les fourmis du vaisseau de ronger les objets précieux (3).

(1) *Voyage des Ambassadeurs de Siam en France*, par Devize. — Paris, au Palais, 1686.

(2) *Ibidem*.

(3) *Journal du Voyage de Siam*, fait en 1685 et 1686, par l'abbé de Choisy. — Paris, Imprimerie du Roi, 1687.

Il y avait parmi ces présents un grand nombre de vases d'or et d'argent, des ouvrages du Japon et des Manilles, une grande quantité de porcelaines très rares, des paravents de la Chine et du Japon, plusieurs bijoux de tous les endroits des Indes, des cabinets, coffres, écri-toires vernis et garnis d'argent, des vases de terre cise-lée, légers comme des plumes. On admirait deux petits navires d'or, l'un pour le Roi et l'autre pour Monsei-gneur le duc de Bourgogne ; deux pièces de canon de six pieds de long en fonte, battues à froid, garnies d'ar-gent, montées sur leurs affûts aussi garnis d'argent et construits à Siam.

Parmi les présents destinés au Roi, on remarquait deux dames chinoises, montées chacune sur un paon et portant entre leurs mains une petite tasse d'argent ; ces paons pouvaient par ressort marcher sur une table.

Dans la liste des présents à Monseigneur, on voyait également « deux dames du Japon qui portaient cha-cune dans leurs mains un petit plat et une tasse d'ar-gent ; et quand la tasse était pleine d'un cordial, les dames allaient à la promenade (1) ».

Madame la Dauphine elle-même avait ses « deux dames du Japon, d'argent doré et émaillé, qui portaient chacune une petite tasse à la main et allaient par res-sort ».

D'après l'abbé de Choisy, le roi de Siam avait expédié « deux petits éléphants de poche qui pesaient bien cha-cun une demi-douzaine de *bœufs* » et destinés à l'amu-sement du duc de Bourgogne et du duc d'Anjou. L'histoire ne dit pas si ces *joujoux* arrivèrent à Ver-sailles. On en peut douter.

Les porcelaines étaient fort nombreuses et du plus grand choix. Il y en avait plusieurs milliers de pièces des plus belles et des plus curieuses de toutes les Indes. Certaines avaient plus de deux cent cinquante ans

(1) Arch. cur. de l'Histoire de France, 2^e série, t. X

d'existence. Un vase en porcelaine datait de l'Empereur Cachien qui l'avait fait fabriquer trois cent quatre-vingts ans auparavant. Sur la plupart des anciennes porcelaines, le nom de l'Empereur régnant était écrit, hormis sur celles qui avaient été faites à la fantaisie des étrangers, car les Chinois avaient pour habitude de ne jamais inscrire la date de fabrication sur ces objets.

Nous ne pouvons nous étendre davantage sur toutes ces choses magnifiques, qui furent fort appréciées à la Cour de France. Bornons-nous à dire que l'énumération des présents envoyés de Siam remplirait au moins dix-huit pages in-octavo.

Avant leur départ de Brest, les Ambassadeurs siamois résolurent qu'ils enverraient, à droite et à gauche, sur la route à suivre, quelques mandarins et un interprète pour examiner ce qui leur paraîtrait de plus curieux. Un de ces mandarins était chargé d'écrire la relation de leur voyage en vers siamois. Ils furent aidés dans cette tâche par l'abbé de Lionne qui, parlant leur langue, leur fut d'un grand secours pendant leur séjour en France.

Ils partirent de Brest le 9 juillet. Ils dinèrent à Lanterneau et couchèrent au Faou.

Le 10, ils dinèrent à Châteaulin et allèrent coucher à Quimper. Dans cette dernière ville, ils furent reçus au bruit du canon et l'évêque leur fit de grands honneurs. Tous les ordres religieux les complimentèrent. Les Jésuites et leurs écoliers se distinguèrent par leur zèle dans cette réception.

Le 12, ils arrivèrent à Hennebont, où on leur donna le bal. Ils passèrent la nuit à Auray.

Le 13, ils furent recus à Vannes avec tous les honneurs possibles. Le Parlement de Bretagne, qui y résidait depuis quelques années, leur rendit aussi beaucoup d'honneur et ils furent régales d'un concert d'instruments. Les ambassadeurs partirent de Vannes le

même jour pour aller diner et coucher à Muzillac (1).

Le 14, ils dinèrent à la Roche-Bernard et ce fut en ce lieu qu'ils quittèrent les litières. M. de Lavardin, Lieutenant du Roi en Bretagne, avait donné tous les ordres nécessaires pour que rien ne leur manquât sur la route, et il avait même fait venir en quelques endroits des litières de fort loin.

Ce jour-là, ils commencèrent à se servir de carrosses. Le même jour, ils allèrent coucher à Pontchâteau, où le duc de Coislin (2) avait donné des ordres pour leur réception. « Tous les hommes valides étaient en armes et les drapeaux furent déployés (3) ».

Ils partirent le 15 de Pontchâteau, très satisfaits des honneurs qu'ils y avaient reçus. Ils dinèrent au Temple, « où ils admirèrent fort M^{me} de Mansfeld, veuve du duc de Lorraine, et femme du comte de Mansfeld, ambassadeur en Espagne pour l'Empereur. La marquise parlait le français, l'allemand et l'espagnol. Les Ambassadeurs, charmés de ses manières, la prièrent à diner avec son mari (4) ».

Le même jour, ils arrivèrent à Nantes, après sept jours de voyage et ayant parcouru une distance de 80 lieues.

Le 14 juillet, par délibération du Bureau, MM. de la Maison-Rouge-Perrault et de la Cazinière-Chiron, conseillers et échevins, avaient été députés pour aller, jusqu'à Sautron, complimenter, de la part de la Commu-

(1) Voir à l'Appendice, n° 1.

(2) Le marquisat de Coislin, avec l'ancienne baronnie de la Roche-Bernard et de Pontchâteau, avait été érigé en duché-pairie, l'an 1653, en faveur de messire Armand du Cambout, marquis de Coislin, lieutenant-général, pour le Roi, en Basse-Bretagne. Le duché avait une grande journée de chemin de traverse allant de Nantes à Vannes, avec plusieurs vieilles forests et châteaux.

(3) *Voyage des Ambassadeurs de Siam en France*, par Devize.

(4) *Voyage des Ambassadeurs de Siam en France*, par Devize.

nauté, les Ambassadeurs de Siam. Le registre des délibérations contient, à ce sujet, ce qui suit :

« Du lundy, quinzième jour de juillet mil 686, Messieurs les Ambassadeurs de Siam seroient arrivés en cette ville et auroient esté logés au *Bon-Conseil* (1), auquel lieu Messieurs les Maire et Eschevins s'y seroient rendus en corps, les haches haultes, auroient esté complimentés par M. le Maire. Ensuite de quoy, le canon auroict esté tiré à leur arrivée et leur auroict esté envoyé par ladite Communauté les présens ordinaires qui sont six flambeaux, six livres de cire blanche en bougies, un bassin de confitures et trante-six bouteilles de vin rouge (2) ».

Le 16 juillet, ils séjournèrent à Nantes. La manière dont on les reçut et le soin que prirent de leur divertissement tous ceux qui purent y contribuer, aurait pu les engager à y passer plus d'un jour, sans l'impatience qu'ils avaient de repartir pour voir plus vite le Roi, répétaient-ils.

M. de Molac lieutenant-général et gouverneur de la Ville, (3) fit monter à cheval toute la noblesse qui se mit en haie sur le parcours pour les recevoir. Il y avait, outre cela, beaucoup de carrosses qui étaient remplis des principales dames de la Ville et des personnes les plus considérables des environs. Ils furent reçus au bruit du canon ; le Maire les harangua et leur offrit les présents de la Ville. On leur donna aussi des gardes, et tous les ordres religieux, séculiers et réguliers, les com-

(1) Voir à l'Appendice, n° 2.

(2) *Archives municipales de Nantes*, BB 55.

(3) Sebastien, comte de Rosmadec, marquis de Molac parut à Nantes en decembre 1665. Il mourut en 1693. Le Roi nommait à cette place pour le gouvernement de la Ville et château de Nantes, à titre de lieutenant pour y commander, en l'absence du gouverneur de Bretagne. Les lieutenants prenaient quelquefois la qualité de gouverneur sur les registres ou ajoutaient « gouverneur sous Monseigneur ».

plimentèrent. M. de Molac leur prêta ses carrosses ; M. le Premier Président leur donna aussi les siens et leur offrit tout ce qui dépendait de lui (1).

Les Ambassadeurs siamois étaient revêtus de toutes les marques de leurs dignités et tous les mandarins étaient coiffés de leurs bonnets de cérémonie en mous-seline. Des gens de leur suite portaient devant eux de grandes boîtes rondes ciselées avec des couvercles relevés.

La lettre du roi de Siam, qu'ils étaient chargés de remettre à Louis XIV, était l'objet d'un grand respect de leur part. Comme cette lettre devait toujours se trouver au-dessus d'eux, ils firent disposer, dans le carrosse du premier Ambassadeur, une planche au-dessus de leurs têtes pour la placer. Ils faisaient ôter et remettre cette planche lorsqu'ils changeaient de carrosses.

Cette lettre était renfermée dans trois boîtes. Celle de dessus était de bois verni du Japon, la seconde d'argent et la troisième d'or, en forme de cône. La lettre, qui était écrite sur une lame d'or roulée, était déposée dans cette dernière. Toutes ces boîtes étaient recouvertes d'un brocard d'or et fermées avec le sceau en cire blanche du premier Ambassadeur.

A l'hôtellerie du *Bon-Conseil*, où on logea les envoyés du roi de Siam, cette lettre était placée dans le fond de la ruelle du lit de parade de l'Ambassadeur en titre. Les Ambassadeurs mettaient tous les jours des fleurs nouvelles de chaque côté de ces boîtes, et toutes les fois qu'ils passaient devant la lettre de leur souverain, ils faisaient de profondes révérences (2).

Ils allèrent à la Prairie où se faisait le Cours, nous apprend une relation du temps (3), et ils y trouvèrent un grand nombre de dames ».

(1) *Voyage des Ambassadeurs de Siam*, par Devize.

(2) Voir à l'Appendice, n° 3.

(3) *Voyage des Ambassadeurs de Siam*, par Devize.

A cette époque, la prairie de la Madeleine était une des principales promenades de la Ville. On y arrivait, dit Dubuisson-Aubenay, par une « chaucée de pierre percée à arcades, en forme de pont de pierre à parapets, large pour deux chariots de front, et élevée sur une prée qui est très belle et sert de cours aux dames de Nantes, qui y vont en carosse, en été, promener (1) ». Cette prairie était appelée vulgairement la *grande prée* ou la prée de la Madeine pour la distinguer de la *petite prée*, qui se trouvait en aval de la chaussée. En 1621, on avait projeté d'y établir un mail, mais ce projet n'eut aucune suite (2).

Les Ambassadeurs furent menés sur le coteau de l'Hermitage, au petit couvent des Capucins, ainsi nommé par opposition au grand couvent qui était établi sur la Fosse (3). On les fit jouir de l'admirable point de vue que tous les Nantais connaissent ; ils regardèrent tous les faubourgs qu'ils prirent pour autant de villes.

A une croisée de l'étage supérieur du couvent de l'Hermitage, on éprouvait, paraît-il, une singulière illusion d'optique lorsque, le dos tourné à la Ville et regardant celle-ci par-dessus le vide, on passait la tête entre les jambes : tous les objets paraissaient à l'envers. Nous ignorons si les Ambassadeurs siamois se prêtèrent à l'expérience tant soi peu risquée de la maréchale d'Estrées et qui défraya les conversations de la Ville assez longtemps.

On ne manqua pas de leur montrer au même endroit la fameuse *Pierre Nantaise* qui, avant d'être rompue, faisait le plaisir de la Ville. Cette pierre était haute de

(1) Voir l'*Itinéraire de Bretagne en 1636*, par Dubuisson-Aubenay : « La Motte Saint-Pierre est le cours ou promenoir des gens de pied, comme la prée de la Magdelaine est le cours ou promenoir des gens de cheval et caroces ».

(2) Voir Travers et les *Archives munic. de Nantes*, série DD 243.

(3) Voir à l'Appendice, n° 4.

trente à quarante pieds, unie et roide, et il n'y avait guère que les enfants du quartier, adroits et accoutumés dès l'enfance à cet exercice, qui la pussent escalader, quand on voulait leur donner quelque argent. Les étrangers la visitaient comme une chose rare et curieuse (1).

La réception des Ambassadeurs du roi de Siam coûta à la Ville de Nantes 401 livres. Voici l'état des frais, tel qu'il est détaillé au registre des Délibérations de l'année 1686 (2).

*Estat des fraits qu'il a convenu faire pour l'arrivée
de MM. les Ambassadeurs du roy de Siam*

Pour le portage de dix pièces de canons
quy auroient esté portées sur la Motte
de Saint-Nicolas pour tirer à leur arrivée,
et le raport d'iceux ; païé aux chartiers. 11 livres 10 sols

Pour le port de trante perriers qui
auroient esté portés sur les cont es-
carpes de Saint-Nicolas, et raport d'iceux. 17 » 10 »

Pour la poudre à canon quy auroiet
esté tirée pour faire jouer les canons et
perriers, tant à l'arrivée des dicts
Ambassadeurs et à leur sortie, et pour
le paiement du canonier et autres gens
qui l'auroient servy pour faire jouer
l'artillerie, la somme de 132 » 10 »

A Messieurs de la Maison-Rouge-Per-
rault et de la Cazinière-Chiron, conseil-
lers eschevins, qui auroient esté au-
devant de mesdicts sieurs les Ambassa-
deurs jusques au Temple, à quatre lieues
de cette ville, pour leurs dépenses tant

A reporter . . . 161 liv. 10 sols

(1) Voir à l'Appendice, n° 5.

(2) Archives municipales de Nantes, BB 55.

Report	161 liv. 10 sols
de bouche que chevaux et deux archers aussy à cheval, la somme de	35 »
Pour six flambeaux de cire blanche et six livres de bougie présentée auxdicts sieurs Ambassadeurs, le jour de leur arri- vée	18 »
Pour huict douzaines de bouteilles de vin muscat d'Espagne et Canarie qui ont été présentées, sçavoir : quatre dou- zaines de vin de Canarie, deux douzaines de vin d'Espagne et deux douzaines de vin muscat qui faict en tout (1)	127 »
Pour le ruban qui a estéourny, aussy les livrées de la Ville pour attacher les dicts flambeaux et bougies (2)	12 »
Pour un bassin de confitures sèches et liquides et dragées, composé de trante boistes, à raison de vingt sols la livre, qui faict en tout (3)	30 »
Pour huict flambeaux qui ont esté brû- lés lors de leur arrivée et pendant leur séjour, par Messieurs les Maires et esche- vins, pour aller les saluer et compli- menter et donner les ordres pour les logements et pour les gens qui ont esté occupés à cet effet	17 » 10 »
TOTAL	401 livres.

(1) Voir à l'Appendice, n° 6.

(2) Ces flambeaux étaient garnis de rubans noirs et blancs. Le noir et le blanc étaient les couleurs et la livrée de la Ville. Dans un dossier des *Arch. municipales de Nantes* (Série AA 25), on voit que le 16 juin de l'année 1719, à la procession de la Fête-Dieu, il fut présenté, en arrivant à l'église de Saint-Nicolas « à M. le Maire, par une petite demoiselle, un bouquet avec un nœud de *rubans blancs et noirs*, lequel M. le Maire a reçu et a donné le sien à la place, après avoir baisé la demoiselle sur une joue seulement ».

(3) Voir à l'Appendice, n° 7.

Les Ambassadeurs passèrent encore la journée du 17 juillet à Nantes, d'où « comblés de satisfaction », ils partirent pour aller coucher à Ancenis. Ils s'y baignèrent dans la rivière, ce qui leur causa un grand plaisir, attendu que dans leur pays ils se baignaient fréquemment et que la curiosité des habitants de Nantes les avaient privés de leur bain habituel, durant leur séjour dans cette ville.

Le 18, ils dînèrent à Ingrande où ils passèrent la rivière en bateau, afin de se baigner en repos de l'autre côté. Ce jour-là, ils couchèrent à Angers. Le Maire de la Ville, qui avait reçu l'ordre de leur procurer plusieurs choses nécessaires pour leur voyage, leur envoya des carrosses. Il fit tirer le canon à leur arrivée et, après les avoir harangués, leur présenta du vin et des confitures sèches, présents ordinaires de la Ville.

Partis de Brest le 9 juillet, ils arrivèrent le 29 du même mois à Vincennes où ils furent logés dans la maison que l'on trouva la plus commode, en attendant d'être présentés à Louis XIV. Pendant leur séjour en France, on leur fit visiter la Flandre et surtout Versailles.

Ils quittèrent Paris vers la fin de 1686, chargés de présents pour le roi de Siam et emportant des relations fidèles de tout ce qu'ils avaient admiré. Ces mémoires devaient être « conservés à la postérité et mis en dépôt entre les monuments les plus rares et les plus précieux de Siam ».

Ils allèrent se rembarquer à Brest par le même chemin qu'ils en étaient venus. On avait eu dessein de les faire passer par la Normandie, afin de leur faire voir de nouvelles villes, mais les chemins n'étant pas si praticables et le temps de l'embarquement pressant, on avait craint quelque retard qui les empêchât de faire voile au premier vent favorable.

Nos archives sont muettes sur le passage des Ambassadeurs siamois dans notre ville, à leur retour.

Ces diverses ambassades ne donnèrent aucun résultat. L'ambassade envoyée au roi de Siam avait exclusivement pour but de lui proposer de se faire chrétien. Celui-ci ne l'ignorait point et il avait dit à ce sujet : « Le roi de France a pour moi une amitié désintéressée, sans doute. Il me demande de me faire chrétien. Quel intérêt y a-t-il ? Puisqu'il désire que je m'instruise de sa religion, il ne faut pas le mécontenter (1) ».

On avait pris soin de faire accompagner le chevalier de Chaumont de six Pères Jésuites : les Pères Fontenay, Tachard, Gerbillon, Le Comte, Bouvet et un autre, « aussi habiles que bons religieux (2) ». Dans son discours d'audience, le Chevalier exprime le désir, au nom de son souverain, que le roi de Siam « se fasse instruire dans la religion chrétienne et qu'il veuille bien entendre durant quelque temps les évêques et les missionnaires (3) ».

En même temps, était arrivé un ambassadeur de Perse, avec un grand train et des présents de grande valeur qu'il apportait au roi de Siam, de la part du Sophi. Mais, ce qui était assez plaisant, il venait lui demander de se faire mahométan.

Dans de telles conditions, les relations entre les deux pays ne furent que passagères et n'aboutirent qu'à un traité sans grande importance, en vue d'obtenir, principalement du roi de Siam, des privilèges aux missionnaires apostoliques dans ses Etats.

Ce traité, en cinq articles, qui fut signé le 10 décembre 1685 et publié dans toutes les villes de Siam, porte, en effet, ce titre : *Traité fait entre M. le chevalier de Chau-*

(1) *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, par l'abbé de Choisy. — Paris, imprimerie du Roi, 1687.

(2) *Relation de l'ambassade de M. le chevalier de Chaumont à la Cour du roi de Siam*. — (Arch. cur. de l'Histoire de France, 2^e série, t. X).

(3) *Ibidem*.

mont, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Très Chrétienne, et M. Constance Faulkon, Commissaire avec amples pouvoirs de Sa Majesté de Siam, pour accorder, en son royal nom, des privilèges aux missionnaires apostoliques dans tous ses royaumes (1).

Aux termes de ce traité, ces missionnaires peuvent enseigner les naturels à leur volonté et les recevoir dans leurs couvents, écoles et habitations, avec les mêmes privilèges des autres couvents, sans que personne puisse les inquiéter là-dessus.

Tous les sujets du roi de Siam voulant, de bonne volonté, se faire chrétiens, sont exempts, les dimanches et jours de fêtes marqués par l'Eglise, de tous les services qu'ils doivent à leurs mandarins.

Pour éviter les injustices et les persécutions aux nouveaux chrétiens, le roi de Siam nommera quelque mandarin siamois, qualifié homme de bien et de justice, pour entendre et juger tous les procès, sans que ce mandarin puisse rien prendre pour les jugements des procès; en sorte que les amendes soient partagées à la fin de chaque année, partie au mandarin et à ses officiers, partie aux pauvres. Cette disposition avait pour but d'empêcher le mandarin de vendre la justice.

On sait que les efforts des Jésuites pour convertir le roi de Siam ne furent aucunement couronnés de succès et qu'ils devinrent la cause d'une révolution de palais, laquelle se termina par l'expulsion des étrangers, en 1688.

(1) *Journal du Voyage de Siam*, par l'abbé de Choisy.

APPENDICE

N^o 1. **Muzillac**

« Muzillac, où se prennent les bonnes mousles, sur la mer ».

(*Le Guide des chemins de France*, par Charles Estienne. Paris, 1553).

« En entrant à l'hôtellerie de la *Croix-Verte* (à Muzillac), où nous fûmes très bien traités de poisson, et y mangeâmes un bon potage aux moules, qui sont infiniment estimées en ce bourg ; et le lendemain matin à déjeuner on nous apporta, dans un grand bassin, cinq ou six grosses mottes de beurre ; qui est une coutume ordinaire dans les hôtelleries de Bretagne, où le beurre est d'un goût très délicat et particulier à cette province. » (*Le Voyageur d'Europe, où sont les voyages de France, d'Espagne, etc.*, par A. Jouvin, de Rochefort, Paris, 1672),

..

Arthur Young, le célèbre agronome anglais, visitant la Bretagne, en 1788, passa à Muzillac qui, dit-il, s'il n'a rien à y faire voir, peut au moins se vanter du bas prix de ses denrées : « J'eus pour dîner deux bons poissons plats, des huitres, de la soupe, un beau canard rôti, avec un ample dessert de raisins, de poires, de noix, de biscuits, une demi-bouteille de vin de Bordeaux et de la liqueur ; mon cheval eut, outre le foin, trois quartiers d'avoine, le tout pour 56 sols, 2 sols à la fille et 2 au garçon, en tout 3 livres ». (*Voyages en France, pendant les années 1787-88, 89 et 90*, par Young, Paris, 1793)

N° 2. — L'Auberge du Bon-Conseil

L'auberge du *Bon-Conseil* était située dans la maison formant l'angle de la rue de la Baselerie et de la place du Boufflay. Elle était fréquentée par beaucoup de gens de condition et bourgeois de la Ville, par des étrangers qui y attiraient les jeunes gens à des jeux prohibés. Il s'y faisait des pertes considérables « par des filouteries et intersignes entre les joueurs ». Une ordonnance de police du 31 mars 1718 défend aux sieurs « Lamarre, le chevalier Grandmaison et Bassereau, qui ont tenu la dupe et le lansquenet dans l'auberge du *Bon-Conseil* », de continuer ces jeux de hasard, et, à l'aubergiste, de leur donner des cartes ou des dés dans sa maison, à peine de 100 livres d'amende (1).

Les jeunes gentilshommes venaient souper dans cette auberge en renom, mais ces parties se terminaient parfois d'une façon tragique. C'est ainsi que le samedi soir, 12 septembre 1722, plusieurs d'entre eux, soupant ensemble au *Bon-Conseil*, se querellèrent et se battirent. Jean Cadin, beau-frère de l'hôtesse, effrayé du bruit qui se faisait dans l'établissement, alla chercher Pierre Dupré, maître-maréchal, sergent de la Milice bourgeoise, demeurant au Port-Maillard. Ayant pris sa hal-lebarde, ce dernier se transporta aussitôt dans l'auberge, avec un nommé Saunier, aussi sergent de quartier. Dupré s'étant avancé « jusqu'à la porte de la salle où l'on faisait du bruit dans ladite auberge du *Bon-Conseil*, il y vit plusieurs messieurs parmi lesquels il reconnut les sieurs de la Maillardière-Monneraye frères, au nombre de deux, le sieur de Beaumont-Taron, le marquis de la Roca et le sieur abbé de la Poëze que ces messieurs insultaient de paroles ; il fut dit au témoin, dans ladite auberge, qu'on avait voulu jeter ledit abbé de la Poëze dans le feu (2) ».

(1) *Archives munic. de Nantes*, FF. 57.

(2) *Ibidem*, FF., 114.

Irrités de voir qu'on était allé quérir la police pour apaiser leur querelle, et à moitié ivres, ils résolurent, pour s'en venger, de forcer le corps de garde de la place du Bouffay, situé vis-à-vis de cette auberge.

Ils sortirent ensemble et se rendirent, par la rue de la Bâclerie, « dans une maison de Café, où ils convinrent des mesures pour exécuter leur dessein ». Peu de temps après, ils rentrèrent dans le corps de garde, l'épée nue à la main, insultèrent le sergent qu'ils saisirent au collet, lui présentant la pointe de l'épée dans l'estomac et le menaçant de le tuer. Ayant demandé à boire et n'ayant pu obtenir du vin des soldats de milice qui, tranquillement jouaient aux cartes, de crainte de s'endormir, ils les traitèrent de haut : *B... de gueux ! Quelle b... de garde faites-vous là !*

« Sacré b..., dit l'un d'eux, je m'appelle la Monneraye. Si tu remue des yeux, je te passerai mon épée au travers du corps (1) ».

Ne pouvant se débarrasser de ces forcenés, les soldats firent feu et l'un des assaillants tomba roide mort à la porte du corps de garde. C'était Jean de la Monneraye, écuyer, sieur de la Maillardière et du Bignon, âgé de 24 ans, victime d'un souper arrosé trop copieusement à la célèbre auberge du *Bon-Conseil*.

N° 3. — La lettre du roi de Siam

Le Père Tachard, de la Compagnie de Jésus, parlant des honneurs rendus à la lettre du roi de Siam, écrit :

« Tandis que nous étions à Bancok, il y passa une frégate du Roy de Siam, qui portait la lettre que Sa Majesté écrivait au Roi Très-Chrétien. On avait placé cette lettre sur la dunette de la frégate avec plusieurs parasols qui la couvraient. Quand la frégate passait avec son escorte de balons d'Etat (embarcations), tous

(1) Arch. munic. de Nantes, EE. 114.

les gouverneurs de places qui sont sur la rivière, faisaient faire une décharge générale de leur artillerie, et chacun accompagnait la lettre sur les terres de son gouvernement ; un autre la recevait ensuite avec les mêmes honneurs et les mêmes cérémonies.

» Le dimanche 16 décembre 1685, M. l'Ambassadeur arriva à la barre et il alla le même jour à bord de l'*Oyseau*. Les ambassadeurs siamois qui ne s'étaient pas encore embarqués sur l'*Oyseau*, demandèrent la grande chaloupe pour porter à bord la lettre de leur Maître. Ils l'allèrent prendre dans la frégate et quand on fut arrivé à bord, le second ambassadeur mit sur ses épaules la pyramide dorée où elle était et monta ainsi sans que personne osât y toucher. On la plaça sur la dunette avec quatre parasols, au bruit d'une décharge de 21 coups de canon. Cependant, on fit consentir les Ambassadeurs à la porter dans leur chambre, parce qu'étant ainsi placée, elle empêchait la manœuvre du vaisseau (1) ».

A Vincennes, où ils arrivèrent le 29 juillet 1686, les Ambassadeurs siamois furent logés dans la maison du lieu qu'on trouva la plus commode. On avait marqué une chambre pour le troisième ambassadeur au-dessus de celle du premier. M. de Storf le mena voir cette chambre qui lui plut beaucoup à cause de la vue. Après qu'il l'eût bien considérée, et qu'il eût aussi regardé Paris et l'Arc-de-Triomphe, il s'avisa de demander qui était celui devant coucher au-dessous de cette chambre. On lui répondit que c'était le premier Ambassadeur. Aussitôt, changeant de visage et ne pouvant déguiser le trouble qui l'agitait, il sortit avec précipitation, comme s'il lui était arrivé quelque malheur. On lui en demanda la cause et il répondit « que la lettre du Roi de Siam devait être dans la chambre qui était au-dessous de celle qu'on voulait lui donner, et que devant être toujours plus bas

(1) *Voyage de Siam des Peres Jesuites*, par le P. Tachard, Paris, 1686.

que la lettre, il n'avait garde de coucher au-dessus d'un lieu où il savait bien qu'on la mettrait (1) ». Il choisit une autre chambre, aimant mieux être incommodé et mal logé que de ne pas satisfaire à un respect qu'il regardait comme un devoir indispensable.

N° 4. — Les Capucins de l'Hermitage

Le 2 novembre 1529, Pierre Lespervier, écuyer, seigneur de la Hautière, donne autorisation à Frère Gilles Bellyan, « hermite de l'Ordre de l'habit de Monsieur Sainct-François », d'habiter et demeurer pendant sa vie dans sa petite maison « et chambre en apentis, qui est sur la vieille cave voutée de la pointe du Miséry, en laquelle logeait cy-devant nostre meusnier dudiet lieu de la Hautière ». Cette maison était couverte « de pierre d'ardoizes, estant sur la cave voustée de la pointe desdicts cousteaux dudiet Miséry, dépendant de la seigneurie de la Hautière, en la paroisse de Sainct-Martin-de-Chantenay, près Nantes (2) ».

Gilles Bellyan habita le coteau de Miséry et y vécut en ermite, ce qui fit donner à cette partie du coteau le nom d'Hermitage, que le couvent porta plus tard et qui s'est conservé jusqu'à ce jour.

En 1622, Michel Ragaud et Françoise Dachon, son épouse, « sieur et dame de la maison et terre noble de la Hautière », firent donation perpétuelle aux Capucins établis « dans la Ville neusve et Marchix dudiet Nantes, de la chapelle de Sainct-François-du-Miséry, avecq les chambres, cellules et petits jardins, fontaine, caverne, et ce qui est enclos et fermé conjointement de murailles à chaux et sable, en ung tènement et pourpris, situé sur la poincte des cousteaux de Miséry... (3) »

(1) *Voyage des Ambassadeurs de Siam en France*, par Devize, Paris, au Palais, 1686.

(2) *Archives départ. de la Loire-Inférieure*, H 332.

(3) *Ibidem*.

En 1661, vers la fin du mois d'août, Louis XIV, venu à Nantes pour y faire arrêter le ministre Fouquet, honora le couvent de l'Hermitage de sa présence. Il y entendit la messe et se promena dans l'enclos. Les religieux lui offrirent des fruits provenant de leurs jardins en terrasses, notamment des raisins dont la renommée était grande.

En 1713, M. Carré de Luzançay, seigneur de la Hautière, concède aux religieux, « en considération du pieux attachement qu'il a pour le couvent de l'Hermitage, dont l'un des principaux agréments est une rabine de chesnes et ormeaux plantés depuis la croix de l'Hermitage jusqu'aux murs du parc de la Hautière », les bois morts de cette rabine, « à la condition qu'ils feront la replantation de ces arbres qui font la principale décoration du couvent (1) ».

Les Capucins avaient fait construire un escalier de pierre qui « prenait depuis le bord de la rivière de Loire jusqu'aux trois quarts du chemin, pour aller à ladite avenue ou rabine ». Cet escalier avait sept pieds et demi de largeur et était connu, dès l'année 1688, sous le nom des *Cent pas*.

Les grands personnages qui venaient à Nantes ne manquaient jamais de visiter le couvent de l'Hermitage, pour admirer le panorama grandiose se déroulant, de cet endroit, sur une vaste étendue du pays nantais. En 1723, le comte de Maurepas, ministre de la Marine, passa à Nantes, à son retour de Brest, d'où il venait de visiter la flotte ; après avoir parcouru les chantiers de construction de la Fosse, il alla se reposer à l'Hermitage.

En 1729, les capucins de l'Hermitage du Miséri étaient au nombre de douze. En 1790, lorsque l'Assemblée Nationale décréta la suppression des congregations religieuses, le couvent de l'Hermitage ne comptait plus que sept religieux.

(1) Archives depart. de la Loire Inférieure. — H 332.

N^o 5. — La Pierre Nantaise

Le premier écrivain qui, croyons-nous, ait parlé de la *Pierre Nantaise*, est Thomas Corneille, dans son *Dictionnaire universel, géographique et historique*, imprimé à Paris, en 1708. « Près de l'Hermitage (des Capucins), dit-il, est la *Pierre Nantaise*, dont on fait tant de bruit, et qui n'est autre chose qu'une portion du même rocher, sur lequel, quoique fort en pente et fort poli, de petits enfants dansent avec beaucoup de facilité, quand on veut bien leur donner quelque argent ».

Bruzen de la Martinière, dont le *Grand Dictionnaire géographique et historique* fut imprimé en 1741, dit, tome IV, à l'article Nantes : « Les solitaires qui habitent cet hermitage ont creusé dans le roc et y ont pratiqué des jardins et une fort jolie église. Une partie de ce rocher est en pente et d'un grand poli, ce qui n'empêche pas les enfants d'y danser avec beaucoup de hardiesse, lorsqu'on veut bien leur donner quelque argent, et voilà ce qu'on appelle la *Pierre Nantaise* ».

Travers, qui acheva de terminer son *Histoire de Nantes* en 1750, fait mention de ce même rocher de la manière suivante :

« L'on apprend, de la délibération du 29 novembre 1617, que la Ville, par forme d'aumône et par reconnaissance de la cessation de la peste, venait de faire élever une haute croix de bois, peinte en rouge, portant ses armes, près de la chapelle de l'Hermitage, au haut du Miséri, au-dessus de la *Pierre Nantaise*, et pour l'honneur et la révérence du lieu. Cette croix coûta 45 livres (1). Cette *Pierre Nantaise* était fameuse et, avant qu'elle eût été rompue, faisait le plaisir de la ville ; elle était haute de 30 à 40 pieds, unie et roide, et il n'y avait guère que des enfants du lieu, adroits et accoutumés

(1) Voir Registre des Délibérations de la Ville de Nantes, BB 28.

dès l'enfance à cet exercice, qui la pussent monter. Les étrangers la voyaient comme une chose rare et curieuse ».

Comme on le voit par cette citation, la *Pierre Nantaise* était déjà largement entamée pour les besoins de la construction des édifices de la ville. Cependant, un itinéraire du voyage à Nantes, en 1777, du comte d'Artois, relate, entre autres distractions offertes au prince, la danse exécutée par les enfants de l'Hermitage, sur la *Pierre Nantaise*. Ogée, dans son *Dictionnaire de Bretagne*, publié en 1779, après avoir décrit, au passé, et d'après l'historien Travers, la roche unie et escarpée, l'admiration des étrangers et l'adresse des petits garçons à y grimper et danser, ajoute : « Elle n'est pas si élevée aujourd'hui, elle a été rompue depuis ce tems ». Guimar, l'auteur des *Annales nantaises*, imprimées en 1793, écrit à la page 648 de son ouvrage : « Le quartier de l'Hermitage est situé sur un rocher très élevé, d'où l'on découvre le lointain le plus étendu, le plus riche, le plus varié. La majeure partie de Nantes se voit là, comme dans une optique. Au pied et au sud se trouvait la *Pierre Nantaise*, pan de rocher uni et presque perpendiculaire sur lequel néanmoins des enfants dansaient très adroitement pour quelques pièces de monnaie ; elle est aujourd'hui détruite ».

En 1795, le rocher sur lequel le couvent des Capucins était placé s'appelait encore la *Pierre Nantaise*, d'après le témoignage de l'abbé Delaporte, l'auteur du *Voyageur français* : « Le couvent des Capucins, appelé l'Hermitage, est sur une hauteur dont la base est une espèce de caillou dur, poli et luisant que l'on appelle *Pierre Nantaise* ».

Il y avait deux *Pierres Nantaises* et l'une, d'après un procès-verbal d'inventaire du couvent des Capucins, en date du 23 décembre 1790, était connue sous le nom de la *Petite Pierre Nantaise* : « Les logements et terrains occupés par les religieux de l'Hermitage étant bornés à l'orient par la *Petite Pierre Nantaise* et au midi par le quai ».

Le Cadre, dans une notice publiée dans le tome VI du *Lycée armoricain*, année 1825, raconte que le père Maillocheau, vieux *perreyeur*, travaillant depuis soixante ans dans les carrières de Miséry, avait aidé lui-même à rompre en partie l'ancienne *Pierre Nantaise*, qui était tout à côté de la rampe des Cent pas. Très roide et située au milieu d'un coteau escarpé, entre des pointes de rochers anguleux, cette pierre à large surface unie, était de difficile et dangereux accès, et l'on se hasardait rarement à la gravir. Le vieux carrier se souvenait fort bien qu'au temps où elle existait tout entière, les jeux des enfants avaient été transférés sur la *Petite Pierre Nantaise*, beaucoup plus commode. En 1825, dit Le Cadre, « cette dernière, actuellement unique, n'a pas changé de forme, sauf le remblai du bas, et son sommet, à têtes arrondies par le temps, annonce son antiquité ».

Il est certain que la *Pierre Nantaise* avait le titre de fameuse d'après nos auteurs, mais on ne sait trop pourquoi. En tout cas, elle avait une célébrité parmi les *Compagnons du Devoir* accomplissant leur Tour de France. Dans les villes qu'ils visitaient, on éprouvait leur sincérité quand ils prétendaient avoir passé par Nantes : « Vous avez été à Nantes, disait l'examineur. Dites-nous alors comment est faite la *Pierre Nantaise*? » Si le répondant hésitait ou balbutiait, il était repoussé comme manquant de bonne foi.

En 1837, ce rocher n'était pas complètement détruit. On lit, en effet, dans le journal le *Breton*, à la date du 12 octobre de cette année : « Du quai d'Aiguillon au sommet du quartier populeux de l'Ermitage, il n'existe d'autre communication que des escaliers très étroits et la plupart impraticables ». Ce journal demandait que l'on fit, en ce lieu, un escalier vaste et commode, avec une rampe en fer au centre, lequel serait placé dans l'endroit où se voyaient encore les « restes de la fameuse *Pierre-Nantaise* ».

N° 6. — Les présents de vins

L'usage des présents de vins existait dès 1492. A l'ouverture des États de cette année, la Ville de Nantes acheta 34 poinçons de vin d'Anjou et d'Orléans, le premier à sept écus d'or la pipe et le second à 14 livres 10 sols, qu'elle distribua au chancelier de Bretagne, au prince d'Orange, au général des finances de Bretagne, au chancelier Guillaume Guéguen et au contrôleur-général des finances (1).

Lorsqu'en 1494, l'évêque Jean d'Epinay vint à Nantes, occuper un nouveau siège, la Ville lui fit présent de deux pipes de vin d'Anjou, valant 14 écus d'or (2).

En 1497, la Ville fit présent au sire de la Trémouille, capitaine de Nantes, d'une barrique de vin de Beaume, valant cinq écus d'or, et de deux autres poinçons de six écus. Au prince d'Orange, gouverneur de Bretagne, et à son épouse qui firent leur entrée à Nantes cette même année, la Ville présenta neuf barriques de vin du prix de 49 livres 15 sols (3).

En 1517, la Ville achète quatre pipes de vin d'Anjou et quatre poinçons de vin d'Orléans pour donner à « Révérend Père en Dieu monseigneur l'evesque de Nantes, pour luy servir à faire son entrée de sadicte evesché (4) ».

Le compte des miseurs de 1522-1524 contient l'énumération de nombreux présents de vins à divers personnages : à M. de Châteaubriant, au second Président de Bretagne, au général des finances, au connétable, au vice-chancelier de Bretagne, etc. (5).

Pendant l'année 1609, la Communauté ayant dépensé 3.163 livres 17 sous 6 deniers, « tant pour achat de vins

(1) Archives municipales de Nantes. Comptes des Miseurs.

(2) *Ibidem*.

(3) *Ibidem*.

(4) Arch. munic. de Nantes, C.C. 107.

(5) *Ibid.*, C.C. 109.

distribués au gouverneur, lieutenant-général et autres officiers et députés des villes et communautés dudit pays à la tenue des Etats », la Chambre des Comptes défendit au Maire et aux échevins, par arrêt, de faire, à l'avenir, à l'avance des dépenses aussi considérables (1).

L'année 1614, la Ville fit distribuer aux seigneurs et aux gens de la suite du Roi, à l'occasion de la tenue des Etats, 19 barriques de vin de Grave, à 54 livres la barrique ; 36 pipes de vin nantais, à 40 livres la pipe ; plus 8 pipes du même vin, à 37 livres la pipe, et une botte et demie de vin de Canarie, du prix de 247 livres 10 sous. La dépense fut encore plus forte en 1623 et les vins qui furent consommés, pendant la tenue des Etats, coûtèrent 8.000 livres à la Ville, non compris l'achat de 7.334 bouteilles clissées pour la distribution de ces vins aux seigneurs de toutes marques (2).

En 1655, la Ville achète 2.042 bouteilles et 22 barriques de vin rouge, emmagasinées dans les caves de l'Hôtel-de Ville, pour être distribuées, le jour des Rois et autres fêtes, aux personnes de qualité, « selon qu'il est accoutumé de faire (3) ».

Ces distributions de vins étaient devenues ruineuses pour les Communautés qui s'en plaignirent en haut lieu. Un arrêt du Conseil du 26 juin 1663, rendu à la requête des Etats de Nantes, défendit aux miseurs des villes de ne plus présenter de vin à quelque personne que ce puisse être, sous peine de 10.000 livres d'amende (4).

Malgré cette défense, la Ville offre à M^{sr} de la Beaume Le Blanc, évêque de Nantes, pour son entrée, en 1668, douze bouteilles de vin de Grave (5). En 1686, elle fait présent au maréchal de Schomberg de 60 bouteilles de

(1) Arch. munie. de Nantes, CC. 133.

(2) Travers, tome III.

(3) Arch. munie. de Nantes, BB 43.

(4) Travers, tome III.

(5) Arch. munie. de Nantes, BB 45.

vin de Grave, 30 de vin d'Espagne et 30 de vin des Canaries (1). La maréchale d'Estrees recoit, le 4 août 1701, six douzaines de bouteilles de vin d'Espagne (2). Le maréchal de Montesquiou, commandant pour le roi en Bretagne, ayant faits on entrée à Nantes le 8 juin 1717, deux échevins, accompagnés de six archers, lui présentèrent un panier de 40 bouteilles de vin de Bourgogne qu'il reçut avec la plus grande satisfaction. Quand le comte de Duras vint à Nantes, le 22 août 1769, arrivant de Rennes où il apportait la grâce de MM. de la Chalotais et autres, exilés en 1764, la Ville lui envoya 54 bouteilles de vin du Cap-Breton.

N° 7. — Dragées et confitures sèches

On appelait autrefois *confitures sèches* des dragées qui contenaient quelque petite graine ou menu fruit, comme anis, fenouil, coriandre, gingembre, amande, aveline, pistache, morceau de cannelle ou de citron, et d'autres substances aromatiques confites au sucre. Les anis de Verdun étaient fort estimés. Les dragées de Sedan avaient aussi de la réputation. Il est question de dragées, dès 1380, dans un compte de l'hôtel du Roi, cité par M. Douet d'Arq. (*Comptes de l'argenterie des rois de France*).

On faisait un cas extraordinaire de ces dragées ; on les regardait comme un des présents les plus honorables. C'était un de ceux que les corps municipaux offraient aux personnes de la plus haute distinction dans les cérémonies d'éclat, aux rois même, lorsqu'ils faisaient leur entrée dans les villes. On en trouve de nombreux exemples dans les *Archives municipales de Nantes*.

En 1548, l'apothicaire de la Ville, « pour la joyeuse entrée de la jeune reyne d'Ecosse en ceste diete ville de

(1) Arch. munic. de Nantes, BB 35.

(2) *Ibidem*, BB 64.

Nantes, le vingt-troisième jour de septembre », lui offre des fruits confits, citrons, oranges et dragées musquées (1).

Pendant la tenue des Etats de 1614, la Ville fit donner à la reine et aux dames de sa suite des confitures et des dragées, pour une valeur de 2.207 livres, y compris celles qui furent servies à la collation que la Communité offrit à Leurs Majestés, lorsqu'ils allèrent visiter l'Hôtel-de-Ville.

En 1626, le roi vint à Nantes avec la reine et toute la cour, pour assister aux Etats. M. de Montbazon, lieutenant-général des « ville, comté et evesché de Nantes », ayant dit que la reine avait trouvé les confitures de Nantes excellentes, qu'un présent de cette espèce lui serait agréable et qu'il convenait de lui présenter un grand nombre de confitures les plus belles et les plus exquisés que l'on pourrait trouver dans la Ville, le Bureau en fit présent à la reine pour 151 livres (2).

Quelques mois avant l'arrivée des Ambassadeurs du roi de Siam, la Ville avait offert au maréchal de Schomberg, de passage à Nantes, « 60 livres de confitures sèches ou liquides et dragées ». Le 16 juin 1686, pour la réception de la duchesse de Portsmouth, entre autres présents, la Ville avait offert « un bassin de confitures de trante boites, tant sèches que liquides », avec une douzaine de bouteilles d'essence (3).

LÉON DELATTRE.

(1) Arch. munic. de Nantes, AA 31.

(2) Histoire de Nantes, par Travers, tome III.

(3) Arch. munic. de Nantes, Registre des Délib. BB 55.

SAINT-GOUSTAN

Sa Chapelle & sa Baie

AU CROISIC



Au nombre des curiosités archéologiques que l'on rencontre au Croisic, on doit citer d'abord la plus ancienne, le menhir de la Pierre longue, à l'extrémité O. de la presqu'île. Comme tous les monuments druidiques, il cache sa raison d'être tout au fond d'un passé aussi lointain que mystérieux. Vient ensuite, non loin de l'entrée du port et de la jetée de Tréhic, ou plutôt venait (car, depuis quelques années, elle a disparu) la chapelle de Saint-Goustan, Gunstan ou Gulstan (en breton « Esprit de feu ») « et son clocher ou pyramide, le tout » recouvert d'ardoises, avec un sinitière au bout, vers » soleil levant, cerné de ses murailles, comme le tout se » contient, situé au bord de la mer, se débordant vers le » septentrion la coste de la mer, vers le midy et autres » parts les communs et advénues de la chapelle » (Domaine de Guérande, vol. 14, B. 625. — Titre du 11 juin 1670).

Cette chapelle, désaffectée comme celle du Crucifix, en 1791, et transformée en dépôt d'artillerie, fut vendue par les Domaines, en 1895, à M. Maillard de la Morandais, qui, depuis, l'a fait remplacer par une autre, plus petite, assise sur les fondations d'un monument antérieur d'apparence religieuse. Dépourvue d'élégance, la chapelle que nous avons connue remonterait au ^x^e siècle. D'après M. A. Monnier, f^o 93 du 2^{me} vol. sur la presqu'île guérandaise, elle lui a paru composée de trois parties :

1^o De la chapelle proprement dite dont l'autel était

superposé au rocher sur lequel saint Goustan avait abordé ;

2° D'une sacristie ;

3° D'un logement de chapelain ou de sacristain.

Ces deux dernières parties ne se distinguaient pas d'abord de la première dont elles formaient le prolongement. Dans le principe, la chapelle était réduite à la première et à la seconde parties qui présentaient le style ogival primitif du ^{xii}^e siècle. Un allongement postérieur se reconnaissait facilement à une différence de largeur et de hauteur ainsi qu'au style ^{xv}^e siècle des fenêtres. De forme rectangulaire, le chœur de la chapelle était plus large que la nef.

Saint Goustan, moine de l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys, reçut de son abbé, saint Félix, mission de se rendre à Beauvoir-sur-Mer, non loin de la rive gauche de la basse Loire. Ancien marin, il s'embarqua sur un léger esquif ; mais, surpris par une affreuse tempête vers la pointe du Croisic, il vint naufrager non loin de la baie qui, depuis, porte son nom. Dans l'église Notre-Dame-de-Pitié du Croisic se voit, près de la porte latérale, à la hauteur de la chaire, un vitrail représentant le saint, la croix à la main, sur la poitrine, se dirigeant vers la plage et marchant sur les flots agités, tandis qu'au large sombre sa nef et qu'à terre les habitants anxieux cherchent à lui porter secours. Épuisé de lassitude, en touchant la rive, il se coucha, dit la légende, sur un rocher qui s'amollit miraculeusement sous le poids de son corps et en conserva la fruste empreinte. Il consacra le temps qu'il séjourna au Croisic à enseigner la morale évangélique à la population de marins et de pêcheurs stationnant avec leurs bateaux dans la crique où, depuis, a été établie la grande saline dite de Saint-Goustan et dans les criques voisines. Ce furent eux qui, plus tard, pour lui témoigner leur reconnaissance, éleverent à l'en droit où il avait atterri, la chapelle ^{xii}^e siècle depuis peu disparue. En outre du vitrail

se trouve à la gauche du choeur, au bas d'une colonne, une statue du saint tenant d'une main un missel qu'il presse contre lui et de l'autre un poisson symbolique qu'il semble offrir aux pécheurs qu'il protège.

Lors de la construction de la chapelle qui lui fut dédiée, il arriva que chaque matin on constatait que le travail de la veille était détruit pendant la nuit. Après en avoir vainement recherché la cause et avoir reconnu que dans le plan on avait négligé d'y comprendre le rocher portant l'empreinte miraculeuse, on le fit rectifier, dit la légende, et, l'erreur réparée, le travail put être achevé sans entrave.

De tout temps, de nombreux pèlerins sont venus demander au Ciel, par l'intermédiaire de saint Goustan, un remède à leurs maux et se plonger parfois dans une piscine voisine, aujourd'hui encombrée de cailloux, qu'alimentait jadis une source saumâtre existant encore, à 100 mètres au Nord, dans un jardin appartenant aux Frères Saint-Jean-de-Dieu. Saint Goustan était également imploré pour la réalisation de bien d'autres vœux. C'est ainsi qu'à certains jours fériés, les jeunes filles du pays et d'ailleurs venaient se poser devant une toute petite fenêtre communiquant avec l'intérieur du lieu saint. Placée à une distance déterminée, chacune cherchait à faire franchir à une épingle l'étroite ouverture. Celles assez habiles pour réussir s'en retournaient satisfaites avec l'espoir (espérer c'est jouir) d'une entrée prochaine en ménage faites sous ces heureux auspices.

Ce fut dans cette baie de Saint-Goustan, près du chenal et non loin de la chapelle, le 20 novembre 1759, après la victoire remportée sous Belle-Isle par l'amiral anglais Sir Edward Hawke sur la flotte de M. de Conflans, que « deux vaisseaux désarmés, le *Héros*, de 74 » et le *Soleil-Royal*, de 80 canons, vinrent s'échouer à la » côte, près de l'entrée du port, le *Héros* le soir même du » combat, et le *Soleil-Royal* qui, à la faveur de la nuit, » avait mouillé au milieu de la flotte anglaise, le lende-

» main, sur des roches qui, depuis ont conservé le nom
» de Basse-Soleil (Caillo).

» Le 22, le temps s'étant radouci, l'amiral anglais
» envoya trois vaisseaux pour achever leur destruction.
» L'équipage du *Héros*, à l'approche de l'ennemi, mit
» lui-même le feu à son navire, et bientôt après, les
» Anglais firent subir le même sort au *Soleil-Royal*. Ce
» dernier vaisseau avait sa batterie de 36 canons en
» bronze et l'amiral Hawke, après avoir poursuivi les
» débris de la flotte française qui s'était réfugiée dans la
» Vilaine, revint dans la rade du Croisic pour s'en
» emparer (*id.*).

» Il était impossible aux vaisseaux anglais d'appro-
» cher sans danger les roches où l'échouement avait
» eu lieu et des chaloupes et des bâtiments légers furent
» chargés de l'opération. Mais les batteries de la côte
» s'y opposèrent avec succès. Il fut fait à la ville du
» Croisic sommation de se rendre, sous menace d'un
» bombardement. M. le marquis de Broc, qui comman-
» dait alors la place, refusa bravement de se rendre et
» le feu s'ouvrit alors sur le Croisic qu'on bombarda
» pendant trois jours. Mais il n'y avait pas moyen à
» cette époque de l'année de se tenir dans une rade
» ouverte et entourée de tous côtés de récifs. L'ennemi
» renonça donc aux canons et le Croisic conserva à
» l'Etat une batterie qui défend aujourd'hui l'un des
» forts du goulet de Brest » (Caillo).

Nous avons déjà publié dans notre Bulletin de 1902 la relation de ce combat malheureux rédigée par un interprète du Croisic qui, du haut du clocher, en avait suivi les péripéties, relation que le distingué abbé Clénet a retrouvée dans le journal des Capucins et qu'il a bien voulu nous communiquer. Nous devons à M. Gabriel Latour, secrétaire de la mairie du Croisic, la curieuse délibération de la Communauté de Ville suivante du 20 décembre 1759, à l'occasion du bombardement qu'elle eût à supporter de la part des Anglais pour avoir refusé

de laisser enlever sans résistance l'artillerie des vaisseaux le *Héros* et le *Soleil-Royal* venus s'échouer à l'entrée du port (1):

« Du 20 décembre 1759, en l'Hôtel de Ville du Croisic,
» la Communauté de ladite Ville, assemblée et convo-
» quée par le bat du tambour et autres formalités gardées
» et observées où présidait M. Le Breton du Pontneuf,
» Conseiller-Maire, présents et assistants Messieurs de
» la Retaudière-Dubois père, Maillard, anciens maires ;
» E. Benoist fils, avocat et subdélégué de l'Intendance.

» De la part de M. de la Retaudière du Boys fils, pro-
» cureur syndic de cette Ville et Communauté, a esté
» remontré que les vaisseaux du Roy, le *Soleil-Royal* et
» le *Héros*, s'estant échoués le 21 de novembre dernier
» au matin, à l'entrée du port de cette Ville, après le
» combat du jour précédent avec l'escadre anglaise, les
» Anglais sont venus le 8 de ce mois pour enlever les
» canons des dits vaisseaux et ont bombardé et canonné
» cette ville pendant trois jours ; que M^{gr} le duc d'Aiguil-
» lon, lieutenant général commandant dans cette pro-
» vince, s'est rendu de la Ville de Vannes en ce lieu
» pour donner ses ordres pour la défense et nous fournir
» les artilleries et munitions de guerre nécessaires à
» notre sûreté ; que M. le marquis de Broc, brigadier
» des armées du Roy, s'est donné des soins et des mou-
» vements extraordinaires pour notre défense ; M. Denis,
» officier d'artillerie, a donné, en cette occasion des
» marques d'un zèle distingué pour la formation des
» bastions et plate formes qui ont esté mis en état avec une
» célérité extraordinaire par le concours des habitants
» de cette ville qui n'ont pas attendu d'estre commandés
» pour se rendre jour et nuit aux endroits où le service
» l'exigeait, ce qui demande de la part de cette commu-

(1) Voir à ce sujet dans nos archives, la réponse de lord Hawke au duc d'Aiguillon. Hawke prétend que ces navires s'étant rendus lui appartenaient par les droits de la guerre.

» nauté un acte de reconnaissance et de remerciements,
» sur quoy il l'a priée de prendre délibération.

» Signé : LE BRETON DU PONT-NEUF, maire ;
» DE LA RETAUDIÈRE-DUBOYS, MAILLARD et BENOIST ».

Un compatriote très au courant de l'histoire de notre marine de guerre, près de qui nous nous sommes renseigné au sujet du combat du 20 novembre 1759, combat dit « des Cardinaux » chez nous, et de « Quiberon » en Angleterre, sur lequel nous sommes peu documenté, nous informa que nous trouverions sur l'amiral Edward Hawke, dans une biographie publiée par le capitaine Burrows, de la Marine royale, professeur d'histoire à Oxford, chapitre IX, f° 231, le texte de son rapport au secrétaire de l'Amirauté sur le combat dont il sortit vainqueur. Il voulut même pousser la complaisance jusqu'à nous en procurer la traduction en y ajoutant le compte rendu de la bataille par le Révérend Robert English, un des chapelains de la flotte.

Ces documents, en jetant quelque clarté sur des faits assez obscurs, nous semblent dignes d'être cités.

Traduction du rapport adressé au Secrétaire de l'Amirauté par Sir Edward Hawke (K. B.) sur la bataille de Quiberon, 20 novembre 1759.

A bord du Royal Georges, au large de la pointe de Penris (sans doute, Pointe de Saint-Gildas de Rhuy), le 24 novembre 1759.

Monsieur, par ma lettre du 17, expédiée par exprès, je vous priaï de vouloir bien informer leurs Seigneuries de l'avis que j'avais reçu au sujet de 18 vaisseaux de ligne et de trois frégates de l'escadre de Brest qui avaient été aperçus à environ 24 lieues dans le N.-O. de Belle-Isle, faisant route à l'E. Tous les prisonniers, cependant, s'accordent pour dire que le jour où nous leur avons donné chasse, l'escadre consistait, suivant liste

ci-jointe de : 4 vaisseaux de 80, de 6 de 74, de 3 de 70, de 8 de 64, d'une frégate de 36, d'une autre de 34 et d'une troisième de 16 canons, avec un petit navire pour reconnaître. Ils ont mis à la voile de Brest, le 14 courant, soit le jour même où j'ai quitté Torbay. Convaincu que leur premier point de rendez-vous serait Quibéron dès que l'avis me parvint, je fis force de voiles pour m'y rendre. Tout d'abord, le vent qui soufflait avec violence au S.-E.-S., nous fit dériver considérablement à l'O. Mais le 18 et le 19, les vents, quoique variables, devinrent plus favorables. Dans l'intervalle, j'avais été rejoint par les deux frégates la « Maidstone » et la « Coventry » et je donnai l'ordre à leurs capitaines de prendre la tête, l'un à bas-bord, l'autre à tribord de l'escadre.

Dans la matinée du 20, à 8 h. 1/2, alors que selon nos calculs, nous étions à 13 lieues de Belle-Isle qui se trouvait dans l'E. N. 1/4 de N, la « Maidstone » fit le signal qu'une flotte était en vue. Immédiatement je signalai de former la ligne par le travers, dans le but d'attirer à moi tous les vaisseaux de l'escadre. Auparavant, j'avais détaché en avant le « Magnanime » pour reconnaître la terre. A 9 h. 3/4, il fit le signal que l'ennemi était en vue. Observant qu'en se voyant découvert, il s'éloignait de nous, je fis signaler aux sept vaisseaux les plus rapprochés, de lui donner chasse tout en prenant la ligne de bataille en tête de moi et de s'efforcer de retenir l'adversaire jusqu'à ce que le reste de l'escadre survienne. Pour éviter tout retard dans la poursuite, je donnai l'ordre à l'escadre de prendre position tout en donnant chasse.

L'ennemi, ce même matin, avait poursuivi le « Rochester », le « Chatam », le « Portland », le « Packland », la « Minerve », la « Vengeance » et la « Vénus » qui firent leur jonction avec moi à 11 heures, ainsi que le « Sapphire », qui arriva de Quibéron dans la soirée.

Toute la journée nous eûmes de gros grains et des vents violents du N.-O., et de l'O.-N.-O. M. de Conflans

s'éloignait de nous après avoir couvert ses vaisseaux de toute la voile qu'ils pouvaient porter, mais, sans se désunir. De notre côté, nous faisons force de voiles, pour le rejoindre.

A 2 h. 1/2, la tête de colonne ouvrit le feu et je fis le signal d'engager l'action. Nous nous trouvions alors au S. de Belle-Isle et peu après l'amiral français qui tenait la tête de sa flotte, doubla les Cardinaux, pendant que son arrière-garde était aux prises avec nous. Vers 4 heures, le « Formidable » amena son pavillon ; puis, peu après, le « Thésée » et le « Superbe » coulèrent. A 5 heures, le « Héros » amena son pavillon et jeta l'ancre ; mais, la violence du vent ne nous permit pas d'envoyer de canot pour prendre possession.

La nuit était venue et comme nous nous trouvions sur une côte et au milieu d'ilots et de récifs de nous inconnus ; comme je n'avais pas de pilote, pas plus que la majeure partie de l'escadre ; comme il ventait dur et à terre, je fis le signal de jeter l'ancre et de mettre à la cape, nous trouvant avec 15 brasses d'eau, l'île du Met à deux ou trois milles de nous dans l'E.-N., les Cardinaux dans l'O 1/2 S. et les clochers du Croisic dans le S.-E. comme nous le vîmes le lendemain matin.

Pendant la nuit, nous entendîmes de nombreux canons de détresse ; mais, la force du vent, notre ignorance de la côte, notre ignorance aussi de leur provenance amie ou ennemie, ne nous permit pas de porter secours.

Au point du jour, le 21, nous aperçûmes un de nos vaisseaux, la « Résolution », démâtée et échouée sur le Four. De même, le « Héros » et le « Soleil-Royal », français, qui, par suite de l'obscurité, avaient jeté l'ancre parmi nous, coupèrent leurs câbles et se jetèrent à la côte à l'O. du Croisic. En voyant le mouvement du « Soleil-Royal », je fis le signal à l'« Essex » de poursuivre ; mais, par malheur, il alla se jeter sur le Four et

se perdre irrémédiablement, comme la « Résolution », malgré toute l'aide que nous pûmes leur donner, en égard au temps.

Environ 80 hommes de l'équipage de la « Résolution », malgré les efforts de leur capitaine, établirent des radeaux et prirent le large avec quelques prisonniers du « Formidable ». Je crains bien qu'ils n'aient été entraînés au large. Tout l'équipage de l'« Essex » est sauf et nous avons pu sauver les approvisionnements en grande partie ; mais un lieutenant et quelques hommes ont été jetés à la côte sans que nous en ayons reçu de nouvelles. Les deux navires échoués ont été incendiés.

Nous apprîmes que le « Dorsetshire », la « Revanche » et la « Défiance », ont pris le large dans la nuit du 20 et j'espère qu'il en est de même du « Swiftome » dont nous sommes sans nouvelles. Le « Dorsetshire » et la « Défiance » sont revenus le lendemain, et ce dernier rapporte avoir aperçu la « Revenge ». C'est ainsi que toutes nos pertes sont dues à la tempête et non à l'ennemi ; 7 ou 8 de ces vaisseaux ont pris le large dans la nuit.

Aussitôt qu'il fit grand jour, le 21, je découvris 7 ou 8 vaisseaux de ligne ennemis, à l'ancre entre la pointe de Penris et l'entrée de la Vilaine, sur quoi je fis le signal de lever l'ancre et de les approcher pour combattre. Mais, la violence du vent qui soufflait du N.-O. était telle qu'au lieu de donner toute liberté à l'escadre, je fus obligé de faire amener les huniers.

La plupart des navires ennemis paraissaient être à la côte, à marée basse ; mais, lors de la mer montante, en les allégeant et grâce au vent qui soufflait de terre, tous, excepté deux, purent entrer de nuit dans la Vilaine.

Le 22, le vent mollit et j'envoyai le « Portland », le « Chatam » et la « Vengeance » pour détruire le « Soleil-Royal » et le « Héros ». Les Français, à notre approche, mirent le feu au premier, et peu après, le « Héros » subit

le même sort, mais par nos mains. Pendant ce temps, je mis à la voile pour doubler la pointe de Penris autant pour y trouver une rade plus abritée que pour détruire, si possible, les deux navires ennemis restés en dehors de la Vilaine. Mais, avant que les vaisseaux que j'avais envoyés en avant, à cet effet, purent les joindre, ils entrèrent dans la rivière, après avoir été complètement allégés, grâce à la marée.

Toute la journée du 23 se passa à reconnaître l'entrée de cette rivière qui est très étroite avec seulement 12 pieds d'eau à marée basse.

Nous vîmes sept, sinon huit navires de guerre à un demi-mille au dedans de l'embouchure. Ils étaient complètement allégés. Deux grosses frégates étaient ancrées par le travers de l'embouchure et seules elles paraissaient armées de canons. Vers le soir, 12 bateaux longs et autant de brulots se tenaient prêts à essayer de détruire ces navires sous le couvert du « Saphire » et de la « Coventry ». Mais, le temps continuant mauvais et le vent nous étant contraire, je fus contraint de différer l'attaque, jusqu'à ce que le vent, au moins, nous fut favorable. S'ils peuvent être détruits, ils le seront.

En attaquant un ennemi qui fuyait, il était impossible, dans un espace de temps, aussi court qu'un jour d'hiver, que tous nos vaisseaux pussent prendre part à l'action, ou ceux de l'ennemi forcés à combattre. Les commandants et les équipages de tous ceux qui joignaient l'arrière-garde des français, le 20, se sont comportés avec la plus grande intrépidité et ont donné les preuves les plus fortes d'un véritable esprit anglais. Je suis convaincu qu'il en eût été de même des officiers et marins que des vaisseaux moins bons marcheurs, ou la distance à laquelle ils se trouvaient dans la matinée, ont tenu loin du combat.

Notre perte du fait de l'ennemi est minime ; car les navires qui sont avec moi comptent seulement un lieu-

tenant et 50 marins ou soldats de marine tués et environ 250 hommes blessés.

Lorsque je considère la saison de l'année, les vents violents du jour de la bataille, la difficulté de joindre un ennemi qui se dérobe, la brièveté du jour et les dangers de la côte, je puis affirmer hardiment que tout ce qu'il a été possible de faire a été fait. Quant aux pertes que nous avons éprouvées qu'il me soit permis de les porter au compte de la nécessité absolue où je me trouvais de tout risquer pour briser la plus puissante force de l'ennemi. Si nous avions eu deux heures de plus de jour la flotte entière eût été prise ou détruite, car nous allions atteindre l'avant-garde lorsque la nuit est venue.

Hier, j'ai été rejoint par la « Pallas » et la « Fortune », sloops, et par la « Proserpine », brûlot. Le 16, j'avais envoyé la « Fortune » à Quibéron dire au capitaine Duff de se tenir sur ses gardes. En se rendant à destination, la « Fortune » fit la rencontre de la frégate l'« Hébé », de 40 canons, avec laquelle elle eût un engagement de plusieurs heures. Pendant ce combat, le lieutenant Stuart, second du « Ramillies », auquel j'avais confié le commandement, fut tué. Les officiers du bord, après s'être consultés, renoncèrent à continuer la lutte, la frégate étant d'une force disproportionnée. J'ai envoyé le capitaine Young à Quibéron avec cinq vaisseaux et je forme une escadre volante pour dégager la côte au S. jusqu'à l'île d'Aix et, si possible, pour attaquer ceux des vaisseaux français qui peuvent se trouver dans ces parages.

Je suis, etc.

Signé : Edw. Hawke.

État des services d'Hubert de Brienne, chevalier, puis Comte de Conflans Brienne (Extrait de la *Mariane Militaire de la France, sous Louis XV*, par Lucien Goupil, f^o 184, édition de 1902).

Bon officier, sachant son métier et brave, mais au

peu vif et haut sur sa naissance. Prétend descendre des rois de Jérusalem.

Garde, 13 février 1706. — Enseigne, 25 novembre 1712. — Lieutenant, 17 mars 1727. — Lieutenant des Gardes du Pavillon, 1^{er} novembre 1731. — Chevalier de St-Louis, 25 juillet 1732. — Capitaine de vaisseau, 10 mars 1734. — Commandant des Gardes-Marine à Brest, 1^{er} décembre 1741. — Gouverneur Général des Iles-sous-le-Vent, 26 mai 1747. — Chef d'escadre, 1^{er} avril 1748. — Lieutenant-général, 1^{er} septembre 1752. — Vice-Amiral à Mers-du-Levant, 14 novembre 1756. — Maréchal de France, 18 mars 1758. — Chevalier de Saint-Lazare. — Devait finir tristement sa carrière à la bataille des Cardinaux ou de Quibéron, vaincu par l'Amiral Edouard Hawke, le 20 novembre 1759. Mort à Paris, le 27 janvier 1777.

Ses états de services réguliers et honorables avec Du Casse, Du Gay-Trouin, La Rochalard, le désignaient comme un officier d'avenir. Son rôle aux Antilles, au cours de la guerre contre les Anglais, devait contribuer à le mettre en lumière. Sa promotion au rang de chef d'escadre en 1748, puis de lieutenant-général en 1752, fut la juste récompense de son habileté.

En 1744, à son départ de France pour les Antilles, arrivé sur les côtes de Portugal, à 70 lieues au large, dans le N.-O., Conflans rencontre un vaisseau anglais de 70 canons, le *Northumberland*. Il lui livre bataille, est grièvement blessé ; mais, soutenu par le *Mars*, il parvient à s'emparer du vaisseau ennemi qu'il expédie sur Brest où il est incorporé, sous ce même nom, à notre flotte. Pour lui, il est forcé de rentrer dans ce port afin d'y achever sa convalescence.

En 1745, il retourne aux Antilles, ravitaille nos établissements et réunit un grand convoi, puis, il reprend la mer et repart pour Brest à la fin de cette même année. Il y reçoit le commandement d'une escadre de quatre navires de guerre pour conduire aux Antilles une

flotte de 250 voiles très richement chargée et portant 6.000 hommes. Il part de l'Île d'Aix le 24 avril 1746, arrive en 48 jours à la Martinique, le 15 juin. Il y débarque 800 malades, reconstitue ses équipages, remet à la voile le 3 juillet et gagne la Dominique, où il disperse l'escadre de Dowes composée de cinq vaisseaux, d'une frégate et d'une dizaine de corsaires ; puis, il rentre à la Martinique sans être autrement inquiété. Il repart pour la France, donne la chasse, auprès du Banc de Terre-Neuve, à un convoi ennemi de 70 navires et de deux vaisseaux de ligne. En trois heures, il enlève le *Severn*, de 50 canons, coule un navire de commerce, en fait amener vingt, et met en fuite l'autre vaisseau anglais (29 octobre). Le 26 novembre, l'habile capitaine était de retour à Brest.

En 1747, les circonstances exigeaient à Saint-Domingue la présence d'un marin énergique. Conflans, que sa dernière campagne avait fait apprécier, reçoit, le 26 mai, le Gouvernement des Îles-sous-le-Vent. Il s'embarque, le 24 septembre, pour rejoindre son poste sur la « Renommée » qui, au large d'Ouessant, est capturée par le « Dover », de 44 canons, et ramenée à Plimouth. Trois mois plus tard, sur l'intervention du maréchal de Saxe, Conflans est échangé et rentre en France. Ce ne fut qu'en 1748, sur l'« Intrépide », qu'il put enfin gagner le Cap Haïtien.

*Renseignements sur le Combat dit « des Cardinaux »
ou de « Quiberon » (20 novembre 1759)*

Ce pauvre maréchal de Conflans a eu vraiment, au xviii^e siècle, une bien mauvaise presse ! Ce n'est seulement qu'à notre époque que sa réhabilitation a été tentée avec quelque apparence de justice ; car, avant cette affaire, il passait pour un homme de mer expérimenté et ses états de service en faisaient foi.

On lui reproche d'avoir pris la tête de la déroute. C'est bientôt dit et, aux yeux de plusieurs officiers dis-

lingués, le reproche est plus que discutable. Ses instructions étaient formelles : *Il devait, avant tout, s'occuper du corps d'embarquement.* Aussi, lorsque ses vigies lui eurent signalé l'approche de l'ennemi, n'eût-il rien de plus pressé que de rappeler à lui les vaisseaux de l'escadre qui donnaient la chasse au commodore Duff et à se mettre à couvert derrière les formidables récifs de Quibéron. Ce ne fut donc *nullement par couardise* qu'il prit la tête, mais uniquement pour indiquer la route, alors que des signaux risquaient d'être mal compris par les capitaines d'une vingtaine de navires de guerre. Son plan, tout au long exposé et discuté par Lapeyrouse, (Bonfils, dans son histoire de la Marine) était simple en lui-même et répondait à la pensée dominante de ses instructions. *Son erreur*, bien plus que sa faute *fut de ne pas croire un instant que l'ennemi se hasarderait, sans pilote, dans des parages aussi dangereux, alors qu'il venait en tempête et que la côte était sous le vent.* Les historiens de l'époque ne se doutaient pas des conditions climatiques de cette journée, des dangers de la côte et de la hardiesse presque invraisemblable qu'il y avait pour l'ennemi à chercher la bataille ce jour-là. Le capitaine américain A. T. Mahan (*Types of naval officers*) prétend que la manœuvre des anglais a été pour le moins aussi hardie que celle d'Aboukir. Conflans *était en droit de s'attendre à ce que l'attaque n'aurait pas lieu* et que, fatigués par six mois de croisière devant Brest, les vaisseaux anglais ne pourraient tenir longtemps au dehors. Il était trop tard pour réparer *une erreur de jugement*, lorsque Hawke entra avec lui dans la baie, et il ne pouvait prévoir la froide énergie qui faisait dire par l'amiral à ses officiers : *Where there is room for the enemy, there is room for me.* (Là où l'ennemi peut passer, je passerai). Cette intrépide décision de son adversaire fut la cause déterminante du désastre. Or, les amiraux Matthews, Lestock et Byng, prédécesseurs immédiats de Hawke *n'auraient jamais voulu courir un pareil risque.*

Conflans pouvait croire qu'il avait affaire à un officier qui suivrait la même tactique, toute de prudence. Il avait mal jugé son rival. Est-ce une raison pour en faire un pleutre ? Assurément non (1).

En 1832, pendant une cruelle épidémie de choléra, un arrêté municipal aussi prudent que sage, prescrivit l'inhumation des victimes du fléau dans les sables entourant la chapelle de Saint-Goustan. Le juge de paix, M. Gallerand et sa femme furent enlevés presque simultanément du 19 au 21 septembre. Leurs parents voulurent les faire enterrer dans la concession qu'ils possédaient au cimetière contigu à l'église paroissiale ; mais la population mécontente de cette double infraction à l'arrêté, exigea le transport de leurs corps à l'endroit déterminé. Tous ces restes, mêlés aux sables du rivage, après avoir, pendant de longues années, été roulés et triturés par les vagues, les orages et les bourrasques, ont finalement été pieusement recueillis et transportés dans le cimetière communal actuel.

Aux documents que nous avons pu recueillir sur la chapelle de Saint-Goustan il ne paraîtra peut-être pas superflu d'ajouter ce que nous avons pu apprendre sur celui en l'honneur de qui elle fut édiflée.

Bien qu'il existe une paroisse portant son nom et dont il est le patron dans la presqu'île de Rhuy, au diocèse de Vannes, dom Lobineau ne fait figurer saint Goustan que parmi quelques saints inconnus dont *il n'a pas vu les actes*. S'il le cite, ce n'est pas d'une façon particulière, c'est incidemment dans l'article qu'il con-

(1) Les lignes qui précèdent sont extraites du manuscrit d'un chercheur émérite aussi modeste que consciencieux qui en voulant bien nous les communiquer nous affirme les avoir empruntées aux ouvrages de Guérin, de Lapeyrouse, de Bonfils, de Troude, etc., et les avoir revues à la clarté des études si sérieuses faites de nos jours par le capitaine Mahan et Lacour-Gayet.

sacre à saint Félix, abbé de Saint-Gildas. Enlevé tout jeune par des pirates sur les côtes de la Grande-Bretagne, il aurait été assujéti au dur traitement de l'esclavage.

D'après dom Morice, au contraire, il ne se sépara de ses féroces compagnons qu'après avoir pris part à tous leurs crimes et afin de se rapprocher de saint Félix, alors à Ouessant. Ce dernier eût le bonheur de gagner à Dieu une âme qui se précipitait dans le désordre.

Saint Goustan ayant appris de saint Félix, en l'île d'Ouessant, à vivre saintement dans la solitude, vint le rejoindre à l'abbaye de Rhuys dont il avait été nommé Abbé. Il était sans cesse en prière et répétait nuit et jour, avec une ardente dévotion, les oraisons et les psaumes qu'il avait appris par cœur. Il était si occupé de Dieu qu'il n'accordait quotidiennement que trois heures au sommeil, soit l'hiver, soit l'été, même dans un âge décrépité. Dieu fit par son moyen beaucoup de miracles qui rendirent son nom célèbre. Il mourut le 27 de novembre, à Beauvor-sur-Mer, en Bas-Poitou, où il était allé pour les affaires de son abbaye, et ce fut dans une maison de moynes de Saint-Pierre de Maillezais, à minuit. Aussitôt qu'on eût appris sa mort, tout le monde se leva, nobles et gens du commun, et tous se rendirent en foule à cette maison, à la lueur des cierges et des lampes, pour rendre leurs devoirs à ce saint vieillard (dom Lobineau).

Les moines de Saint-Philbert voyant autour de son corps une grande quantité de cierges et d'offrandes, firent violence aux moines de Maillezais et à leurs domestiques, enlevèrent le corps à la faveur de la multitude, l'emportèrent dans leur église où ils l'enterrèrent, après l'avoir livré pendant trois jours à la vénération publique. Vital, successeur de Félix, informé de toutes ces choses, alla réclamer le corps de son religieux et sur le refus que lui en firent les moines de Saint-Philbert, il fut réduit à avoir recours à l'autorité d'Isembert, évêque de Poitiers, déjà mécontent de ces religieux en qui il

avait trouvé peu d'obéissance. Il les fit venir à son synode où, en présence de l'abbé Vital, il ordonna de rendre aux religieux de Rhuys le corps de saint Goustan, ce qu'ils ne purent se dispenser de faire. Ce fut ainsi que l'abbaye de Rhuys rentra en possession d'un trésor qui lui appartenait à si juste titre (Extrait de la *Vie des saints de Bretagne*, par dom Guy-Alexis Lobineau, prêtre bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, Rennes, 1725.

Dans une notice parue en 1865, à Napoléon-Vendée, Imprimerie Vve Ivonnet, M. Amédée Gallet, un habitant de Beauvoir-sur-Mer, fait valoir les titres qu'a saint Goustan à figurer parmi les saints du Bas-Poitou pour avoir vécu quelque temps et être mort en cette localité, en 1040.

Un autre écrivain, M. Marius Sépet, dans un intéressant et curieux livre intitulé : *Aperçu d'histoire monastique, imprimé à Paris, chez Doniol, en 1900*, reproduit en termes à peu près identiques le récit de dom Lobineau et, se basant sur un *légendaire* de Saint-Gildas-des-Bois, au pays nantais, n'en diffère que pour expliquer les retards apportés au transport, de Beauvoir à Saint-Gildas-de-Rhuys, des restes du vénérable frère lay.

Jusqu'en 1900, aucune pièce authentique n'était venu infirmer la légende de dom Lobineau qui, d'ailleurs, comme nous l'avons dit plus haut, déclarait dans sa biographie de saint Félix ne classer saint Goustan que parmi quelques saints inconnus *dont il n'a pas vu les actes*. Il accepte, sans étonnement et sans examen, les imputations acerbes formulées contre les moines de Saint-Philbert par le chroniqueur ignoré qu'il consulte.

Mais, au commencement de l'année 1900, un article de notre savant archiviste départemental, M. Léon Maitre, est venu éclairer d'un jour tout nouveau la question qui nous occupe. Cet article, qu'avec son obligeance habituelle, il a bien voulu nous communiquer, a paru, au début de l'année 1900, dans le dernier numéro de la

Revue du Bas-Poitou, 4^{me} trimestre de 1899, qui se publie à Fontenay-le-Comte.

Un propriétaire de l'Anjou, dit-il, M. Charles d'Achon, ancien élève de l'Ecole des Chartes, a découvert chez l'un de ses voisins, M. de Terrebasse, une Ordonnance de l'évêque de Poitiers, Isembert I^{er} (mort en 1047), « prescrivant aux religieux de Saint-Gildas-de-Rhuys de » transporter chez eux un de leurs frères mort à Beau- » voir-sur-Mer, dans l'hospice des religieux de Saint- » Philbert (le couvent de Maillezay leur appartenait) : » mais, en même temps, leur défendant de s'établir » dans cette résidence et dans *l'église qu'ils ont cons-* » *truite* et décrétant que les religieux de Saint-Philbert » resteront seuls en possession de cette église et auront » seuls le droit d'y célébrer des offices » (Voir *Revue du Bas-Poitou*, 4^{me} trimestre de 1899, f^o 489. — Texte latin » de l'ordonnance d'Isembert, f^o 496).

Cette pièce prouve que l'évêque Isembert fait bien droit à la réclamation de Vital, abbé de Saint-Gildas ; mais, en même temps qu'il défend aux moines de la presqu'île de Rhuys de venir s'établir en Bas-Poitou et décide que l'église (qu'ils paraissent y avoir fait bâtir), sera, à l'avenir, desservie par les moines de Saint-Philbert. Ce n'est pas ainsi qu'un prélat traite des religieux en révolte contre son autorité, comme tendait à le faire croire la légende qui, jusqu'ici, avait cours. Il semble aussi que la mission confiée à saint Goustan par ses supérieurs avait pour but d'établir en Bas-Poitou un monastère de son ordre.

La popularité de saint Goustan à Rhuys et dans toute la région environnante, restée longtemps bien vive, n'est pas encore éteinte. L'ancienne église paroissiale, dont il n'existe plus que le portail à l'entrée du cimetière, à quelques pas de l'abbaye, lui était dédiée. « Dans la » croisée de cette église, du côté de l'évangile, écrit vers » 1668 dom Lobineau, est le tombeau de saint Goustan, » frère lay de cette abbaye, les reliques duquel sont

» toutes dans son tombeau, avec les cendres du corps
 » qui a esté consommé par la longueur des temps. Le
 » tombeau est fort simple, relevé d'un pied au plus sur
 » la terre ». On le voit aujourd'hui à la même place,
 dans l'église de Saint-Gildas ; mais il ne porte aucune
 inscription.

L'une des paroisses d'Auray est sous son invocation.
 Il en étoit de même de l'église de l'île d'Hœdic, démolie
 au xvi^e siècle, et il est demeuré le patron secondaire de
 l'église actuelle consacrée, en premier lieu, depuis un
 siècle environ, à Notre-Dame.

Enfin, il y a au Croisic, à l'Ouest de la ville et sur le
 bord de la baie qui porte son nom, une chapelle de
 Saint-Goustan nouvellement édiflée sur l'emplacement
 de celle du xi^e siècle, par les soins M. de la Morandais
 dans la propriété duquel elle est enclavée.

De la concordance des divers documents relatés ci-
 dessus, il ressort :

1^o Que saint Goustan, en se séparant des pirates,
 s'attacha à saint Félix et que lorsque ce dernier fut
 nommé abbé de Saint-Gildas-de-Rhuys, il vint le
 rejoindre à sa nouvelle résidence ;

2^o Qu'envoyé en mission par son abbé pour les inté-
 rêts de son ordre, en Bas-Poitou, il y arriva après un
 voyage très accidenté, interrompu par son naufrage et
 par un séjour prolongé au Croisic et qu'il mourut à
 Beauvoir-sur-Mer le 27 novembre 1040 ;

3^o Qu'il fut le contemporain de l'abbé Félix, de l'abbé
 Vital et celui d'Isembert, évêque de Poitiers, décédé en
 1047, sept ans après lui.

Nos recherches dans Albert-le-Grand ont été vaines,
 comme il en advient souvent. Un seul exemple : il fait
 mourir saint Goustan à Saint-Gildas-en-Bretagne et non
 à Beauvoir-en-Bas-Poitou (erreur de lieu), le 27 novembre
 608 et non le 27 novembre 1040 (erreur de temps de 432

ans). Peu lui importe. Il écrit tout ce que lui dicte sa brillante imagination, prêt à répondre à la critique, comme l'abbé de Vertot, à propos de son siège de Rhodes : « *Ma légende est faite* ».

A. DE VEILLECHÈZE.

— 242 —

EXTRAIT DES MINUTES ⁽¹⁾

d'un Notaire d'Ancenis

du 1^{er} janvier 1668 au 17 juin 1697

Communiqué par M^r le Chevalier CH. D'ACHON

ESTAT contenant les noms et surnoms, qualités et demeures et seigneuries de tous ceux qui ont signé et pris les qualités d'Écuyer, de Messire et de Chevalier ou l'une d'icelles, receu tant par moy que par mon prédé-

(1) Copié par M^r P. de Farcy sur l'original en papier (Archives de M^r d'Achon à Gennes).

Chacun des articles contenus en cet état a été parafé en marge par Pierre Timoreau, notaire à Ancenis, qui l'a délivré en 1697.

La Réformation de Bretagne, terminée en 1671 par les commissaires nommés par le Roy, fut reprise en 1676 par les intendants et les commissaires départis. Un arrêt du Conseil d'État du 22 mars 1666 avait prescrit à tous les notaires de donner communication de leurs registres, protocoles, minutes et d'envoyer aux préposés et commissaires députés pour la recherche des usurpateurs, les noms et demeures de tous ceux qui avaient pris la qualité d'écuyer ou de chevalier et s'étaient fait mettre de leur autorité aux exempts dans les rôles des tailles des trois dernières années.

En reprenant la continuation de la Réformation, les intendants et commissaires départis ont dû exiger des notaires la même communication des noms de ceux qui, dans leurs registres avaient pris les qualifications caractéristiques de la noblesse, et c'est ce qui aura motivé la production de l'état des noms que l'on publie ici. On n'imposait pas aux cures détenteurs des actes de l'Etat civil la même obligation qu'aux notaires; aussi les actes d'église n'étaient-ils reçus dans toutes les preuves que comme justificatifs de filiation, mais jamais de qualité.

cesseur dont j'ay la charge et protocole. Depuis le premier janvier 1668 jusque à ce jour 17 juin 1697, estant en la possession de Moy Pierre Timoreau, notaire royal de la sénéchaussée de Nantes, résident en la ville d'Ancenis, rue de Mirelle, paroisse de Saint-Pierre, soub-signé sans exception ny obmission de qui que ce soit qui ait pris quelqu'une desd. trois qualités.

Premièrement Messire Claude de Sesmaisons, Chevalier, Seigneur de la Sausinière et demeurant à sa d. maison de Sausinière, paroisse St-Similien-les-Nantes, par acte de constitution du 11 janvier 1668, dont il a signé la minute.

Messire Claude de Sesmaisons, Chevalier, Seigneur de la Sausinière etc, demeurant en sa d. maison de la Sausinière, paroisse St-Similien-les-Nantes, par acte de constitution du 11 juin 1668 dont il a signé la minute.

Nicolas Fleuriot, Escuyer, Seigneur d'Omblepied, demeurant à sa maison d'Omblepied, paroisse d'Oudon, par acte de ferme du 1^{er} juin 1668 et a signé la minute.

Messire Jean de la Bourdonnois, Chevalier, Seigneur de Brats de Liré, etc, demeurant en sa maison noble de la Dumelière, paroisse de Liré, par acte d'acquisition du 15 fevrier 1668 dont il a signé la minute.

François de la Chastellais, Escuyer, Seigneur du d. lieu, demeurant en sa maison noble de la Sorrierie, paroisse de la Chapelle de Montelais, et Hypolite Michel, Escuyer, Seigneur des Portes, sénéchal et prévost d'Ancenis, y demeurant, par acte de constitution du 19 juin 1668 et ont signé à la minute.

Nicolas Fleuriot, Escuyer, Seigneur d'Omblepied, demeurant à sa maison d'Omblepied, paroisse d'Oudon, par acte du 2 juillet 1668, dont il a signé la minute.

Jacques Fleuriot, Escuyer, Sieur de la Serrie, demeurant à sa maison de la Serrie, paroisse de St Erbelon (St-Herblon), par acte de ferme du 15 juillet 1668 dont il a signé la minute.

Antoine Meignard, Escuyer, Sieur de la Michetière, demeurant en sa maison de la Michetière, paroisse des Touches, par acte de ferme du 28 juillet 1668 dont il a signé la minute.

Escuyer René de Vays, Sieur de Pannantelz (Pannantais, demeurant en sa maison de Pannantelz, paroisse de Mésangé, a consenti quittance le 7 février 1669 dont il a signé la minute.

Escuyer Louis Michel, Seigneur de la Hardière, la Justonnière etc, Gouverneur d'Ancenis, y demeurant, par acte de constitution du 13 may 1669 dont il a signé la minute.

Escuyer Alexandre Rouxeau, Seigneur de la Houssaye, demeurant en sa maison du Plessis, paroisse de Varade, par acte de constitution du 2 novembre 1669, dont il a signé la minute.

Messire Guillaume Raoul, Chevalier, Seigneur de la Guybourgère etc, Con^{er} du Roy en son parlement de Bretagne, demeurant en son chasteau de la Guybourgère, paroisse de Teillier, par acte de constitution du 14 novembre 1669 dont il a signé la minute.

Escuyer Alexandre Rousseau, Seigneur de la Housaye, demeurant en sa maison du Plessis, paroisse de Varades, par acte d'indemnité du 22 novembre 1669, dont il a signé la minute.

Messire René de Vays, Seigneur de Pannantelz, demeurant en sa maison de Pannantelz, paroisse de Mésangé, a transigé par acte du 10 decembre 1669 et a signé à la minute.

Escuyer Gabriel Desmerliers, Sieur de la Procherie, demeurant en sa maison de la Galerie, paroisse de Belligné, par acte d'indemnité du 19 décembre 1669 dont il a signé la minute.

Messire Guillaume Raoul, Chevalier, Seigneur de la Guybourgère, Mésangé, St Onen etc, Cam^o du Roy en son parlement de Bretagne, demeurant en son chasteau de

la Guilbourgère, paroisse de Teillier, par acte de constitution du 17 janvier 1670 dont il a signé la minute.

Anthoine Mignard, Escuyer, Sieur de la Michetière, demeurant en sa maison de la Michetière, paroisse des Touches, a consenty quittance le 2 juin 1670 dont il a signé la minute.

Escuyer Jacques Poullain, Seigneur de la Rivière de Gevres, demeurant à Ancenis, a eu quittance le 3 novembre 1670 dont il a signé la minute.

Pierre Lefevre, Escuyer, Sieur du Pont, la Gobergère etc, demeurant en sa maison du Pont, paroisse de Couffé, par acte de prolongation du 12 juillet 1671, dont il a signé la minute.

François de la Garde, Escuyer, Sieur de la Rive, demeurant à la ville de Nantes, a donné sa procure le 20 juillet 1671 dont il a signé la minute.

Escuyer Adrien Hamelon, Sieur du Serisier, demeurant a sa maison du Serisier, paroisse de Nouer ? par acte de subrogation du 28 mars 1672, a signé à la minute.

Pierre Lefevre, Escuyer, Sieur du Pont, demeurant à sa maison du Pont, paroisse de Couffé, par acte de procompt du 2 avril 1672 dont il a signé la minute.

Jacques Fleuriot, Escuyer, Seigneur de la Serrie, demeurant à sa maison de la Serrie, paroisse de St-Herbelon, par acte de ferme du 26 juillet 1672 dont il a signé la minute.

Louis du Vau Joyeux, Escuyer, Seigneur de la Planche, demeurant à sa maison noble de la Gardefraire, paroisse de Landemont, par acte de constitution du 10 septembre 1672 dont il a signé la minute.

Mathurin de Cumont, Escuyer, Sieur de la Guioinière, demeurant à sa maison noble de la Brunellière, paroisse de la Bloire en Ville Dieu, par acte comparant le 31 octobre 1672 dont il a signé à la minute.

Louis de Vaujoyeux, Escuyer, Seigneur de la Planche, demeurant en sa maison noble de la Gaudefraire, par-

roisse de Landemont, par acte de constitution du 10 septembre 1672 dont il a signé la minute.

Escuyer Denis Bariller demeurant en sa maison noble du Sas, paroisse de la Chapelle-sur-Erdre, par acte du 28 octobre 1672 dont il a signé la minute.

Louis Michel, Escuyer, Sieur de la Justonnière, demeurant à Ancenis, par acte de ferme du 15 mai 1673 dont il a signé à la minute.

Messire Georges du Breil, Chevalier, Seigneur de la Groisardière et de la Haute-Pierre, demeurant en sa maison noble de la Groisardière, paroisse de Landemont, a loué et ratifié un testament en date du 4 août 1673 dont il a signé à la minute.

Jacques Bardin, Escuyer, Sieur du Parc, demeurant en la ville d'Angers, paroisse St Denis, a donné acquit le 10 novembre 1673 dont il a signé la minute.

Gabriel Desmeslières, Escuyer, Sieur de la Porcherie, demeurant en sa maison noble de la Porcherie, paroisse de Belligné, a fait acte d'accord en date du 21 mars 1674 dont il a signé la minute.

Messire Gilles Huchet, Chevalier de Quenetaïn, demeurant en sa maison noble de la Quinaudière, paroisse de Joué, Messire Jean Le Petit, Chevalier, Seigneur du Bois-Souchard, demeurant en sa maison noble du Bois-Souchard, paroisse des Touches, par acte de constitution du 6 avril 1674 dont ils ont signé la minute.

Messire Gilles Huchet, Chevalier, Seigneur de Quenetaïn, demeurant en sa maison noble de la Guinaudière, paroisse de Joué, et Messire Jean Le Petit, Chevalier, Seigneur du Bois-Souchard, par acte fait entr'eux le 6 avril 1674 dont ils ont signé la minute.

Jacques Poulain, Escuyer, Sieur de la Rivière de Gevres, demeurant à Ancenis, a fait donnaison le 15 février et a signé la minute.

Messire Jean de la Bourdonnois, Chevalier, Seigneur de Bratz, Liré, la Turmelière, Leseurast etc, demeurant en sa maison noble de la Turmelière, paroisse de Liré,

par acte de constitution du 23 avril 1675 dont il a signé la minute.

Escuyer Amant d'Achon, Sieur des Rigaudières, demeurant à la maison des Rigaudières, paroisse de Mésangé, par acte consenty le 24 may 1675 dont il a signé la minute.

Messire Claude de Meaulme, Chevalier, Seigneur de Lancheneil etc, demeurant en son chasteau du Bois Guignardais, paroisse de St Leger, par acte de ferme du 19 octobre 1674 dont il a signé la minute.

Messire Martin de Savonière, Chevalier, Seigneur de la Breteche, demeurant à sa maison de la Breteche, paroisse de Chantoceaux, par acte du 14 mars 1676 dont il a signé la minute.

Jean du Rau, Escuyer, Seigneur de la Guynonnière, Chevauxleger de la garde ordinaire du Roy, demeurant à la maison noble de la Basse Coindière, paroisse de Chantoceaux, par acte d'obligation du 8 avril 1676 dont il a signé la minute.

Gabriel de la Pouëze, Escuyer, Sieur de la Collaisière, demeurant à sa maison noble de la Collaisière, paroisse de St Sauveur de Landemont, a consenty acte le 23 juillet 1676 et a signé la minute.

Messire Joachim des Cartes, Chevalier, Seigneur du dit lieu, Con^{er} du Roy en son parlement de Bretagne, demeurant en la ville de Rennes, par acte de constitution du 27 septembre 1676 et a signé la minute.

Messire Charles du Bois, Chevalier, Seigneur de la Féronnière, demeurant en son chasteau de Beau-Chesne, paroisse du Lourous-Boitreau, par acte de transaction du 12 novembre 1676 et a signé à la minute.

Philippe Guillermeau, Escuyer, Seigneur du Plessis de la Ramée etc, Con^{er} du Roy, son secretaire auditeur en sa chambre des Comptes, demeurant à Nantes, par acte consenty le 12 novembre 1676 et a signé la minute.

François Ragault, Escuyer, Seigneur du Bois, demeu-

rant en la ville de Nantes, a transigé par acte du 23 novembre 1676 et a signé la minute.

François Ragault, Escuyer, Seigneur du Bois, Con^{se} du Roy et Con^{se} en la prevosté de Nantes, y demeurant, par acte du 25 novembre 1676 et a signé la minute.

Escuyer Pierre de Moaire, demeurant en la ville de Nantes, par acte du 13 may 1677 dont il a signé la minute.

Jean de Saint Aubin, Escuyer, Sieur du Butay, demeurant à la maison noble de la Hallière, paroisse de la Varanne, par acte de Delais du 31 décembre 1677 et a signé la minute.

Messire Martial Mulet, Sieur de la Picherie, demeurant au lieu noble de la Pillettrie, paroisse de Bouzillé, a fait donnaison le 28 avril 1678 et a signé la minute.

Escuyer Pierre de Moaire, demeurant en la ville de Nantes par acte de subrogation du 2 décembre 1678 dont il a signé la minute.

Escuyer Jean de Quatre Barbes, Seigneur de la Marquisière, demeurant au bourg et paroisse de Varade, par rapport de procès verbal du 2 décembre 1682, dont il a signé la minute.

Escuyer Jean de Quatre Barbes, Seigneur de la Marquisière, demeurant au bourg et paroisse de Varade et Dame Renée de Luneau, son espouse ont ratifiés un contract de constitution du 18 decembre mil six cens quatre vingt deux et ont signé à la minute.

Messire Jean Baptiste Charet, Seigneur du Bois Briand, demeurant en la ville de Nantes, par quittance du huitiesme mars 1683, dont il a signé la minute.

Escuyer Georges Briand Maillard, Seigneur du Bois Saint Lié, demeurant à sa maison noble du Bois Saint Lié, paroisse de Quarquefou, par contract de mariage du 10 février 1684 dont il a signé la minute.

Messire Joseph Préseau, Chevalier, Seigneur de la Haye, demeurant en la paroisse de Landemont, par contract de mariage du 4 novembre 1684 dont il a signé

la minute : presens ont esté au d. contract, Messire Gilles Préseau, Chevalier, Seigneur de la Guilletière, Messire Gabriel de la Pouëze, Chevalier, Seigneur de la Collaisière, Messire François Julien Préseau, Chevalier, Seigneur de la Belle Rivière et Messire Guillaume Préseau, Chevalier, Seigneur de la Grahautière, les tous demeurants en la paroisse de Landemont et ont tous signés à la minute.

Messire Guillaume Bedeau, Escuyer, Sieur des Renardières, Con^{er} du Roy,^g maître ordinaire en sa chambre des Comptes de Bretagne, demeurant en la ville de Nantes, rue de Verdon, paroisse de Nostre Dame, par quittance qu'il a donné en datte du 21 décembre 1685 et a signé à la minute.

Escuyer Ardouin Toubance, Seigneur du Ponceau demeurant à sa maison noble du Ponceau, paroisse de Ligné, par quittance du 22 janvier 1686 dont il a signé la minute.

François de Beauveau, Escuyer, Sieur de Givray, demeurant en la ville d'Ancenis, par acte de ferme du 22 janvier 1686 dont il a signé la minute.

Escuyer René Gervier, Sieur de la Varanne, Escuyer Pierre Dirodouez, Sieur de la Quétails, Escuyer François de Beauveau, Seigneur de Givray, les tous demeurants en la paroisse de Mésangé, ont donné leurs avis sur la tutelle d'une mineure le 9^e aoust 1686 et ont signé la minute.

Messire Anne François Hubert de Lasse, Chevalier, Seigneur de la Rochefordière, de la Martinière, etc, demeurant en sa maison seigneuriale de la Rochefordière, paroisse de Ligné, par acte de constitution du 12^e septembre 1686, dont il a signé la minute.

Julien Simon, Escuyer, Sieur de Gallison, des Salles demeurant en sa maison noble des Salles, paroisse de Mésangé, par acte de ferme du 22 septembre 1686, dont il a signé la minute.

Messire Pierre Dirodouez, Seigneur de la Quetrais, demeurant en sa maison noble de la Quetrais, paroisse de Mésangé, par acte de constitution du 26 novembre 1686 dont il a signé la minute.

Messire Claude Pantin, Sieur de la Guerre, demeurant en sa maison noble de la Simonais, paroisse de Donge, a consenti quittance le 6 juin 1687 et a signé la minute.

Escuyer Jacques Guérin, Sieur de la Rochepalière, demeurant à sa maison de la Rochepalière, paroisse de St Herbelon, tuteur de Sœur Françoise Guérin, par acte de subrogation du 11 septembre 1688 dont il a signé la minute.

Escuyer Jean Baptiste du Breil, Sieur de Champs-quartier, Con^{er} du Roy, demeurant en la ville de Nantes, paroisse St Léonnard, par acte de ferme du 5 janvier 1691, dont il a signé la minute.

Bernardin de l'Espinay, Escuyer, Sieur de Villate, et Damien de la Grue, Escuyer, Sieur du Rivault, demeurants à la maison de Gaufourillou, paroisse de Chalain, ont transigé avec et le 7^e mars 1691, et ont signés la minute.

Escuyer Estienne de la Pessade, Sieur de Saint-André, demeurant en la ville de Rennes, a transigé avec Hervé Mercier et autres, le 11 juillet 1691, en vertu de sa procure signée de luy.

Escuyer François de Quatrebarbes, Seigneur de Juigné, demeurant en sa maison noble de Juigné, paroisse de St Herbelon, par acte d'arentement du 20^e mars 1693 dont il a signé la minute.

Escuyer René de Bradasne de Bugnons, demeurant en sa maison du Molay, paroisse de la Chapelle-Montrelais, a donné acte d'indemnité le 23 octobre 1693 et dont il a signé la minute.

Escuyer Julien Cosnier, Sieur de la Mouraudière, demeurant en sa maison du Puy Salé, paroisse de

Ligné, par acte d'atournance du quatorze juin mil six cens quatre vingt quinze et a signé la minute.

Haut et Puissant Seigneur Messire Claude de Cornulier, Chevalier, Marquis de Chateaufremont, Seigneur de Vers, Chafault, Asnez, Savenière, la Touche, la Haye, le Rodrou, la Renouaudière, Maumusson etc, demeurant en son chateau de Vers, paroisse d'Anetz, par acte de constitution du 23 juin 1695 dont il a signé la minute.

Escuyer François de Quatre barbes, Sieur de Juigné, demeurant en sa maison noble de Juigné, paroisse de S^t Herbelon, par acte de ferme du 6 octobre 1695 dont il a signé la minute.

Messire Louis de la Moussaye, Chevalier, Seigneur de Beaucais, demeurant en sa maison noble du Verger, paroisse d'Ancenis, par acte de constitution du 27 fevrier 1696 et a signé la minute.

Escuyer Hypolite Michel, Sieur de la Hardière, mineur, demeurant en sa maison noble de la Hardière, paroisse de Mésangé, par acte de ferme du 9^e aoust 1696 et a signé la minute.

Baltazar d'Achon, Escuyer, Sieur de la Ragottière, demeurant au Haut Rocher, paroisse de Riaillé, et François Daniel, Escuyer, Sieur d'Ardenne, demeurant en la ville de Nantes, paroisse S^t Laurent, par acte de constitution du 26 avril 1697 et ont signé à la minute.

Baltazar d'Achon, Escuyer, Sieur de la Ragottière, demeurant au Haut Rocher, paroisse de Riaillé, a donné acte d'indemnité au d. sieur Daniel le mesme jour 26 avril 1697 et a signé à la minute.

Escuyer Baltazar d'Achon, Sieur de la Ragottière, Escuyer Amant d'Achon, Sieur des Rigaudières, demeurants à la maison noble des Rigaudières, paroisse de Mésangé, par acte de constitution du 6^e mars 1673 et ont signé à la minute.

Je certifie le présent état en huit rolles de papier timbré, écrits par moy cottez et paraphes contenant le

nombre de soixante dix sept articles estre véritable, et sans exception ny obmission de personne.

Fait à Ancenis ce dix sep^{me} jour de juin mil six cens quatre vingt dix sept.

G. TRIMOREAU,
no^{re} Royal, avec paraphe.

Receu vu autant du S^r Trimoreau
à Nantes le 22 juin 1697,

CHEVALLIER.



LISTE DES MEMBRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES
ET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE



ABRÉVIATIONS

<i>Ac.</i> —	Académie, académique.
<i>Adj.</i> —	Adjoint.
<i>Adm.</i> —	Administration, administrateur, administratif — ive.
<i>Agr.</i> —	Agriculture, agriculteur, agricole.
<i>Anc.</i> —	Ancien, — ne.
<i>Ant.</i> —	Antiquaire.
<i>Arch.</i> —	Archéologie, archéologique.
<i>Arr.</i> —	Arrondissement.
<i>Art.</i> —	Artiste, artistique.
<i>Ass.</i> —	Association.
<i>B.-A.</i> —	Beaux-Arts.
<i>Bibl.</i> —	Bibliothèque, bibliothécaire.
<i>Bibl. bret.</i> —	Bibliophiles bretons.
<i>Centr.</i> —	Central, — e.
<i>Com.</i> —	Comité.
<i>Comm.</i> —	Commission, commissaire.
<i>Conf.</i> —	Conférence.
<i>Cons.</i> —	Conseil, conseiller.
<i>Cor.</i> —	Correspondant.
<i>Del.</i> —	Délégué.
<i>Dep.</i> —	Département, départemental, — e.
<i>Dir.</i> —	Directeur.
<i>Ec.</i> —	Ecole.
<i>El.</i> —	Elève.
<i>Fond.</i> —	Fondateur.
<i>Gén.</i> —	Général, — e.
<i>Géog.</i> —	Géographie, géographique.
<i>Hist.</i> —	Histoire, historique.
<i>Hon.</i> —	Honneur, honoraire.
<i>Hort.</i> —	Horticulture, horticulteur, horticole.
<i>Inst.</i> —	Instruction.
<i>L.</i> —	Lauréat.
<i>Lit.</i> —	Littéraire.
<i>M.</i> —	Membre.
<i>Min.</i> —	Ministère.
<i>Mun.</i> —	Municipal, — e.
<i>Nat.</i> —	Naturel, — le.
<i>Pr^s, v.-pr^s.</i> —	Président, vice-président.
<i>Prof.</i> —	Professeur.
<i>Publ.</i> —	Public, — ique.
<i>Secr.</i> —	Secrétaire.
<i>Soc.</i> —	Société.
<i>Sc.</i> —	Sciences, scientifique.
<i>Sup.</i> —	Supérieur.
<i>Trés.</i> —	Trésorier.
<i>Chev.</i> —	Chevalier.
<i>O.</i> —	Officier.
<i>C.</i> —	Commandeur.
<i>G. O.</i> —	Grand-officier.
<i>G. C.</i> —	Grand-croix.
<i>O. I.</i> —	Officier de l'Instruction publique.
<i>O. A.</i> —	Officier d'Académie.
<i>Av.</i> —	Avenue.
<i>Boul.</i> —	Boulevard.
<i>Ch.</i> —	Château.
<i>Imp.</i> —	Impasse.
<i>Pass.</i> —	Passage.
<i>Pl.</i> —	Place.
<i>R.</i> —	Rue.
<i>Q.</i> —	Quai.

Les dates qui suivent chaque nom indiquent l'année de la réception.

MEMBRES TITULAIRES

- MM. ALLOTTE DE LA FUYE (Maurice), O. ✱, colonel du Génie en retraite, r. d'Anjou, 2, Versailles (Seine-et-Oise), 1889.
- ANGOT (Joseph), m. de la Soc. Ac. r. des Pénitentes, 2, 1904.
- ARBONNEAU (Henri d'), O. ✱, commandant du Génie en retraite. pass. Bonnamen, 2, et Ker-Natacha, la Baule-s-Mer, 1906.
- AVROUIN-FOULON (le comte Louis), r. St-André, 102, et ch. de la Couronnerie, Carquefou, 1892.
- BACQUA (Auguste), maire de St-Fiacre, pl. Louis XVI, 1, et ch. du Coin, la Haie-Fouassière, 1879.
- BAGNEUX (le vicomte Zénobe FROTIER DE), ch. de la Péliissonnière, le Boupère (Vendée), et r. du Bac, 86, Paris, 1885.
- BALBY DE VERNON (le marquis Georges de), lt de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, m. de la Soc. des agr. de France et de la Soc. hist. et arch. de l'Orléanais, m. de la Soc. ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts et des Etudes du Couserans, ch. de la Briais, St-Julien-de-Vouvantes, 1886.
- BASTARD (Ambroise), prof., r. de la Rosière, 27, 1906.
- BAUDOUIN (le docteur Marcel), r. Linné, 21, Paris 1904.
- BEAUCAIRE (le vicomte Robert HORRUC de), r. Menou, 13, 1891.
- BELLEVÛE (le marquis Xavier FOURNIER de), cons. gén. de la Loire-Inférieure, m. de la Comm. dép., capitaine

Messieurs les Secrétaires généraux prient leurs collègues de vouloir bien leur faire connaître les rectifications à apporter à la liste des sociétaires, et déclinent toute responsabilité pour les erreurs et lacunes qu'entraînerait un défaut de communication.

de cavalerie territoriale, ch. de Moulinroûl, Soudan, et r. Lesage, 1, Rennes (Ille-et-Vilaine), 1895.

BERTHOU (le comte Paul de), archiviste-paléographe, anc. él. et m. de la Soc. de l'Éc. des Chartes, m. de l'Ass. bret., de la Soc. arch. d'Ille-et-Vilaine et du Com. de la Bibl. publ., l^r de l'Ac. des Inscriptions et Belles-Lettres et de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, ch. de Cadouzan, St-Dolay, la Roche-Bernard (Morbihan), 1884.

BLANCHARD (René), O. I. Q. l^r de l'Institut et de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, secr. et bibl.-archiviste de la Soc. des bibl. bret., archiviste de la Ville de Nantes, m. du Com. de la Bibl. publ., r. Royale, 1, 1875.

BLANCHET (le docteur Ferdinand), m. et anc. pr^t de la Soc. acc., pr^t hon. de la Soc. nantaise d'hort., m. de la Soc. des sc. nat. de l'Ouest de la France, de la Soc. art. et litt. de l'Ouest et de la Soc. de géog. commerciale, r. du Calvaire, 32, et le Pellerin, 1854.

BOIS DE LA PATELLIÈRE (Henri du), maire de St-Etienne-de-Mont-Luc, le Perroteau, St-Etienne-de-Mont-Luc, 1886.

BOISGUÉHENNEUC (Henri du), r. Colbert, 6, et ch. de la Rabillardière, H^{te}-Goulaine, 1903.

BONET (Louis), industriel, anc. v.-pr^t de la Soc. philatélique, r. d'Alger, 10, 1901.

BOÛARD (le vicomte René de), armateur, r. Anizon, 2, 1898.

BOUBÉE (Joseph), r. Bonne-Louise, 10, et ch. de la Meule, Arthon, 1890.

BOUCHAUD (Adolphe), pl. de la Petite-Hollande, 3, et ch. de la Bernardière, St-Herblain, 1893.

BOÛGOUIN (François), architecte, anc. él. de l'Ec. des B.-A., m. et anc. pr^t de la Soc. des architectes, l^r de la grande médaille de la Soc. cent. pour l'architecture privée, 1892, r. du Calvaire, 10, et r. de Bel-Air, 22, 1879.

BOUYER (l'abbé Jules), chanoine hon., anc. missionnaire, anc. aumônier des Dames Blanches, anc. sup. du Petit-Séminaire de Guérande, St-Père-en-Retz, 1886.

BRAULT (l'abbé Ferdinand), aumônier du Lycée, anc. prof. de philosophie à l'Externat, r. de Briord, 9, 1900.

BREMOND D'ARS MIGRÉ (de marquis Anatole de), ✱, licencié en droit, chev. de St-Jean-de-Jérusalem (Malte) et de St-Sylvestre, C. de Pie IX, anc. sous-préfet, secr. du Cons. gén. du Finistère, prt du comice agr. de Pont-Aven, cor. de la Soc. nationale des ant. de France, del. de la Soc. des bibl. br., m. de l'Ass. bret. prt du Com. dép. de la Soc. bibliographique, m. de l'Ac. d'Aix-en-Provence, l'un des prts hon. du Cons. héraldique de France, m. de plusieurs autres Soc. savantes, r. Harrouÿs, 5, et ch. de la Porte-Neuve, Riec-sur-Bélon (Finistère), 1874.

BRÈVEDENT du PLESSIS (Irénée de), r. Henri IV, 12, 1892.

BROSSE (Gilbert GUILLET de la), ch. de la Noë, Orvault, 1907.

BRUC (le comte Maurice de), anc. camérier d'hon. de S. S. le pape Léon XIII, ch. de Bruc, Candé (Maine-et-Loire), et r. de Penthièvre, 26, Paris, 1889.

BUREAU (le docteur Louis), O. I. , licencié ès-sc. nat., dir.-conservateur du Muséum d'hist. nat., prof. d'hist. nat. à l'Éc. de médecine, cor. du Muséum de Paris, m. du Cons. de l'Ass. française pour l'avancement des sc., m. fond. de la Soc. zoologique de France, collaborateur adj. à la carte zoologique détaillée de la France, secr. gén. très. de la Soc. des sc. nat. de l'Ouest de la France, m. du Cons. centr. de la Soc. ac., r. Gresset, 15, et ch. de la Meilleraye, Riaillé, 1891.

CAILLÉ (Dominique), P de la Soc. nat. d'encouragement au bien et de plusieurs Soc. savantes, anc. v.-prt et m. du Com. cent. de la Soc. ac., anc. secr. de la Soc. des bibl. bret., pl. Delorme, 2, 1904.

CAZAUTET (Constant), boul. Delorme, 21, 1904.

CHAILLOU (Félix), O. I. , P de la Soc. française d'arch., de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure et du Comice agr. de Vertou, anc. prt de la délégation cantonale de Vertou, m. de la Soc. des sc. nat. de l'ouest de la

- France, viticulteur, fond. du Musée des Cléons, q. de la Fosse, 70, et ch. des Cléons, Vertou, 1885.
- CHARON (Georges), O. A. , négociant-assureur, v.-pr^t de la section nantaise des Hospitaliers-sauveurs-Bretons, r. Gresset, 8, 1895.
- CHATELLIER (Léon), cons. mun. de Nantes, r. Félibien, 66, 1884.
- CHAUVET (André), architecte, anc. él. de l'Ec. des B.-A., m. de la Soc. des Art. Bretons. r. Guibal, 19, 1901.
- CHEVALIER (le docteur Alexandre), anc. secr. de la Soc. ac., r. d'Orléans, 13, et ch. de la Cognardière, le Pallet, 1906.
- CLERVILLE (Adolphe JOLLAN de), cons. gén. de la Loire-Inférieure, m. de la Soc. ac., du Cons. dép. de l'Inst. publ. et de la Comm. du Muséum, maire de St-Viaud, r. de Bréa, 9, et ch. de la Barrière, Blain, 1902.
- CORMERAIS (Emile), industriel, anc. pr^t du Tribunal de Commerce, v.-pr^t de la Chambre de Commerce, r. de la Moricière, 10, 1902.
- CORMERAIS (Ludovic), docteur en droit, anc. auditeur au Cons. d'Etat, anc. cons. de préfecture, secr. du Cons. gén. de la Loire-Inférieure et de la Comm. dép., maire de St-Philbert-de-Grand-Lieu, dél. de la Soc. française de secours aux blessés pour la XI^e région militaire et de la Soc. des bibl. bret., v.-pr^t du Syndicat des agr., pr^t de la Comm. du Musée Dobrée, m. de la Comm. du Musée arch., boul. Delorme, 34, et ch. du Rocher, St-Philbert-de-Grand-Lieu, 1884.
- COTTEUX (Marcel), anc. notaire, expert, Châteaubriant, 1895.
- DELANOUE (l'abbé Armand), curé de St-Félix, 1905.
- DELATTRE (Léon), agent voyer cantonal, r. d'Allonville, 54, 1906.
- DION (le marquis Albert de), député, cons. gén. de la Loire-Inférieure, v.-pr^t de l'Automobile Club, ch. de Maubreuil, Carquefou, et av. de la Grande-Armée, 46, Paris, 1903.

DORÉ-GRASLIN (l'abbé Philbert), r. Dugommier, 7, et ch. de Loiselinière, Gorges par Clisson, 1906.

DORTEL (Alcide), O. I.  avocat, cons. gén. de la Loire-Inférieure, pr^t de la Soc. ac., anc. secr. de la Soc. des bibl. bret., m. du Com. de la Bibl. publ., de la Comm. du Musée arch. et du Cons. dép. d'hygiène pub., cor. du Min. de l'inst. publ. pour les travaux hist., r. de l'Héronnière, 8, 1889.

DOUDIÈS (Jules), q. de Tourville, 19, 1901.

DROUIN (Aristide), entrepreneur, sec. gén. de la Soc. nantaise d'Horticulture, m. de la Soc. ac., r. de Rennes, 11, 1907.

DURVILLE (l'abbé Georges), O. A.  chanoine prébendé, anc. aumônier des Augustines, l^r de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, anc. pr^t de la Soc. philatélique, m. de la Comm. du Musée arch., r. St-Clément, 76, 1892.

ESTOURBEILLON DE LA GARNACHE (le marquis Régis de l'), O. A.  député, cons. mun. de Vannes, cor. de la Soc. nationale des ant. de France, inspecteur et l^r de la Soc. française d'arch., fond. dir. de la *Revue historique de l'Ouest*, anc. pr^t de la Soc. polymatique du Morbihan, v.-pr^t de la Soc. des bibl. bret., m. de l'Ass. bret., de la Soc. des Hospitaliers-Sauveteurs-Bretons et de la Soc. art. et litt. de l'Ouest, l^r de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure. pl. de l'Evêché, 10, Vannes (Morbihan), et r. du Havre, 7, Paris, 1880.

FABRÉ (Xavier), notaire, r. de Saillé, Guérande, 1883.

FERRONNIÈRE (Georges), architecte, prof. à l'Université catholique d'Angers, m. de la Soc. ac., r. Voltaire, 15, 1907.

FILLIAT (André), chirurgien-dentiste des hôpitaux de Nantes, r. Boileau, 11, 1906.

FRANCE (Jules de), titulaire de deux médailles d'hon. comm.-voyer, r. Charles-Monselet, 30, 1898.

FRESLON (Paul de), r. Malherbe, 8, 1902.

FURRET (Jules), architecte, m. de la Soc. des architectes, r. Geoffroy-Drouet, 6, 1904.

GOURDON (Maurice), O. I.  C. de l'ordre royal de Charles III d'Espagne, attaché au service de la carte

- géologique de France, r. de Gigant, 19, et ch. de la Haie des Bouillons, Cordemais, 1900.
- GOUSSET (le comte René), avocat, docteur en droit, m. du Cons. héraldique de France et de l'Ass. des Chev. pontificaux, pl. de l'Oratoire, 14, 1889.
- GRAND (Roger), O. A. , anc. élève et m. de la Soc. de l'Éc. des Chartes, avocat, anc. archiviste du Cantal, anc. archiviste adj. de la Loire-Inférieure, cor. du Min. de l'Inst. publ. et de la Soc. nationale des ant. de France, inspecteur dép. de la Soc. française d'arch. pl. Delorme, 1, et Arradon (Morbihan), 1903.
- GUILLON (Léon), la Boucardière, Chantenay-s.-Loire, 1900.
- HALGAN (le docteur Georges), boul. Delorme, 30, 1904.
- HARGUES (Joseph de), r. de Rennes, 94, 1903.
- HOUDET (Joseph), r. de la Rosière, 9, 1900.
- HUBERT (Pierre), r. Cassini, 5, 1907.
- JUIGNÉ (le marquis Jacques LECLERC de), député, secr. du Cons. gén. de la Loire-Inférieure, maire de Juigné-s.-Sarthe, ch. du Bois-Rouaud, St-Hilaire-de-Chaléons, ch. de Juigné-s.-Sarthe (Sarthe) et r. du faubourg St-Honoré, 137, Paris, 1906.
- KERVENOËL (le vicomte Émile JOUAN de), docteur en droit, m. de la Soc. française d'arch. et de la Soc. des bibl. bret., r. Tournefort, 3, et ch. de Boisy-Sourdis, la Verrie (Vendée), 1886.
- LAFONT (Georges), architecte, inspecteur diocésain, anc. secr. de la Soc. des architectes, prt fond. hon. de la Comm. des fêtes nantaises, m. de la Comm. dép. des bâtiments civils, du Cons. dép. d'hygiène publ., de la Comm. du Jardin des Plantes et du Com. des Amis des Arts, m. d'hon. de la Comm. du Musée arch., r. de la Rosière, 17, 1873.
- LAGRÉE (Victor), O. , de l'ordre du Nicham-Iftikar, de l'ordre royal du Cambodge et du Dragon Vert de l'Annam, prt de la Section nantaise des Hospitaliers-Sauveteurs-Bretons, capitaine de frégate en retraite, r. Bonne-Louise, 2, 1901.

- LASTOURS (Dr Edmond GAUZENC de), pl. Dumoustiers, 5, et ch. de la Mabiterie, Varades, 1907.
- LAUBRIÈRE (Louis BRIANT de), anc. v. pr^t de la Soc. hist. et arch. de Château-Thierry (Aisne), m. de la Soc. géologique de France, r. St-Clement, 6, 1895.
- LAUZON (Etienne de), cons. d'arr. de la Mothe-Achard, m. du Coas. héraldique de France., r. Mathelin-Rodier, 19, et ch. de la Forêt, la Mothe-Achard, (Vendée), 1890.
- LECORNU (Alfred), O. A. , architecte retraité de la Ville de Paris, r. du Général-Bedeau, 2, et ch. de Kerlocdulec, St-Marc, en St-Nazaire, 1900.
- LE COUR GRANDMAISON (Henri), , sénateur, cons. gén. de la Loire-Inférieure, anc. secr. de la Comm. dép., maire de Campbon, pr^t de la Soc. des courses, r. de Bréa, 2, ch. de Coislin, Campbon, et r. de l'Université, 71, Paris, 1887.
- LEGRAND (Paul), secr. régional de *La Province* pour la Vendée, r. Royale, 14, et la Benate par St-Étienne-de-Corcoué, 1905.
- LERAT (le docteur Fernand), O. I. , prof. à l'Éc. des sc. et des lettres, anc. chef des travaux anatomiques à l'Éc. de médecine, m. de la Comm. du Muséum, anc. m. adj. du Cons. dép. d'Hygiène publ., r. Thiers, 4, 1900.
- LEROUX (Alcide), avocat, m. et anc. pr^t de la Soc. ac., m. de la Soc. française d'arch. et de l'Ass. bret., av. Camus, 34, et St-Germain, Langonnet (Morbihan), 1877.
- LESAGE (Pierre), art. peintre, m. de la Soc. des Amis des Arts et de la Soc. des Art. bretons, r. de la Moricière, 22, 1903.
- LESIMPLE (l'abbé Jean-Baptiste), vicaire de Basse-Goulaine, 1903.
- LINYER (Louis), , avocat, bâtonnier, m. du Cons., prof. à l'Éc. libre de droit, anc. adj. au maire de Nantes, m. du Com. cent. et anc. pr^t de la Soc. ac., pr^t fond. de la Soc. de géog. commerciale, m. de la Soc. française d'arch., de la Soc. art. et lit. de l'Ouest et de la Soc. des Amis des Arts., r. Paré, 1,

ch. de la Jubinière, Héric, et ch. du Veillon, Talmont, (Vendée), 1877.

LISLE DU DRENEUC (Georges de), av. Félix-Faure, 28, 1901.

LISLE DU DRENEUC (le vicomte Pitre de), O. A. , p. de la Soc. française d'arch. et de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, conservateur et m. d'hon. de la Comm. du Musée arch., conservateur du Musée Dobrée, cor. du Min. pour les travaux hist., m. de la Comm. des monuments hist. et des mégalithes de France, du Com. des B.-A. des dép. et de la Soc. des ant. de France, auxiliaire de la Comm. de géog. hist. et des mégalithes de France, m. du Com. de la Bibl. publ. et de la Com. du Musée des B.-A., av. de l'Éperonnière (r. de Paris, 63), 1872.

LONDE (Joseph SENOT de la), docteur en droit, maire de Thouaré, r. Mathelin-Rodier, 6, et ch. de la Picarderie, Thouaré, 1887.

LOTZ-BRISSONNEAU (Alphonse), ingénieur des arts et manufactures, v.-prt de la Soc. des Amis des Arts, m. de la Comm. du Musée des B.-A. et du Com. de la Bibl. publ., adm. du Bureau de bienfaisance, q. de la Fosse, 86, 1898.

LYONS (Just des), av. Camus, 11, et ch. de Belleroche, Rocheservière (Vendée), 1905.

MAILCAILLOZ (Alfred), O. A. , chef du contentieux de la mairie de Nantes, anc. secr. perpétuel de la Soc. ac, r. Général-de-Sonis, 7, 1901,

MAITRE (Léon), O. I. , archiviste-paléographe, anc. él. et m. de la Soc. de l'Éc. des Chartes, archiviste du dép., m. du Com. des travaux hist. et sc. près le Min. de l'instr. publ., anc. prt de la Soc. ac., anc. v.-prt de la Soc. de géog. commerciale, r. de Strasbourg, 2, 1870.

MARTIN (Arthur), O. , capitaine de vaisseau en retraite, r. Gurvand, 32, Rennes (Ille-et-Vilaine), 1895.

MICHEL (Gaston), O. A. , ingénieur de la Ville, m. de la Comm. des bâtiments civils, r. de la Rosière, 28, 1900.

MIRALLIÉ (le docteur Charles), anc. interne des Hôpitaux de Paris, medecin des Hôpitaux de Nantes, prof.

- du médecine légale et d'hygiène à l'Éc. de médecine,
r. Copernic, 11, 1906.
- MONTI DE REZÉ (Claude de), chev. de St-Grégoire le
Grand, cons. d'arr., m. du Cons. d'adm. de la *Revue
historique de l'Ouest*, du Cons. de la Soc. des bibl.
bret., m. de la Soc. française d'arch., du Cons. heral-
dique, de la Soc. d'émulation de la Vendée, q. Ceine-
ray, 3, ete h. du Fief-Milon, Le Boupère (Vendée), 1883.
- MONTI DE REZÉ (le comte Henri de), cons. comm. de
la Soc. française de secours aux blessés, r. de Stras-
bourg, 31, et ch. de Rezé, près Nantes, 1886.
- MONTI DE REZÉ (Yves de), q. Ceineray, 3, et ch. du
Fief Milon, le Boupère (Vendée), 1900.
- NAU (Paul), architecte pr^t de la Soc. des architectes,
m. de la Comm. du Musée arch., r. Lafayette, 16, et
ch. de Port-Sinan, Rouans, 1865.
- NAU (Joseph), architecte, m. de la Soc. des architectes,
pl. Edouard Normand, 3, 1905.
- NOURY (Edouard), r. Sully, 2, 1905.
- OHEIX (André), la Ville-aux-Veneurs, Loudéac (Côtes-
du-Nord, r. Séverin, Paris, 1900.
- OLLIVE (Frédéric), inspecteur du service vicinal, m. de
la com. dép. des bâtiments civils, r. Félilien, 61, 1901.
- OLLIVE (Jean-Baptiste), secr. de la Soc. des Amis
des Arts, Pont-Rousseau, Rezé, 1900.
- PIED (Edouard), O. I. , économiste, hon. du Lycée, m.
du Com. de la Bibl., pass. Leroy, 14, 1888.
- PINEAU-CHAILLOU (Fernand), secr. de la Soc. des
Art. bretons, q. Ernest-Renaud, 12, et ch. des Cléons,
Vertou, 1905.
- PLANTARD (le docteur J.-M.), boul. Pasteur, 29, 1904.
- POIRIER (Etienne), bibl. de la Soc. ac., pl. du Bouffay, 6,
1907.
- POMMIER (Félix), O. A. , conservateur du Musée des
B.-A., trés. et m. de la Comm. du Musée arch., r.
Leroy, 23, 1888.
- POUVREAU (Raymond), anc. cons. d'arr. de Nantes,
dir. de la *Mutuelle du Mans*, av. Camus, 19, 1884.
- RADIGOIS (l'abbé Auguste), anc. sup. du Collège de

- Châteaubriant, anc. curé de St-Sébastien, anc. aumônier du Pensionnat des Frères, r. de Bel-Air, 14, 1886.
- RENARD (Paul), pl. du Pilon, 11, 1907.
- RENAUD (Henri), dir. du *Vendéen*, r. le Savenay, 16, 1907.
- RINGEVAL (Léon), ✱, O. A., 🌸, Porte-Chaise, St-Sébastien, près Nantes, 1903.
- RIONDEL (le commandant Albert), O. ✱, capitaine de frégate en retraite, anc. pr^t de la Soc. ac., pl. de la Moricière, 1, et ch. des Chapelières, St-Mars-la-Jaille, 1905.
- RIONDEL (Henri), trés. de la Soc. ac., place de la Moricière, 1, et ch. des Chapelières, St-Mars-la-Jaille, 1907.
- RIVET (Edouard), la Trémisnière, près Nantes, 1906.
- ROUXEAU (le docteur Alfred), O. A. 🌸, anc. interne des hôpitaux de Paris, prof. de physiologie à l'Ec. de médecine, secr. de la *Gazette Médicale de Nantes*, m. de la Soc. ac. et du Com. de la Bibl. publ., r. de l'Héronnière, 4, 1894.
- SAINT-GUÉDAS (Henri RADO de), avocat, m. du Cons., r. Grétry, 1, 1904.
- SÉCILLON (le vicomte Stéphane de), r. Prémion, 1, et ch. de la Tour, Orvault, 1898.
- SIBILLE (Maurice), député, cons. gén., m. de la Comm. du Musée des B.-A., r. Gresset, 8, et boul. des Invalides, 44, Paris, 1907.
- SOREAU (l'abbé Henri), chanoine hon., prof. de dessin au Pensionnat St-Stanislas, 1886.
- SOULLARD (Marcel), avocat, docteur en droit, prof. suppléant à l'Éc. libre de droit, secr. gén. de la Soc. ac., r. Crébillon, 14, 1896.
- SOULLARD (Paul), numismatiste, m. de la Com. du Musée arch., m. cor. de la Soc. française de numismatique, r. du Château, 10, et ch. de la Haye-Morlière, près Nantes, 1862.
- SUYROT (Gabriel de), r. du Lycée, 13, et ch. de la Gastière, Mortagne-s/-Sèvre (Vendée), 1890.
- TERNAY (le comte Louis d'AVANT de), r. Tournefort, 2, et ch. de Ternay les Trois-Moutiers (Vendée), 1886.
- TERTRE (Fernand COUTÉROUX du), greffier du Tribunal, Paimbœuf, 1907.

- TESSIER (Benjamin), architecte, m. de la Soc. des architectes, anc. él. de l'Éc. des B.-A., r. Crébillon, 24, et la Roche-Montrevault (Maine-et-Loire), 1906.
- TOUCHE (Xavier LE LÉVY de la), numismatiste, r. du Port-Communeau, 21, 1883.
- TRÉMANT (Paul), r. de la Rosière, 11, 1900.
- VEILLECHÉZE (Alfred de), rue Colbert, 11, 1885.
- VIEUVILLE (Gaston de la), O. ✱, colonel de cavalerie breveté en retraite, r. Tournefort, 1, et ch. de la Gazoire, Nort, 1900.
- VIGNARD (le docteur Edmond), O. A. O, chirurgien des hôpitaux, prof. de clinique chirurgicale à l'Éc. de médecine, chirurgien titulaire à l'Hôtel-Dieu, r. de l'Héronnière, 6, 1900.
- VIGNARD (Auguste), r. de Rennes, 11, 1904.
- VIGNERON-JOUSSELANDIÈRE (Albert), Coët-Droz, Savenay, 1905.
- VILLESBOISNET (le comte Arthur ESPIVANT de la), sec. du Cons. gén. de la Loire-Inférieure, m. de la Com. dép., ch. du Delfay, Pontchâteau, et r. Cambon, 31, Paris, 1896.
- VINCENT-JOÛON (Antoine), prt du Tribunal de commerce, r. de Courson, 3, 1906.
- VINCENT (Félix), ch. de la Gobinière, Orvault, 1896.
- VOLLATIER (Philibert), chef de division à la Préfecture en retraite, pass. St-Yves, 24, 1883.
- WISMES (Christian de BLOCQUEL de CROIX, baron de), m. d'hon. de la Comm. du Musée arch., lt de la Soc. ac., anc. v.-prt de la Conf. La Moricière, m. de la Soc. des Art. bretons, cor. de la Soc. de l'Art chrétien et de l'Ass. bretonne, r. Henri IV, 12, 1887.
- WISMES (Gaëtan de BLOCQUEL de CROIX, baron de), v.-prt de la Soc. ac., secr. adj. de la Soc. des bibl. bret., r. Royale, 17, et ch. de la Chollière, Orvault, 1887.
-

MEMBRES CORRESPONDANTS

- MM. ACHON (le chevalier Charles d'), anc. él. de l'Ec. des Chartes, ch. de la Roche-de-Gennes, Gennes (Maine-et-Loire), 1898.
- AUMONT (Joseph), photographe, r. de la Barillerie, 15, et St-Brevin, 1882.
- BARMON (Henri NICOLAZO de), anc. camérier d'hon. de S. S. le Pape Léon XIII, ch. de la Touche, Fégréac, 1887.
- BAUDRY (Madame), (née Joséphine Bouché), associée correspondante, St-Mars-la-Jaille, 1906.
- BÉJARRY (le comte Amédée de), ✱, sénateur de la Vendée, anc. lieutenant-colonel du 63^e régiment territorial, r. Tournefort, 7, et ch. de la Roche-Loucherie, St^e-Hermine (Vendée), 1885.
- BOCERET (Emmanuel PRIOUR de), écrivain, r. Sully, 1, 1887.
- BOIS-SAINT-LYS (M^{lle} MAILLARD de), associée correspondante, manoir du Bois-St-Lys, Carquefou, 1900.
- BONNEAU (Louis), O. I. , juge de paix, m. de la Soc. des bibl. bret. et de la Soc. polymathique du Morbihan, écrivain, l^r de nombreux concours lit., m. des Hospitaliers-Sauveteurs-Bretons, q. de St-Goustan, 28, Auray (Morbihan), 1898.
- BOURDEAUT (l'abbé Arthur), docteur en théologie, vicaire de Nozay, 1903.
- BROCHET (Louis), O. A. , agent voyer d'arr. hors classe, m. de la Soc. des antiquaires de l'Ouest, r. de la République, 114, Fontenay-le-Comte (Vendée), 1900.
- CHAPRON (Joseph), l^r de la Soc. ac., Châteaubriant, 1889.
- CHARBONNEAU-LASSAY (Louis), m. de plusieurs Soc. d'hist. et d'arch., prof., Loudun (Vienne), 1902.

- CHATELLIER (le baron Paul MAUFRAS duc. O. I. , m. cor. de l'Institut, l' de l'Institut, cor. de la Soc. des ant. de France, cor. du Min. de l'Instr. publ. et des B.-A., pr^t de la Soc. arch. du Finistère, ch. de Kernuz, Pont-l'Abbé (Finistère), 1883.
- COURSON DE LA VILLENEUVE (le vicomte Robert de), , colonel en retraite, rue de Nièvre, 50, Nevers (Nièvre), 1895.
- COUTIL (Léon), O. A. , cor. du Min. pour la section d'arch., fond. et anc. pr^t de la Soc. normande d'études préhistoriques, m. de plusieurs Soc. savantes, les Andelys (Eure), 1907.
- DRESNAY (le vicomte Maurice du), licencié ès-lettres, attaché à la légation de France à Tokio, Tokio (Japon), av. du Trocadéro, 14 ^{bis}, Paris, et ch. du Dréneuc, St-Nicolas-de-Redon, 1886.
- DUBREIL (Charles), juge d'instruction, Paimbœuf, 1900.
- ESPERONNIÈRE (le marquis René de l'), ch. de l'Esperonnière, Candé (Maine-et-Loire), 1907.
- EUDEL (Paul), O. I. , critique d'art, chargé de missions en Algérie, anc. sec. de la Soc. ac., anc. m. de la Comm. de la Bibl. et de la Comm. du Musée Arch., v.-pr^t de l'Exp. des B.-A., anc. m. de la Comm. du Conservatoire de musique, anc. m. des Comm. des Expositions universelles, r. Gustave-Flaubert, 4, Paris, et ch. du Gord, Cellettes (Loir-et-Cher), 1885.
- GENUIT (le docteur Marcel), ch. de la Guichardaye, Tréal (Morbihan), 1881.
- GIROUSSE (l'abbé Félix), aumônier des Frères, rue de Rennes, 85-87, 1895.
- GRÉLIER (l'abbé Charles), m. de la Soc. française d'arch. Challans (Vendée), 1905.
- HERRIOT (Edouard), anc. él. de l'Éc. normale supérieure, agrégé des lettres, prof. de rhétorique au Lycée de Lyon, maire de Lyon, cours d'Herbouville, 1, Lyon (Rhône), 1896.
- JOUBERT (le chevalier Joseph), v.-pr^t de la Soc. des Études coloniales et maritimes, m. cor. de la Sociedade de Geographia de Lisboa et de l'Ateneo Veneto,

- m. de la Societa Geografica Italiana, du Conseil heraldique de France, etc., r. des Arènes, 11, Angers (Maine-et-Loire), 1906.
- JOYS (Paul), dir. de l'Ec. St-Similien, r. Talensac, 16, 1906.
- KERGUENNEC (François LE CHAUFF de), maire de St-Molf, ch. de Kerguennec, Guérande, et r. du Mené, 18, Vannes (Morbihan), 1879.
- LANDE DE CALAN (le vicomte CHARLES de la), p^t de la Soc. des bibl. bretons, Redon (Ille-et-Vilaine), 1907.
- LONGRAIS (Frédéric JOÛON des), archiviste paléographe, anc. él. de l'Ec. des Chartes, rue du Griffon, 4, Rennes, et ch. de la Martinière, Rennes (Ille-et-Vilaine), 1894.
- LORIÈRE (Henri TROCHON de), r. Henri IV, 11, et ch. du Pavillon, Presles et Thierry (Aisne), 1901.
- MAUPASSANT (le comte Charles de), ch. de Clermont, le Cellier, et r. de Monceau, 60, Paris, 1891.
- MÉREL (l'abbé Louis), vicaire d'Issé, 1900.
- MÈRESSE (Gabriel), ch. de Lessac, Guérande, et Villa la Reine, r. Fontaine-Bleue, Mustapha-Alger (Algérie), 1881.
- MOLLAT (l'abbé Guillaume), anc. chapelain de l'église St-Louis-des-Français, chapelain de la basilique de Montmartre, Mauves, et pl. Constantin-Pecqueu, Paris (XVIII^e), 1901.
- MONTAIGU (le marquis Pierre de), ✱, C. de Pie IX, v.-pr^t du Cons. gén. et député de la Loire-Inférieure, maire de Missillac, v.-pr^t d'hon. de la Soc. St-Hubert de l'Ouest, m. de la Comm. du Musée des B.-A., ch. de la Bretesche, Missillac, et r. Martignac, 18, Paris, 1899.
- MOREAU (Georges), ingénieur des mines, anc. él. de l'éc. Polytechnique, av. Bugeaud, 28, Paris, 1902.
- PEYRADE (Henri ESPITALIÉ de la), anc. cons. mun. de Nantes, ch. du Bois-de-Roz, Limerzel (Morbihan), 1883.
- PICHELIN (Paul), banquier, m. de la Soc. des Amis des arts, r. Bonne-Louise, 12, 1874.
- PORT (Etienne), ✱, chef adj. du cabinet du Min. de l'Inst. publ., Paris, 1903.
- PORTE (le vicomte Hippolyte LE GOUVELLO de la).

cons. d'arr. de St-Nazaire, maire de Sévérac, m. de la Comm. du Musée Dobrée, r. Sully, 5, et ch. de Sévérac, St-Gildas-des-Bois, 1886.

RENOUL (le docteur Emmanuel), le Loroux-Botttereau, 1901.

TOUCHE (Henri ROUMAIN de la), anc. magistrat, cons. d'arr. d'Ancenis, ch. de Champtoceaux (Maine-et-Loire), 1885.

TRÉVELEC (le marquis Harry de), Warnelille-Mansions, Bournemouth (Angleterre), 1902.

MEMBRES HONORAIRES

MM. ABGRALL (l'abbé Jean-Marie), O. A. , chanoine hon. de Quimper, aumônier de l'Hôpital, v.-pr^t de la Soc. arch. du Finistère, cor. de la Comm. des monuments hist., j^t de la Soc. française d'arch., prof. d'arch. au Grand-Séminaire, Quimper (Finistère), 1898.

CROIX (le R. P. Camille de la), , Poitiers (Vienne), 1894.

POTTIER (l'abbé Fernand), O. A. , chanoine titulaire, pr^t de la Soc. arch. du Tarn-et-Garonne, corr. du Min. de l'Inst. pub. pour les travaux hist., du Min. des B.-A., de la Comm. des monuments hist., inspecteur de la Soc. française d'arch., prof. d'arch. au Grand-Séminaire, r. du Moustier, 59, Montauban (Tarn-et-Garonne), 1898.

ROUSSE (Joseph), O. I. , anc. cons. gén. de la Loire-Inférieure, conservateur de la Bibl. publ. m. de la Comm. du Musée arch. et de la Comm. du Musée des B.-A., v.-pr^t de la Soc. des bibl. bret., r. Royale, 14, 1877.

URSEAU (l'abbé Charles), O. A. , chanoine de la Cathédrale d'Angers, secr. gén. de la Soc. d'agr., sc. et arts d'Angers, cor. du Min. de l'Inst. publ. et de la comm. des monuments hist., parvis St-Maurice, Angers (Maine-et-Loire), 1906.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

<i>Aisne</i>	Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin (Saint-Quentin).
<i>Allier</i>	Société d'émulation des lettres, sciences et arts du Bourbonnais (Moulins).
<i>Alpes-Maritimes</i>	Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes (Nice et Paris).
<i>Aube</i>	Société académique, d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube (Troyes).
<i>Aude</i>	Commission archéologique et littéraire de l'arrondissement de Narbonne (Narbonne).
<i>Aveyron</i>	Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron (Rodez).
<i>Basses-Pyrénées</i>	Société des Sciences, lettres et arts de Pau (Pau).
<i>Belfort</i>	Société Belfortaine d'émulation (Belfort).
<i>Bouches-du-Rhône</i> ...	Société de statistique de Marseille (Marseille).
—	Annales des Facultés de droit et des lettres d'Aix, à la Bibliothèque de l'Université, à Aix-en-Provence.
<i>Charente</i>	Société archéologique et historique de la Charente (Angoulême).
<i>Charente-Inférieure</i> ..	Société des archives historiques (Revue de Saintonge et d'Aunis) (Saintes).
<i>Cher</i>	Société des antiquaires du Centre (Bourges).
<i>Corrèze</i>	Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (Brives).
<i>Côtes-du-Nord</i>	Société d'émulation des Côtes-du-Nord (Saint-Brieuc).

<i>Creuse</i>	Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse (Guéret).
<i>Deux-Sèvres</i>	Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres (Niort).
<i>Dordogne</i>	Société historique et archéologique du Périgord (Périgueux).
<i>Eure-et-Loir</i>	Société archéologique d'Eure-et-Loir (Chartres).
<i>Finistère</i>	Société archéologique du Finistère (Quimper).
—	Société académique de Brest (Brest).
<i>Gard</i>	Académie de Nîmes (Nîmes).
<i>Gironde</i>	Société archéologique de Bordeaux (Bordeaux).
<i>Hautes-Alpes</i>	Société d'études des Hautes-Alpes (Gap).
<i>Haute-Garonne</i>	Société archéologique du Midi de la France (Toulouse).
<i>Haute-Marne</i>	Société historique et archéologique de Langres (Langres).
<i>Haute-Saône</i>	Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Saône (Vesoul).
<i>Haute-Vienne</i>	Société archéologique et historique du Limousin (Limoges).
—	Société des amis des sciences et arts de Rochechouart (Rochechouart).
<i>Ille-et-Vilaine</i>	Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine (Rennes).
—	Annales de Bretagne, publiées par la Faculté des lettres de Rennes (Rennes).
—	Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo (Saint-Malo).
<i>Indre-et-Loire</i>	Société archéologique de la Touraine (Tours).
<i>Isère</i>	Académie Delphinale (Grenoble).
<i>Jura</i>	Société d'émulation du Jura (Lons-le-Saulnier).

<i>Landes</i>	Société de Borda (Dax).
<i>Loir-et-Cher</i>	Société des sciences et lettres du Loir-et-Cher (Blois).
—	Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois (Vendôme).
<i>Loire-Inférieure</i>	Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure (Nantes).
—	Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France (Nantes).
—	Société des Bibliophiles Bretons et de l'Histoire de Bretagne (Nantes).
<i>Loiret</i>	Société archéologique et historique de l'Orléanais (Orléans).
<i>Lot</i>	Société des études littéraires, scienti- fiques et artistiques du Lot (Cahors).
<i>Lozère</i>	Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère (Mende).
<i>Maine-et-Loire</i>	Société des sciences, lettres et beaux- arts de l'arrondissement de Cholet (Cholet).
—	Mémoires de la Société Nationale d'A- griculture, sciences et arts d'Angers.
<i>Manche</i>	Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle du département de la Manche (Saint-Lô).
<i>Marne</i>	Société d'agriculture, commerce sciences et arts du département de la Marne (Châlons-sur-Marne).
<i>Mayenne</i>	Commission historique et archéolo- gique de la Mayenne (Laval).
<i>Meurthe-et-Moselle</i> ...	Société d'archéologie lorraine et Musée historique lorrain (Nancy).
<i>Meuse</i>	Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc (Nancy).
<i>Morbihan</i>	Société polymathique du Morbihan (Vannes).
<i>Nord</i>	Commission historique et archéolo- gique (Lille).
<i>Oise</i>	Société académique d'archéologie.

	sciences et arts du département de l'Oise (Beauvais).
<i>Orne</i>	Société historique et archéologique de l'Orne (Alençon).
<i>Pas-de-Calais</i>	Société des antiquaires de la Morinie (Saint-Omer).
<i>Puy-de-Dôme</i>	Académie des sciences, lettres et arts de Clermont-Ferrand (Clermont-Ferrand).
<i>Rhône</i>	Société académique d'architecture de Lyon (Lyon).
—	Bulletin historique du diocèse de Lyon (Lyon).
<i>Saône-et-Loire</i>	Société Eduenne (Autun).
<i>Sarthe</i>	Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe (Le Mans).
—	Revue historique et archéologique du Maine (Le Mans et Mamers).
<i>Seine</i>	Journal des Savants (Paris).
—	Société nationale des antiquaires de France (Paris).
—	Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments (Congrès archéologiques) (Paris et Caen).
—	Société française de numismatique (Paris).
—	Revue de la Société des études historiques, faisant suite à l' <i>Investigateur</i> (Paris).
—	Comité des travaux historiques et scientifiques (M. I. P., Paris).
—	Revue de l'École d'anthropologie (rue de l'École-de-Médecine, 16, Paris).
—	Revue des traditions populaires, Paris, 80, boulevard Saint-Marcel, V ^e .
—	Revue du traditionnisme français et étranger, Paris, 60, quai des Orfèvres.
—	La Tradition, Paris, 4, rue de Savoie, VI ^e .

<i>Seine-Inférieure</i>	Commission des antiquités de la Seine-Inférieure (Rouen).
—	Société havraise d'études diverses (Le Havre).
<i>Seine-et-Oise</i>	Société archéologique de Rambouillet (Rambouillet).
<i>Somme</i>	Société des antiquaires de Picardie (Amiens et Paris).
<i>Tarn-et-Garonne</i>	Société archéologique du Tarn-et-Garonne (Montauban).
<i>Var</i>	Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan (Draguignan).
<i>Vendée</i>	Société d'émulation de la Vendée (La Roche-sur-Yon).
<i>Vienne</i>	Société des antiquaires de l'Ouest (Poitiers).
<i>Yonne</i>	Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne (Auxerre).

ALGÉRIE

<i>Constantine</i>	Société archéologique du département de Constantine (Constantine).
—	Académie d'Hippone (Bône).

BELGIQUE

<i>Namur</i>	Archives de la France monastique, Revue Mabilon (Chevetogne par Leignon).
------------------------	---

ESPAGNE

<i>Catalogne</i>	Revista de la Asociacion artistico-arqueologica (Barcelone).
<i>Iles Baléares</i>	Boletin de la Sociedad arqueologica Iuliana (Palma de Mallorca, islas Baleares).

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

<i>Colombie</i>	Smithsonian institution (Washington).
---------------------------	---------------------------------------

SUÈDE

<i>Stockholm</i>	Académie royale des belles-lettres, d'histoire et des antiquités de Stockholm (Stocklöm).
----------------------------	---

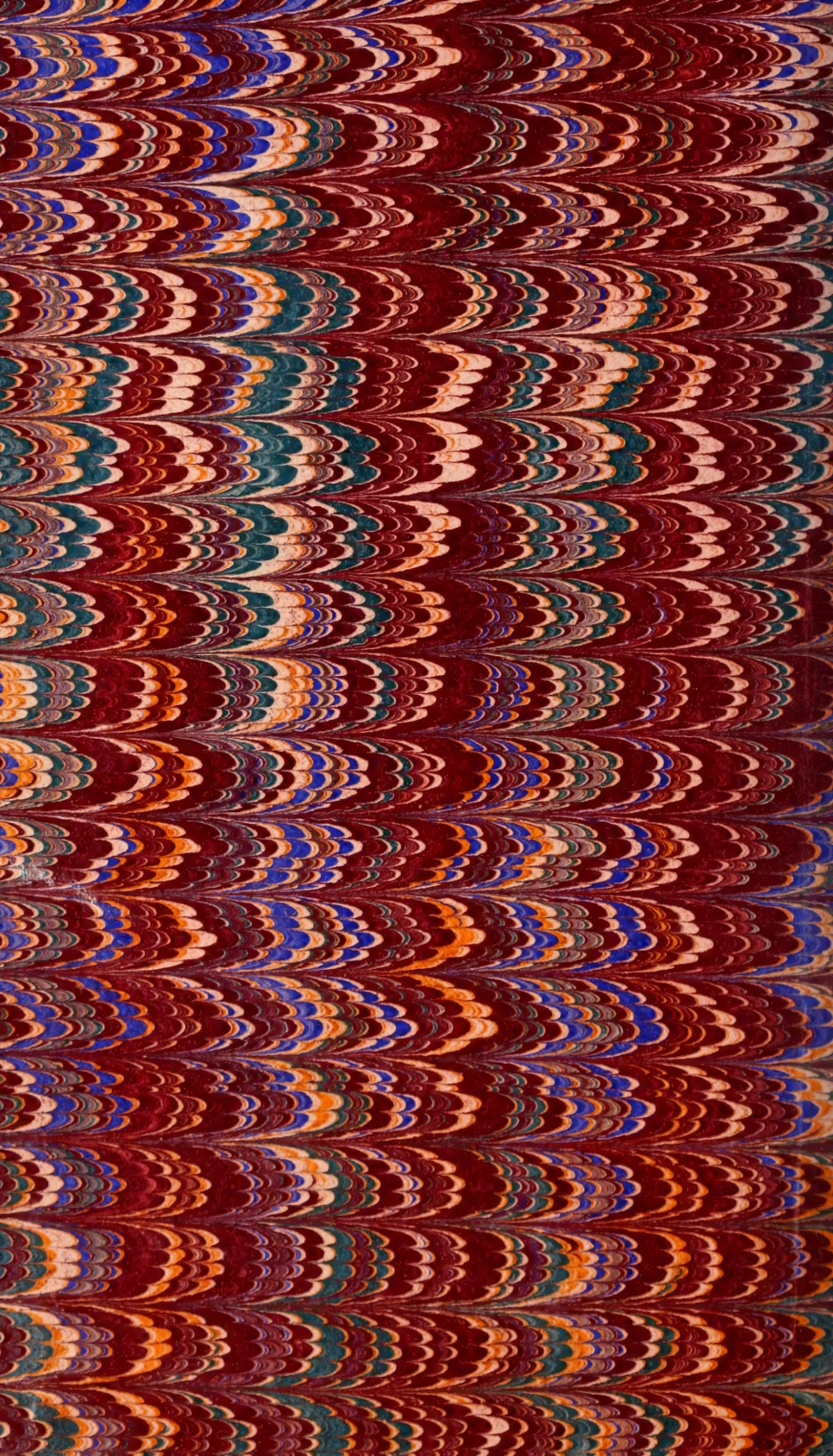
REVUES

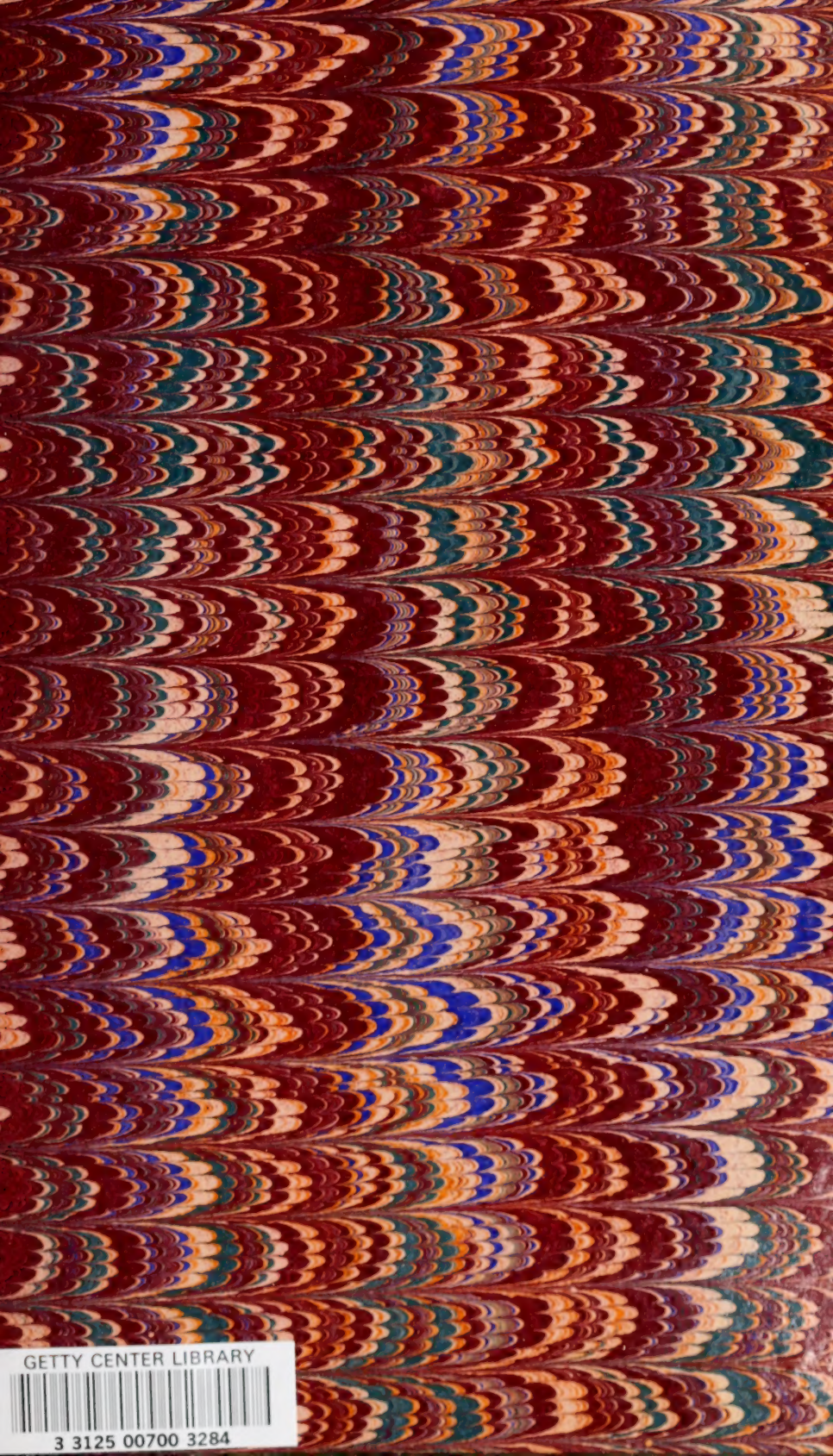
<i>Cantal</i>	Revue de la Haute-Auvergne (Aurillac).
<i>Ille-et-Vilaine</i>	L'Hermine, revue littéraire et artistique de Bretagne (Rennes, Paris, Londres).
<i>Maine-et-Loire</i>	Revue de l'Anjou (Angers).
<i>Marne</i>	<i>Pro Alesia</i> (Reims).
<i>Morbihan</i>	Revue Morbihannaise (rue Pasteur, 19, Vannes).
<i>Seine</i>	Revue des Traditions populaires (Paris).
—	Revue du Traditionnisme (Paris).
—	La Tradition (Paris).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Procès-verbaux des Séances	LVI
Rapport sur le Concours Triennal	LVIII
Notes historiques sur le passage des Ambassadeurs de Siam en Bretagne et à Nantes, en 1686	127
Saint-Goustan, sa Chapelle et sa Baie au Croisic	155
Extrait des Minutes d'un Notaire d'Ancenis, du 1 ^{er} janvier 1668 au 17 juin 1697.....	175
Liste des Membres de la Société.....	I
Liste des Sociétés Correspondantes.....	XIX







GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00700 3284

